



~~103428~~

*In sunt 13 tabulae*

Uc 9824

103428

1256837

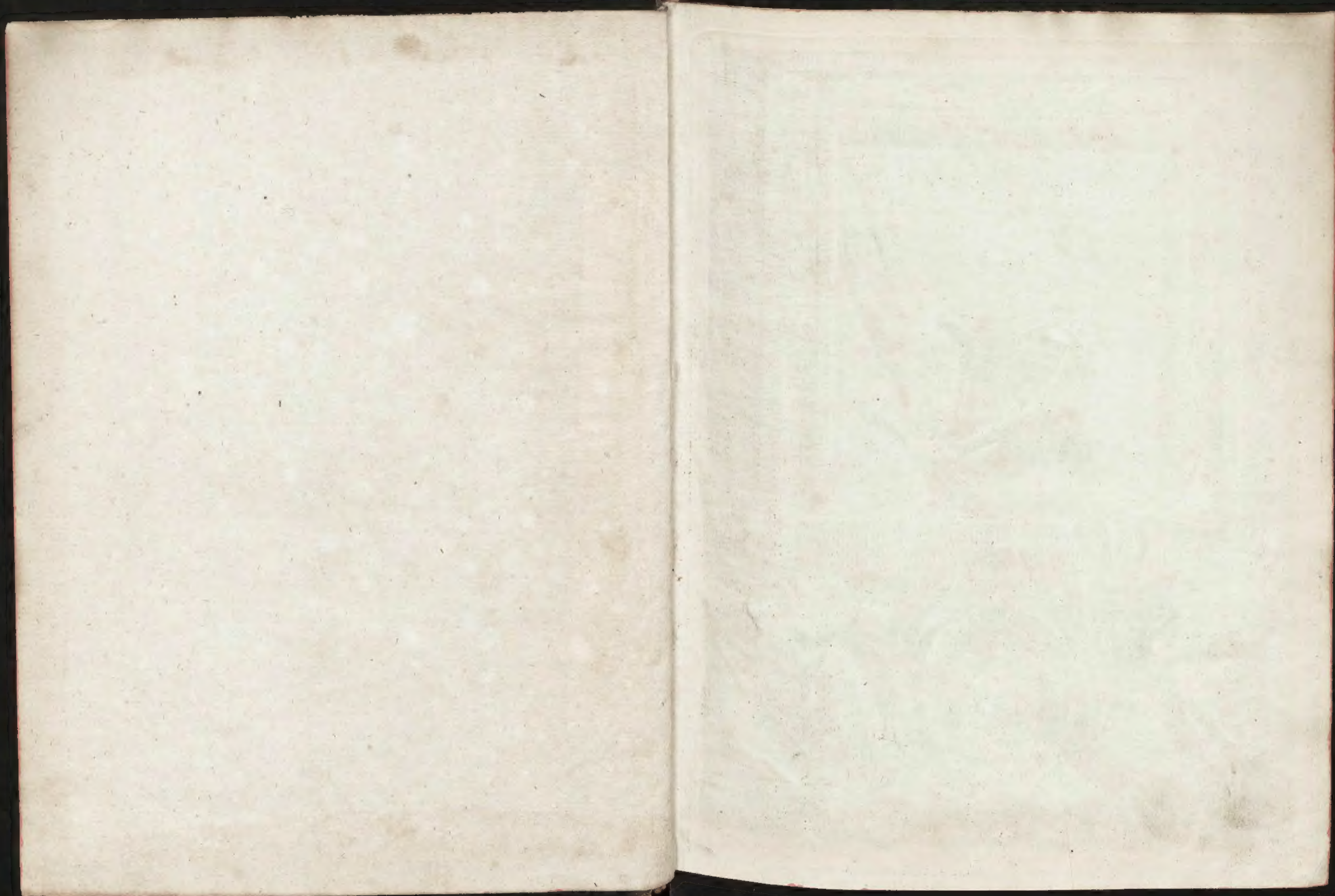
Berol. Uc 9824(1-2)



std:0014717

Biblioteka Jagiellońska









grave par P. P. Schönbauer

HISTOIRE  
DE  
STANISLAS JABLONOWSKI  
CASTELLAN DE CRACOVIE  
GRAND GENERAL DES ARMEES DE  
POLOGNE

EN IV TOMES.

Ouvrage intéressant, & qui peut servir de suite à l'Histoire de  
Sobieski de Mr. l'Abbé Coyer.

Par Monsieur de JONSAC  
de l'Academie des Arcades.

TOME PREMIER

*Exegi monumentum aere perennius.*

*F. Fabianus Dehering imp. 1781* Hor. Od.

A LEIPSIC

Imprimé chez GUILLAUME GOTTLOB SOMMER  
MDCCLXXIV





A

SON ALTESSE SERENISSIME

MONSEIGNEUR LE PRINCE

PRUSSE DE JABLONOWSKI

PRINCE DU ST. EMPIRE ROMAIN, PALATIN DE  
NOVOGROD, CHEVALIER DES ORDRES DU ST. ESPRIT,  
DE ST. MICHEL, ET DE ST. HUBERT, MEMBRE DES  
DEUX ACADEMIES DE PARIS, DE ROME, DE BOLOGNE,  
DE PADOUE, ETC. ETC. ETC.



MONSEIGNEUR



*Entre tant de héros & de grands hommes, que  
VOTRE ALTESSE SERENISSIME  
compte parmi ses ayeux, il n'en est pas dont la vie &  
les actions soient plus dignes de passer à la postérité, que  
celles de STANISLAS JABLONOWSKI, Grand  
Général*



Général de Pologne, & Grand Pere de VOTRE ALTESSE SERENISSIME. Les plus rares talents, réunis aux plus hautes vertus, Lui ont acquis dès son vivant la reconnoissance de ses contemporains, & Lui assèrent les suffrages & l'admiration de tous les siècles. Quel modèle plus parfait pourroit on leur offrir, que le cours d'une vie illustre, entièrement consacrée à la défense, à la gloire de la patrie, au maintien de la liberté, si chère aux braves Polonois? Donner une couronne, quand on peut se l'approprier, être l'appui d'un trône, sur lequel on peut aisément se placer, sont des traits de magnanimité & de desintéressement, qui ne le cèdent en rien aux victoires les plus signalées, aux combats livrés ou soutenus pour son Roi & pour son pays.

L'hé-

L'héroïsme & le patriotisme de VOTRE Illustre ayeul, furent encore rehaussés par ses vertus chrétiennes & sociales. Des mœurs honnêtes & pures, une bonne foi inviolable, une admirable modestie, furent les sublimes attributs de sa grande ame. En un mot, il fut l'appui & l'ornement de sa nation, il fit honneur à l'humanité.

C'est au digne héritier du nom, des talents, & des excellentes qualités de mon héros, que je prends la liberté d'en dédier l'histoire. Il seroit inutile de faire ici le panégyrique de VOTRE ALTESSE SERENISSIME, dont la haute réputation est aussi bien établie dans toute l'Europe, que méritée. Je me borne à la supplier d'agréer mon travail, & l'offre que j'ai l'honneur de Lui

en



*en faire, comme une preuve authentique du zèle & du respect avec lesquels je serai toute la vie*

MONSEIGNEUR  
DE VOTRE ALTESSE SERENISSIME

*le très humble & très obéissant  
serviteur*

DE JONSAC.

---

## PREFACE

---

L'histoire des grands hommes est d'une utilité généralement reconnue. C'est dans ce dépôt fidèle où se conservent leurs actions héroïques, que la postérité trouve une source toujours féconde d'instruction. Transmettre aux générations futures le souvenir des faits qui font honneur à l'humanité, & qui peuvent l'instruire, est un bienfait que chaque siècle doit à l'autre. Depuis les tems les plus reculés, nos prédécesseurs se sont exactement acquittés de ce devoir; & l'on ne doit pas douter que c'est principalement à l'histoire, que nous sommes redevables de cette foule de héros, de savans, dont le nombre n'a jamais été plus grand, que dans les siècles où la littérature a été la plus florissante.

Rendre la vertu aimable & le vice odieux, aiguillonner les hommes à talents vers la gloire, par l'assurance de l'immortalité, voilà le grand but de l'histoire. Elle érige des autels à la vertu, dans quelque rang qu'elle se trouve. Le mortel vertueux, sur le trône, ou dans la chaumière, peut indifféremment y prétendre; & c'est ouvrir à tous les hommes un champ vaste & libre, où l'émulation peut les conduire aux plus grandes choses. L'histoire fait vivre après leur mort les héros en tout genre, dont les actions



actions éclatantes eussent été enveloppées avec eux dans la nuit du tombeau, si elle n'eût pris soin d'en conserver la mémoire.

*Quid foret Iliac  
Mauortisque puer, si taciturnitas  
Obstaret meritis inuida Romuli?*

HOR. OD.

Personne ne mérita mieux de vivre éternellement dans le souvenir des hommes, que le Grand Jablonowski. Sa vie peut être mise à côté de celle des plus grands Rois, & des capitaines les plus habiles. Quoiqu'il n'ait pas occupé le trône, il fut digne d'y monter, & cela seul lui suffit. Il préféra, à la gloire de porter la couronne, celle de la placer sur la tête de Jean Sobieski, que la vertu & l'amitié lui rendirent cher, & qu'il jugea propre à faire le bonheur de sa nation. Les services sans nombre, que le Grand Jablonowski rendit à la Pologne, lui ont valu une foule de titres glorieux, qui sont autant de monuments authentiques & éternels de ses talents & de ses vertus.

Les Manuscrits, sur lesquels on a composé cette histoire, ont été fournis par le Prince Jablonowski, héritier & possesseur actuel du nom & des titres de cette illustre maison, qui a bien voulu permettre que l'ouvrage lui fut dédié. Ils sont presque tous contemporains, écrits en langue Polonoise, & revêtus de la plus grande authenticité. On a aussi tirés les faits & les circonstances qui ont rapport au Grand Jablonowski, des meilleurs auteurs & des plus dignes de foi, qui aient écrits sur la Pologne. De ce nombre sont, *Zaluski*, Evêque de Kiovie, & Grand Référendaire de Pologne; \* *D'Alerac*, auteur des Anecdotes sur

\* Il ne faut pas le confondre avec le Comte *Zaluski*, Prince Evêque de Varmie, dont nous parlerons amplement dans la suite de l'ouvrage.

sur la Pologne; *De la Croix*, Secrétaire de l'ambassade de France à la Porte, auteur de l'histoire de guerre des Turcs avec la Pologne, la Moscovie, & la Hongrie; *Vanel*, Conseiller au Parlement de Paris, qui a écrit la guerre des Turcs, sous Mahomet IV.; *L'Abbé Coyer*, auteur de l'histoire récemment écrite de Jean Sobieski, Roi de Pologne. On doit ici prévenir le lecteur, que ce sera toujours avec impartialité & sans aigreur que l'on relevera les fautes nombreuses de ce dernier historien. Il a fréquemment erré, soit pour la vérité des faits, soit pour leur ordre chronologique. On ne s'attachera qu'à ce qui intéresse spécialement l'histoire de Jablonowski, dont l'Abbé Coyer a souvent adapté à son ouvrage des actions glorieuses qui appartiennent au nôtre. J'ai en outre sous les yeux trois chronologies de la Pologne, l'une du Sr. La Combe, Avocat; l'autre du Sr. Schmied, Conseiller de l'Electeur de Saxe; la troisième du Sr. D'Orville, dédiée au Prince de Löwenstein. Le lecteur pourra se convaincre dans ces différents ouvrages, & les consulter. On ne les citera pas à chaque instant, pour ne pas interrompre son attention. Les pièces justificatives seront placées dans le quatrième Volume de cet ouvrage. On y insérera une copie tout au long des Diplomes de chaque charge, & des lettres originales, qui se trouvent en nature dans les mains du Prince actuel de Jablonowski, & dans les archives de sa maison.



## PRECIS DU GOUVERNEMENT DE POLOGNE

*Roi.* Le Roi n'a aucun pouvoir direct ou absolu en Pologne. Les droits seuls majestatiques lui appartiennent, & il ne peut rien faire par lui même, ni sans le concours du Sénat & de l'ordre equestre. *Rex post legem.*

Il y a eu en Pologne quatre races principales de Rois. La première celle des Lechs ou Lesques; la seconde celle des Piaſtes; la troisième celle de Jagellon; la quatrième celle qui a commencé depuis Henri de Valois. Les deux premières ont occupé le trône ſucceſſivement. Les deux autres n'ont porté la couronne que par droit d'élection.

*Loi.* La Loi Salique, qui exclue les femmes du trône, eſt, en Pologne comme en France, une loi fondamentale. La veuve d'un Roi ne peut continuer à regner, qu'en épouſant le Roi nouvellement élu.

*Voievodes.* Les Voievodes, ou Palatins, étoient autre fois les Généraux d'armée, & Gouverneurs de certaines provinces. Leur nombre étoit de douze, & ils furent, pendant un tems, chargés de l'autorité & de l'adminiſtration publique.

*Sénat.* Le Sénat eſt le conſeil légiſlatif & exécutif de la nation. Il eſt compoſé de 136 Sénateurs, ſavoir le Staroſte de Samogitie, \* deux Archevêques, quinze Evêques, trente trois

\* C'eſt le ſeul Staroſte, qui eſt Sénateur.

trois Palatins, & quatre vingt cinq Caſtellans, ou Gouverneurs. Le Primat en eſt le chef. Dans le tems de la tenue d'une Diète, le Sénat partage le pouvoir légiſlatif, avec le Roi & la chambre des Nonces.

La Diète eſt l'aſſemblée générale de la nation, où les Nonces repréſentent l'ordre equeſtre, ou la nobleſſe. Elle eſt convoquée par des univerſaux. Lorsqu'elle eſt aſſemblée, les portés ſont ouvertes à tout le monde, le bien public en étant l'objet. Le ſpectacle en eſt majeuſteux. Le Roi eſt placé ſur un trône élevé, dont les marches ſont occupées par les grands officiers de la couronne. Le Primat y repréſente le premier Prince du Sénat après le Souverain. Les Sénateurs ſont ſur deux lignes latérales; les Miniſtres en face du Roi. Les Nonces ſe tiennent debout, & entourent les Sénateurs. Les Ambaſſadeurs étrangers & le Nonce du Pape, ont leurs places marquées; & la Diète leur ordonne de ſe retirer, quand elle le juge à propos.

L'ouverture de la Diète, ſe fait par la lecture des *Paſta Conventa*, obligations contractées par le Souverain avec ſon peuple, dont l'obſervation peut être réclamée par chaque membre de la Diète. Les intérêts de la nation ſont diſcutés dans cette aſſemblée qui la repréſente. La nomination aux dignités vacantes, la diſpoſition des biens royaux en faveur des vieux militaires d'un mérite diſtingué, les comptes du Grand Tréſorier, la diminution ou l'augmentation des impôts, les matières ambaffadoriales, les alliances à faire ou à rompre, la paix ou la guerre, la création ou l'abrogation d'une loi, l'aſſermiſſement de la liberté & de la forme conſtitutive de l'état, enfin l'ordre public, ſont du reſſort de cette auguſte aſſemblée. Les ſuffrages ſont recueillis dans les cinq derniers jours, qu'on appelle *grands jours*. Une déciſion ne peut avoir force de



loi, qu'après avoir été unanimement consentie par les trois ordres. L'opposition d'un seul Nonce arrête tout, quand elle est fondée sur la loi.

Les Diétines sont les assemblées préliminaires, où l'on prépare les matières qui doivent être agitées dans la Diète, & où l'on choisit les Nonces.

*Nonces.* Les Nonces sont les députés de l'ordre equestre à la Diète. Ils sont chargés de veiller aux intérêts de la noblesse, & de la nation par conséquent. ils peuvent arrêter l'activité de la Diète, par le droit du *Liberum veto*. Leur personne est publique, sacrée, & inviolable. Ils sont en Pologne ce qu'étoient chez les Romains les tribuns du peuple.

*Paſſa Conven- ta.* Formule présentée au Roi nouvellement élu, par laquelle il dégage les sujets du serment d'obéissance, en cas qu'il vienne à violer les loix de la République. C'est ce, qu'en Empire on nomme Capitulation.

*Puiſſan- ce légis- lative.* La législation, & le pouvoir législatif, appartiennent à la Diète essentiellement. Le Roi doit la convoquer tous les deux ans. S'il y manquoit, la République pourroit s'assembler d'elle même.

*Libe- rum ve- to.* Mot, par lequel un Nonce peut s'opposer à la conclusion d'une affaire quelconque, qui se trouve en délibération.

*Cham- bre des Nonces.* Cette chambre est composée de tous les représentants de la noblesse, qui ne peuvent être choisis dans le Sénat. L'officier qui est à la tête, s'appelle le Maréchal de la Diète, ou le Maréchal des Nonces. Il est chargé de porter au Sénat l'avis des Nonces, & de rapporter à la chambre l'avis des Sénateurs. Cette charge est très importante, mais son office n'est que passager, & ne dure que pendant la tenue de la Diète.

C'est

C'est le chef de la noblesse d'un Palatinat, qui n'est autre chose qu'une province. Il préside aux assemblées de sa dépendance. Il conduit la noblesse au champ d'élection, quand il est question de créer un Roi, & à la guerre, lorsqu'on assemble la Pospolite. Il a le droit de fixer le prix des denrées, les poids, & les mesures. C'est à proprement parler le gouverneur de la province.

Arrière ban, ou convocation de la noblesse, dans les besoins urgents de la République. Elle peut monter à 150 mille hommes.

Sont les gouverneurs des forteresses, & des châteaux royaux, ou il commande, quand le Palatin est dans l'arrière ban.

Gouverneurs des districts ou dépendances de la couronne. Ils y sont chargés de la justice exécutive, & de tout ce qui concerne les acquisitions ou les ventes des terres & des fiefs. Les Rois de Pologne ont cédé ces espèces des gouvernements, & les terres qui y sont attachées, faisant autre fois partie des domaines royaux, à des gentilshommes de mérite, qui n'étoient pas riches, pour les aider à soutenir les frais des expéditions militaires. Ils se sont seulement réservé le droit d'y nommer.

Ils sont au nombre de dix, savoir: Le Grand Maréchal de la couronne, le Grand Maréchal de la Lithuanie, Les Grands Chancelliers de Pologne & de Lithuanie; les Vice-Chancelliers de Pologne & de Lithuanie; les Grands Trésoriers de Pologne & de Lithuanie, & les Grands Maréchaux de la cour.

Les deux armées, Polonoise & Lithuanienne, ont chacune un Grand Général, indépendant l'un de l'autre. Leur pouvoir est presque sans bornes: ils fixent l'assemblée des troupes, reglent les marches, ordonnent le combat,



bat, punissent & recompensent, élèvent & cassent, font couper des têtes, sans rendre aucun compte de leur conduite, qu'à la Diète seule. Lorsque le Roi est à l'armée, l'autorité de Grands Généraux cesse. Cette charge équivaut à celle de Connétable en France, & la surpasse de beaucoup pour le pouvoir.

*Petit Général* Il y a deux petits Généraux, ou Généraux en second, subordonnés aux deux Grands Généraux respectivement. Ils n'ont de pouvoir que celui qu'ils tiennent de leurs chefs, dont ils font les fonctions dans leur absence.

*Primat.* Il est chef du Sénat, & la seconde personne du royaume. C'est d'ordinaire l'Archevêque de Gnesne. Il est Légat née du St. Siège, & censeur des Rois. Pendant l'interregne, la puissance suprême réside entre ses mains. On lui donne le titre d'Altesse & de Prince. Les droits & les honneurs de sa place, répondent à son rang. Il a des grands officiers, une garde à cheval, &c. à l'instar du Roi. Quand il se fait annoncer chez le Souverain, le Grand Maréchal, le baton en main & les deux battans ouverts, est obligé d'aller au devant de lui pour le recevoir. Il est la voix vivante de la loi, dont il se sert pour reprimer & contenir le Roi, qui voudroit l'enfreindre & regner arbitrairement.

*Confédération.* Union d'une partie des nobles, dont l'avis est opposé à celui des Nonces, & qui décide à la pluralité des voix une matière, qui n'a pu réunir les suffrages unanimement dans la Diète. On voit quelquefois plusieurs confédérations exister pour la décision du même objet, parce que les Palatinats se confédèrent premièrement à part, puis ils forment ensemble une union fédérative, que l'on appelle confédération générale. La force s'en mêle souvent; & ce n'est alors que dans les Diètes générales, où les actes des confédérations sont cassés ou confirmés.

Il y a deux tribunaux souverains; l'un à Petrikow *Tribunal* pour la grande Pologne, l'autre à Lublin pour la petite. Le Grand Duché de Lithuanie a aussi un tribunal particulier, on y décide, on y juge, à la pluralité. Les juges n'en sont point permanents, & sont renouvelés tous les ans. La justice y est rendue sommairement; c'est une espèce de Parlement, point de procédures; Les Avocats plaident, ou les parties plaident elles mêmes, & le jugement est prononcé gratuitement & sans délais. Le Roi ne peut évoquer aucune cause, ni casser les arrêts une fois rendus.

Ce qu'on ne voit nulle part qu'en Pologne, c'est que les mêmes personnes qui composent le Sénat, qui sont législateurs dans les Diètes, qui jugent dans les tribunaux, marchent aussi à l'ennemi, jaloux de défendre la patrie en guerre & en paix.

Il y a deux Référendaires, l'un ecclésiastique, l'autre *Référendaire* séculier; leur office est de rapporter les placets au Roi, ou au Chancelier, & de donner leur avis quand le Roi tient sa cour de justice.

Depuis le premier instant de la vacance du trône, *Interregne, Interroi.* jusqu'à l'élection consommée, toutes les cours de justice & les autres ressorts du gouvernement restent sans activité; toute l'autorité passe entre les mains du Primat. Cet *Interroi* a plus de pouvoir en quelque sorte que le Roi. La République n'en prend aucun ombrage, parcequ'il est ecclésiastique & n'a pas le tems de se rendre redoutable. Il donne avis à tous les Souverains de la vacance du trône. Il expédie les universaux pour l'élection. Il ordonne aux Starostes de garder avec vigilance les châteaux qui leur sont confiés, aux Grands Généraux les frontières, où toutes les troupes se rendent. Aucun Ministre étranger ne



ne pourroit entrer dans cette circonstance sur les terres de la République, sans un passeport signé du Primat.

*Élection  
Champ  
électoral* L'élection du Roi appartient à la nation entière, représentée par tous les ordres de la République, & par les Nonces de chaque Palatinat ou district. Le champ de *Wola*, situé aux portes de Varsovie, est le théâtre d'élection. Il est entouré d'un fossé avec trois portes, pour éviter la confusion; l'une à l'orient pour la grande Pologne, l'autre au midi pour la petite, la troisième à l'occident pour la Lithuanie. Au milieu du champ électoral qu'on nomme *Kolo*, s'élève un vaste bâtiment de bois, appelé la *Szopa*, ou la salle du Sénat. Les Nonces assistent à ses délibérations, & les portent aux Palatinats. Leur Maréchal joue ici un rôle plus important encore que dans les Diètes ordinaires. Comme il est la bouche de la noblesse, il peut rendre de grands services aux prétendants à la couronne. C'est lui qui seul a le droit de dresser le diplôme d'élection, & le Roi élu ne peut le tenir que de sa main.

Les Polonois campent sur la rive gauche de la Vistule, & les Lithuaniens sur la droite; les uns & les autres sous les drapeaux des Palatinats respectifs. Cette armée civile de deux cent mille hommes, est assemblée pour y protéger & y exercer le plus grand acte de la liberté nationale; celui de se donner volontairement un maître. Il est défendu, sous peine d'être déclaré ennemi de la patrie, de paroître à l'élection avec des troupes réglées; mais la noblesse est toujours armée de pistolets & de sabres. Les aspirants déclarés à la couronne ne peuvent entrer dans le champ électoral, de crainte de gêner les suffrages par leur présence. Le Roi doit être élu, *nemine contradicente*, c'est à dire unanimement. Un seul gentilhomme, qui formeroit opposition, empêcheroit l'élection, ou du moins

la

la suspendroit jusqu'à ce qu'il lui plût d'accéder. L'ordre, la décence, & tout l'appareil de la liberté, brillent dans ce grand jour, où la nation est occupée de son plus cher intérêt. Le Primat rappelle en peu de mots à toute la noblesse à cheval, le mérite de chaque candidat, qu'on a déjà examiné dans les Diétines. Il l'exhorte à choisir le plus digne, il invoque le ciel, bénit la multitude, & reste seul avec le Maréchal de la Diète, tandis que le Sénat se disperse pour savoir les suffrages des Nonces. Le Primat les recueille, en nommant de nouveau tous les candidats. Le choix étant fait par la noblesse, l'air retentit du nom de celui qu'elle a élu, de *vivat*, & de coups de pistolets. Lorsque tous les Palatinats sont d'accord, le Primat monte à cheval: alors le plus profond silence succédant au plus grand bruit, trois fois il demande l'approbation générale, après laquelle il proclame le nouveau Roi. Trois fois les Grands Maréchaux de la couronne & de la Lithuanie répètent cette proclamation aux trois portes du champ.



---

HISTOIRE  
DE  
STANISLAS JABLONOWSKI

---

INTRODUCTION

---

L'homme n'est pas né pour la servitude & l'obéissance aveugle. Tout ce qui contraint sa volonté & l'asservit à celle d'un autre, est une entrave, un joug, qu'il supporte impatiemment. La liberté, qu'il a reçue originairement des mains sacrées de la nature, est un bien, dont la perte ne peut être contrebalancée par aucun autre avantage. L'a-t-il perdue, tous ses efforts tendent à la recouvrer; & si malheureusement il n'y parvient pas, ce n'est plus lui. C'est un être défiguré, qui n'a plus ses qualités primitives, & dont l'essence est totalement dénaturée. Tel est en raccourci le tableau de l'homme placé dans une monarchie, ou dans un état despotique. Sans cesse assujéti à la volonté, aux caprices du chef, quelquefois, que le hasard, rarement le mérite, lui a donné pour maître, ce n'est plus ce chef d'œuvre de la création, à qui la nature ordonna de lever un front noble vers les cieux.

Os

*Os homini sublime dedit, coelumque tueri  
Iussit, & erectos ad sidera tollere vultus.*

OVID. Metam.

C'est un esclave, que la crainte gouverne plus que l'honneur, & dont on ne doit rien attendre de fort, ni de sublime.

Il n'en est pas ainsi de l'homme né dans un état, dont la liberté a jetté les fondements, & dont elle garantit l'existence constitutive. De tous tems les Républiques ont produit de grands hommes. La faculté de penser librement, avec force, avec hardiesse, le pouvoir de parler & d'agir de même, donnent l'essor au génie, à la grandeur d'ame. Servir la patrie, qui est une, dont l'intérêt est toujours le même, dont la splendeur rejaillit sur tous ses membres, est un devoir constant, qui ne varie point, un ressort qui agit sans cesse sur chaque individu. Ce n'est que par des actions d'éclat, & des services réels, qu'on peut, dans un état républicain, arriver à la gloire & aux dignités. Les faveurs & les graces y sont inconnues & prosrites. Avoir été utile à la patrie, voilà la véritable & la seule récompense.

Les vertus & les grandes actions sans nombre des anciens Grecs & des anciens Romains, prouvent assez l'avantage de l'administration républicaine. Combien d'hommes célèbres dans tous les genres, ont illustré ces siècles heureux & respectables, qui ne reviendront plus! Au nom seul de Caton, de Scévola, de Régulus, de César, de Paul Aemile, on se sent pénétré d'une vénération profonde, & l'on est tenté de croire, en lisant leurs actions, que les hommes d'alors étoient d'une trempe différente de ceux d'aujourd'hui. La nature humaine a-t-elle vraiment dégénéré? non: la différence incroyable de la manière  
c 3 actuelle



actuelle d'être, est l'effet seul du changement survenu dans la manière de gouverner. Les mœurs, les intérêts, les préjugés, aiant changé, les hommes ne sont plus les mêmes. Les vertus & les talents ne sont point anéantis; le germe en existe. D'autres mœurs, une autre forme d'administration, tout revivra.

Il est encore des états en Europe, qui n'ont point été sujets à cette décadence, qui n'ont point éprouvé cette grande & funeste révolution des mœurs & des vertus. De toutes les Républiques, qui ont cherché à se préserver de la contagion, la Pologne est la seule, qui ne doive son lustre qu'aux vertus guerrières, à l'esprit héroïque & patriotique. Venise, la Hollande, Genève, aussi occupées des moïens de s'enrichir, que du soin de se conserver libres, sont tout au plus une esquisse de Rome dans le tems, qu'elle dut sa puissance à la force de ses richesses, qui bientôt amenèrent sa chute. La République de Pologne offre vraiment l'idée de Rome, puissante par le fer & non par l'or, & ne recevant tout son éclat que des héros & des grands hommes, qui lui donnèrent l'empire du monde entier. L'analogie est parfaite entre un héros Polonois, & un héros Romain. Même grandeur d'ame, même bravoure, même désintéressement, même dévouement à la patrie, les caractérisent.

Le Grand JABLONOWSKI, dont on va lire l'histoire, est bien fait pour prouver la justesse de ce parallèle. Son illustre naissance fut soutenue par des actions plus illustres encore. Sa vie répondit à son origine, & justifia pleinement le choix qu'en fit la nature, pour le placer en vue de tout l'univers.

HISTOIRE

# HISTOIRE DE STANISLAS JABLONOWSKI

## LIVRE PREMIER

L'origine de la maison de JABLONOWSKI est authentiquement prouvée; tant par ses armoiries, que par les témoignages des plus fameux auteurs. Elle est attestée même par les plus grands Rois qu'ait eû la Pologne. Elle tire son ancien nom PRUSSE, des anciens Souverains encore Gentils\*, avant l'introduction du Christianisme en Pologne. Le nom de JABLONOWSKI lui vient d'une terre nommée *Jablonow*, où elle avoit fixé sa résidence. Ses domaines sont aussi situés en Prusse, et dans la Grande Pologne. Elle en a hérité de l'ancienne famille des Comtes de Zarembo;\*\* L'un desquels, nommé *Gédéon*, étoit déjà fort célèbre vers le commencement du onzième siècle.

II

\* Les Titres et le Privilège testatique sont déposés au Grod de Mensko année 1347.

\*\* Voyez le grand Dictionnaire Allemand.

A



Il est peu de maisons souveraines en Europe, avec qui celle de JABLONOWSKI ne soit alliée. Dans les tems reculés, elle contracta des alliances avec les premières maisons Royales de Pologne. Elle s'allia dans la suite successivement avec celles des Piastes et des Jagellons, de la seconde et de la troisième race. Dans les derniers siècles, elle a eu pour proches parents le Roi Michel Wisznio-wiecki, le Roi Jean Sobieski, et le Roi Stanislas Leszczynski, fils de la tante du Prince à qui je consacre mon ouvrage, par conséquent son cousin germain. Elle est aussi en très proche parenté avec les maisons de Stuart, de Bavière par le Roi Jean, et Palatiné le Prince venant directement de la seconde sœur de la Bisaienne de Madame l'Electrice. Enfin, il seroit inutile de s'étendre davantage sur les illustres alliances de cette maison; La table Généalogique ci-jointe les démontre clairement.

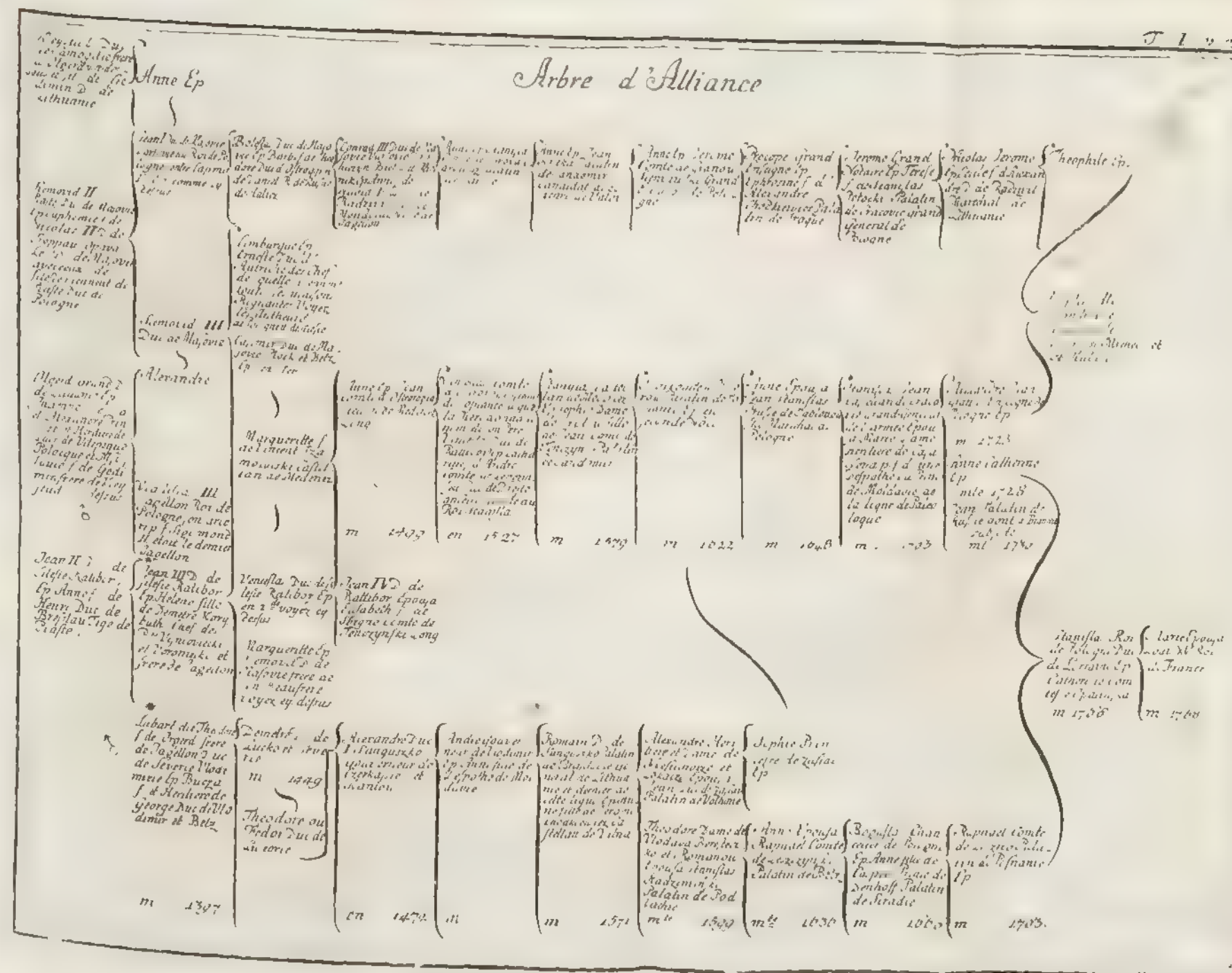
Les anciens Ducs de Prusse, encore idolâtres, avoient dans leur écusson, à fonds d'or, un bras levé, armé d'un sabre ou d'une épée. Ces armes, chez les payens, étoient l'hiéroglyphe du pouvoir suprême.

Le sabre fut changé en croix, par ceux qui abandonnèrent les idoles, pour aller se jeter au pied des autels, que la Pologne érigea vers le milieu du dixième siècle à Jesus Christ. Cet exemple ne fut suivi, que trois siècles après, par tous ceux qui, lorsque l'ordre Teutonique eut subjugué la Prusse, embrassèrent la religion chrétienne. Les uns mirent une croix dans leur écusson; d'autres en mirent deux: quelques autres encore n'y firent entrer qu'une partie latérale de la croix.

Entre ceux qui se réfugièrent en Pologne, il y eut trois Princes, frères, qui y vinrent avant 1000\*, c'est à dire

\* Dlugoff, Paprocki, Bielski, Okolski et Niesiecki.

## Arbre d'Alliance





dire dans le tems où ce Royaume avoit à peine encore vu  
 luire les premiers rayons du Christianisme. Prusse, de-  
 scendant de l'un de ces trois Princes, fut fait général en  
 chef des armées de Casimir I. Roi de Pologne en 1043.  
 Il vainquit Maslas, Duc de Masovie, qui s'étoit révolté  
 contre Casimir. Après la mort de ce Duc, Prusse épousa  
 la fille unique de cet illustre vaincu, du consentement de  
 Casimir, qui saisit avec plaisir cette occasion de récompen-  
 ser les bons services de son Général, en lui donnant une  
 Princesse alliée à la maison Royale, du côté de la Reine.  
 Il le fit en même tems Woievode de Masovie.

Prusse, devenu par là le successeur de Maslas, prit  
 les armes de son beau père, deux faucilles jointes l'une  
 contre l'autre en forme d'arrondissement, qu'il mit dans  
 son écusson, où il y avoit une croix. Il eut un fils, nommé  
 Sanchor, qui fut père de Sventopelque. C'est de ce der-  
 nier que descend la maison de Jablonowski, comme il est  
 facile de le voir par la table Généalogique.

Les plus grandes dignités, les premières charges,  
 ont toujours été attachées à la maison de Jablonowski.  
 Elle a donné à la Pologne successivement, et souvent en  
 même tems, des Evêques, des Palatins, des Castellans,  
 des Sénateurs, des Légats, etc.: Mais ce qui la rend le  
 plus recommandable, c'est que les Rois de Pologne n'ont  
 jamais eu d'amis plus fidèles, jamais la Patrie n'eut de  
 plus vaillants défenseurs.

Dans tous les tems cette illustre maison a aimé, \* et  
 protégé les belles lettres, et fourni elle même une foule  
 de

\* Pour ne point être suspecté de nombre d'années pour les sciences,  
 vouloir offrir une fade adulation et sur l'appui généreux et bienfai-  
 au Prince actuel, je me tairai sur l' sant, qu'il accorde aux gens des  
 amour qu'il fait paroître depuis lettres. Je me contente de citer



de savans. Nous avons une quantité d'écrits excellents, sortis de la plume de plusieurs Jablonowski, des discours pleins de force et d'éloquence, prononcés en plein Sénat, de doctes harangues adressées dans les Diètes, des lettres nombreuses écrites à des Souverains, des correspondances entretenues avec les gens de lettres les plus estimés de tous les pays; enfin une magnifique et fameuse Bibliothèque érigée par les Jablonowski des siècles passés, et considérablement augmentée de pere en fils jusqu'à nos jours.

La maison de Jablonowski a toujours été en possession de vastes domaines, de terres titrées, de fiefs très distingués, d'un grand nombre de villes, de châteaux, et de villages, sous leur dépendance. Elle a fait beaucoup de fondations pieuses, et érigé nombre d'églises, de Couvents, d'hospitaux, tant sur ses terres, qu'au dehors.

C'est

ce qu'en dit un auteur moderne. Voici la manière dont l'auteur des *Fastes de la Pologne* s'exprime L. I. p. 295. sur le savant Prince, à qui cet ouvrage est dédié: „Tandis que nombre de citoyens travailloient à déchirer les entrailles de la patrie; Le Prince Joseph Alexandre Jablonowski, Prince du St. Empire Romain etc. fondait l'année 1761. à perpétuité quatre prix de quatre médailles d'or, pour être distribués à ceux qui auroient le mieux réussi à traiter les sujets qui auroient été proposés chaque année; savoir, une de quarante Ducats pour un discours dont l'objet sera de perfectionner l'hi-

stoire de Pologne, et des pays qui ont quelque rapport avec ce Royaume: une seconde de 30. duc. pour un discours, ou Dissertation, sur des points de Géométrie: une troisième de 20. duc. sur des questions de Physique et d'agriculture; et enfin une quatrième de pareille valeur, pour un discours, ou dissertation, sur des objets de Mécanique et d'Hydraulique. Les politiques troublent la terre, les ambitieux la ravagent, les savans l'éclairent. Le Prince Jablonowski aime sa patrie; il la sert; il l'éclaire; et il emploie ses richesses à récompenser les talents. „

C'est de cette maison une des plus illustres de Pologne, que naquit Stanislas, le 3. d'Avril 1634. à Lucza, près de Jablonow, dans le Palatinat de Russie. Il eut pour pere JEAN STANISLAS JABLONOWSKI, Porte Glaive, et Maréchal de Pologne, peu-avant sa mort, qui arriva en 1648. \* Sa mere fut Anne Comtesse d'Ostrog, fille de Jean Comte d'Ostrog, Palatin de Posnanie, et de Sophie Princesse de Zaslavie, qui étoit fille d'une Princesse et héritière d'Ostrog. \*\* On raconte une anecdote fort singulière, arrivée lors de la naissance de Jablonowski; sa mere, n'ayant point encore eû d'enfants mâles, fit un vœu pendant sa

A 3

gross-

\* Voici ce qu'en dit le Comte Potocki dans sa centurie page 412. „ Il montra un esprit supérieur et une merveilleuse intelligence, non seulement dans les affaires nationales, mais aussi chez l'étranger, lorsqu'il parcourut les différentes contrées, dont il avoit dans sa jeunesse appris les langues. Il arriva à un si haut degré de science, que personne n'osoit entrer en lice avec lui pour la manière pure et éloquente dont il parloit la langue Polonoise. La République auroit infiniment gagné, s'il eût vécu plus longtems. Il fut deux fois Maréchal des Nonces dans des Diètes Générales, et s'acquitta de cette fonction d'une manière très distinguée. „ Potocki ajoute encore, „ il ne fut pas moins cher et agréable au Souverain, qu'aimé et estimé du Sénat et de la noblesse. Voiant les choses bouleversées, et les assemblées rompues, avant qu'on eût

terminé les affaires mises en délibération, il s'opposa de tout son pouvoir à cet abus, et préféra de s'exposer à la mort, plutôt que de laisser un libre cours à la violence, et à l'impunité dont jouissoient les perturbateurs. „

\*\* Ce fut ce Jean Comte d'Ostrog, qui eût tant de part à la première bataille de Chocim en 1621, et qui en 1622. donna le journal de la guerre contre Osman. On ne doit pas confondre cet ouvrage avec celui de Jacques Sobieski, qui fit aussi un commentaire sur cette guerre. Jacques Sobieski n'a point eû le commandement de l'armée près de Chocim, comme le prétend Mr. l'Abbe Coyer p. 162. T. I. c'est faire tort à la gloire de Charles Comte de Chodkiewicz, à qui Sigismond III. donnoit sur ses lettres le titre, à Mr. Chodkiewicz Général de l'armée et maître dans l'art militaire de mon fils Vladislas. Voyez Niesiecki, Heidenstein, La Constitution p. 2.

An  
1634



1634 An. grossesse d'offrir à Dieu le même poids d'argent que pèseroit le nouveau nê, si c'étoit un fils. Aussi tôt qu'elle l'eut mis au monde, religieuse observatrice de sa promesse, elle ordonna de pèser l'enfant, et d'en porter le poids en argent à l'église de Sainte Marie de la ville de Sokal. L'enfant se trouva pèser quinze livres. Ce poids extraordinaire avoit été causé que la mère n'avoit pû le porter jusqu'au terme accoutumé, et fut le présage de la haute stature, de la compléxion puissante et vigoureuse, qu'eut Stanislas dans la suite.

Ses parents s'occupèrent de bonne heure du soin de son éducation. Les goûts sérieux de son enfance, et ses dispositions prématurées, furent d'heureux augures de ce qu'il seroit dans un âge mûr. Il entroit à peine dans l'adolescence, lorsqu'il perdit son pere, qui mourut à Varsovie, généralement regretté de la nation Polonoise, par la manière distinguée dont il avoit rempli les premières charges de la Couronne. Stanislas, âgé pour lors de 14 ans, avoit déjà commencé ses études à Cracovie, sous les leçons du célèbre Fabricius, Professeur de l'Académie de cette ville. Sa mere jugea à propos qu'il continuât de s'instruire encore quelque tems auprès de cet habile instituteur. 1649 Au bout d'un an, elle l'envoya à l'Université de Prague, alors une des plus fameuses de l'Europe. Le jeune Stanislas ne tarda pas à y développer le germe des talents, dont la nature l'avoit généreusement pourvu. Un amour décidé pour l'étude, une application qui ne se démentoit point, une pénétration au dessus de son âge, une aptitude étonnante pour les sciences les plus abstraites, le firent bientôt chérir et remarquer. Il avoit une éloquence naturelle et persuasive, qui couloit, pour ainsi dire, de source. Sa maniere d'écrire étoit facile, pure, sans érudition affectée.

Les

Les Mathematiques, le dessin, l'architecture, fixèrent particulièrement son goût; et dès que son génie eut commencé à prendre l'essor, il se livra à l'Astronomie avec tant de succès, qu'en très peu de tems il fit des observations aussi exactes que savantes.

Des progrès si rapides décidèrent sa mere à le faire voyager. Une tendresse éclairée lui fit choisir un gouverneur recommandable par ses moeurs, son expérience, et son savoir. Elle lui confia son fils, sa plus chere esperance, avec ordre de se rendre à Paris, pour y perfectionner son instruction. La Barque qui les portoit sur le Danube, fut submergée aux environs de Passau. Le Gouverneur y perdit la vie, et Jablonowski, alors âgé de 17 ans, n'échappa à l'avidité des flots que par un bonheur extraordinaire. Après avoir donné de justes larmes à la perte de son infortuné Mentor, il continua son voyage, seul, sans autre guide que sa propre sagesse. Arrivé à Paris, les plaisirs nombreux et séduisants de cette ville, n'eurent aucun attrait pour lui. Dans un âge, où les passions parlent impérieusement, où la plupart des hommes n'écontent qu'elles, et se prennent aisément aux amorces de la volupté, il ne prêta l'oreille qu'à la raison, ne trouva de charmes que dans l'étude. Il s'adonna surtout à celle de la fortification, du dessin, et de l'art militaire. Les grands maîtres en ce genre n'étoient pas rares alors dans la Capitale Françoisé, tant pour la théorie, que pour la pratique. Stanislas s'attacha aux uns et aux autres avec assiduité. Il mit si bien à profit le séjour qu'il fit en France, qu'il revint dans son pays, comblé de l'estime et des éloges de ceux, qui l'avoient connu, et digne désormais, de faire servir utilement au bien de sa patrie les talents qu'il venoit d'acquérir.

La



An. 1651 La Pologne étoit alors violemment agitée par les divisions intestines, qu'occasionnerent les articles du traité de paix conclu à Zborow entre le Roi Casimir V. et les Cosaques, qui, dans leur dernière révolte, s'étoient appuyés des Tartares. La noblesse Polonoise, qui avoit toujours regardé et voulu traiter comme des rebelles \* les habi-

\* Ce que dit Mr. l'Abbé Coyer T. I. p. 572. sur les Cosaques, prouve qu'il n'a pas consulté les auteurs Polonois. Voici ce qu'en dit Starowski: „ Les Cosaques ne sont pas „ moins habiles dans l'exercice des „ armes, qu'intrepides dans les combats. Ils sont, ainsi que le reste „ des soldats de l'armée Polonoise, „ sujets de la République, lui payent des impôts et des tributs, „ moyennant qu'elle se charge de „ pourvoir à leur subsistance et à „ leur entretien. Les Docteurs, „ les Professeurs, et les étudiants, „ sont seuls exempts de ces redances. „ Ainsi toutes les fois que les Cosaques refusoient de payer les impôts et le tribut, et qu'ils faisoient des incursions sur les terres limitrophes de la Pologne et de l'Ukraine, pillant, ravageant, et tuant même ceux qui s'opposoient à leurs déprédations, ils étoient regardés et traités comme des Rebelles. Onze ans avant la Rébellion de Chmielnicki, le Grand Général Stanislas Koniecpolski, pour les contenir dans le devoir, donna ordre en 1637. à Mr. de Beauplan de tracer une forteresse au confluent de la rivière de Samara et du Borysthene. Ce qui

prouve, que les Cosaques ont donné les premiers sujets de plainte à la République de Pologne. Chmielnicki à la vérité eut ensuite grièvement à se plaindre de Czaplinski, intendant du Comte Koniecpolski; mais c'étoit de cet homme seul qu'il devoit chercher à se venger, et non pas lever l'étendard de la rébellion contre la République, dont il étoit sujet et tributaire. Mr. l'Abbé Coyer s'est aussi bien trompé, en avançant que toute l'Ukraine avoit été donnée par Etienne Bathori aux Cosaques. Ce ne fut que le District de Trechimirow, domaine assez vaste sur les bords du Borysthene, qui leur a été accordé par ce Roi de Pologne et Prince de Transilvanie. Cela forme encore aujourd'hui une Starostie, ou gouvernement. Le mot Ukraine, veut dire *Marche*. C'étoit donc la Marche Polonoise, située vis à vis la Russie, connue autre-fois, sous les noms de la Basse Volhynie, et la Basse Podolie, y compris les Palatinats de Kiovie et de Bracлавie, dans lesquels les plus illustres familles de Pologne avoient leurs terres et gouvernements, qui ne purent jamais être donnés aux Cosaques, au préjudice de leurs légitimes

habitans de l'Ukraine, voioit avec indignation qu'on leur An. eût accordé des conditions trop douces. Elle prétendit 1651 que tout l'avantage de la pacification étoit du côté des Cosaques. On leur laissoit la liberté de rester sous les armes dans le Palatinat de Kiovie, au nombre de vingt mille hommes, tandis que pour toute satisfaction le Roi n'avoit exigé de Chmielnicki, leur chef, qu'un pardon demandé publiquement à genoux. Cette humiliation, à la quelle le Cosaque s'étoit soumis pour le bien de son pays, pouvoit flatter l'orgueil du Souverain; mais il n'en résulroit rien d'avantageux à la nation. Il n'y eut qu'un cri contre Casimir, que l'on accusa hautement et de toute part, de négliger l'honneur et l'intérêt de la République. On ne parloit que de rompre un traité désavantageux et flétrissant tout ensemble.

Prevoiant avec raison que le parti national ne manqueroit pas de l'emporter dans cette rencontre sur celui du Roi, les Cosaques prévinrent l'infraction d'une paix aussi mal assurée. Ils coururent de nouveau aux armes, se joignirent aux Tartares, malgré le secours desquels, ils furent entièrement battus et dissipés près de Beresteczko, ville frontière du Palatinat de Belz. Chmielnicki (homme pervers) se refugia près du Czar Alèxis, qui l'employa dans ses expéditions contre la Pologne. Smolensko, ville importante et considérable, située sur la rive droite du Niéper, tomba entre les mains du Czar, qui porta bientôt dans la Lithuanie toutes les horreurs de la guerre.

Jablo-

mes possesseurs. Les Cosaques étoient déjà renommés pour l'art de la guerre, bien avant Bathori. Ilastache Daszkiewicz, leur chef, natif

B



An. 1651 Jablonowski, dont le génie étoit tout à fait porté vers l'art militaire, animé du désir de partager les périls et la gloire de ses concitoyens, s'étoit rendu, peu de tems après son retour de France, à l'armée du Grand Général Potocki, dont il étoit le proche parent par son ayeul paternel. Il combattit sous ses yeux et à ses côtés dans la bataille de Beresteczko, dont nous venons de parler. La bravoure dont il y fit preuve, lui mérita les louanges de Potocki, qui ne hésita pas de lui donner les plus grands éloges en le présentant au Roi Jean Casimir. Il ne s'étoit trouvé qu'en simple qualité de volontaire à cette glorieuse journée, ainsi qu'au malheureux choc de Batowice, si funeste à tant d'illustres Polonois, où périt même le Général Kalinowski, son fils Samuel, Grand Maître des Quartiers, et Marc \* Sobieski, frère aîné du Roi Jean. Jablonowski avoit couru les plus grands risques, aiant été assez dangereusement blessé. Après ces deux affaires, il obtint le brevet de Colonel, et deslors il ne quitta plus l'armée.

Sa passion pour la gloire lui fit chercher toutes les occasions d'en acquérir. Le fameux Czarnecki, très habile guerrier, qui fut dans la suite Général en second, rassembloit les plus grands talens militaires. Une foule de victoires, aux quelles il avoit contribué, lui avoient acquis une réputation, que son mérite personnel augmentoit encore. Il ne tarda pas à decouvrir dans le jeune Jablonowski les grandes qualités propres à faire un héros, et il chercha à se l'attacher de très près. Il semble que les grands

\* L'Abbé Coyer T. I p. 178. dit que Marc eut la tête tranchée. Mais Potocki dans sa centurie page 149. dit seulement, qu'ayant demandé le

Commandement d'un corps de troupes à Kalinowski, Marc attaqua les tartares, et fut tué dans la mêlée.

grands hommes aient naturellement un penchant mutuel. An. 1652 un attrait invincible les uns pour les autres. Jablonowski avoit de son côté conçu une estime toute particulière pour Czarnecki, et l'avoit choisi pour maître et pour modèle dans l'art de la guerre. Il fut souvent détaché avec de petits partis contre les Cosaques et les Tartares. Potocki lui donna pour le guider et l'instruire dans la petite guerre, ce même Czarnecki, qui dans la suite se rendit si redoutable aux Suédois, et que la mort empêcha de jouir de la charge de Général en second, \* qui lui fut déferée les derniers jours de sa vie.

Jablonowski trouva bientôt le moyen de se signaler. Les Tartares s'étant approchés de l'armée Polonoise, près d'un endroit nommé Bavorow, Potocki donna un corps de troupes assez considérable au Colonel Jablonowski, avec ordre de marcher à la découverte. Les feux qu'avoit allumés l'ennemi, la dépopulation de la campagne, tout annonçoit que les Tartares n'étoient pas éloignés. Jablonowski fit aussi allumer de grands feux en différents endroits, tant pour obliger l'ennemi de cesser les dégâts, que pour l'attirer à soi. Feignant tout à coup de se retirer, il alla s'embusquer avec le gros de sa troupe dans un bois voisin. Il avoit laissé un détachement à un officier, à qui il ordonna, dès que les Tartares entreroient dans le fauxbourg de Bavorow, de faire semblant de prendre la fuite, en laissant le bois à droite, et aussitôt qu'il l'auroit dépassé, de faire volte face, et de se mettre en bataille. Ce qu'il avoit prévu, ne manqua pas d'arriver. Aiant aperçu la

B 2

fumée

\* Il fut un mois revêtu de cette dignité, et mourut à Slobodka, dans une Cabane, après avoir fait trem-

bler tant de villes et de châteaux forts.



An.  
1652 fumée des feux, et entendu de plus près le bruit du détachement, les Tartares se montrèrent, résolus de fondre sur les Polonois, qu'ils voioient se retirer avec précipitation. Ils marchèrent avec confiance, et poursuivaient sans aucun ordre une troupe, qui leur sembloit fuir, et dont ils se promettoient une défaite aisée. Mais leurs escadrons épars eurent à peine dépassé le bois, que Jablonowski, qui avoit formé deux divisions de sa troupe, sortit brusquement de son embuscade, et tomba de tête et de queue sur les Tartares. Ceux-ci, dont le nombre étoit de beaucoup supérieur aux Polonois, les chargerent à trois différentes reprises avec tant de vigueur, que l'action devint extrêmement chaude et douteuse. Jablonowski se montra partout, et dirigea si bien les efforts de ses braves soldats, que les Tartares se trouvant attaqués de flanc, de tête, et de queue, pensant d'ailleurs que le bois pouvoit être garni d'autres troupes fraîches, furent obligés de chercher leur salut dans la fuite. N'osant passer par Bavorow, où ils craignoient de trouver encore quelque embuscade, ils coururent à la débandade à travers les campagnes. Jablonowski au contraire, par une admirable présence d'esprit, se hâta de retourner sur ses pas, et de passer le pont de Bavorow, avec la meilleure partie de sa troupe, et coupa le chemin aux Tartares, que les grandes eaux forçoient de revenir sur la même route qu'ils avoient tenue en marchant en avant. La déroute alors fut complète; les Tartares furent tués en grande partie, ou faits prisonniers. Ce fut la première action, où Jablonowski commanda seul, sans le secours ni le conseil de l'habile Czarnecki. Il arriva victorieux auprès du Grand Général Potocki, qui l'embrassa les larmes aux yeux. Ce venerable vieillard dit à tous ceux, qui l'entouroient: „je serai bientôt hors d'état, à cause de mon

„âge,

„âge, de monter à cheval et de commander, mais ce qui An.  
„me console, c'est que vous aurez à ma place Jablonowski; 1652  
„avec lui vous vaincrez les Turcs et les Tartares; le  
„bruit en viendra jusqu'à moi, et je serai flatté de revivre  
„encore dans ce brave homme.„ La tendresse et les éloges du Grand Général, furent une récompense bien touchante pour Jablonowski, qui devoit un jour se signaler par les plus grands exploits militaires, et vérifier pleinement l'oracle de Potocki.

Malgré les pertes fréquentes qu'essuioient les Cosaques 1653  
et les Tartares, ils sembloient se reproduire partout en plus grand nombre. Ils entrèrent l'année suivante en campagne. La Porte Ottomane, qu'ils avoient vivement sollicitée, engagea secrètement George Rakozzy, Prince de Transilvanie, à se mettre à leur tête, et à faire tout le mal, qu'il pourroit à la Pologne. En effet, une multitude étonnante de toutes ces troupes réunies, inondèrent dans peu la Podolie, et ravagèrent les environs de Kaminiéc. L'armée Polonoise, dans la quelle se trouvoit Jablonowski, s'avança pour secourir cette place. Se confiant à la supériorité du nombre, Rakozzy crut pouvoir avec avantage livrer aux Polonois une affaire générale et décisive. Il rangea son armée en bataille, sous les murs de Kaminiéc, et engagea l'affaire, dont l'issue ne répondit pas à ses espérances. Il fut entièrement défait, et contraint de regagner la Transilvanie en toute diligence. Jablonowski donna les plus grandes marques de valeur et de capacité dans cette journée memorable. Il se trouva placé dans une aile de l'armée, qui faisoit face à celle où se tenoit Rakozzy. Reconnoissant le Prince Transilvain, il brula, de se montrer, et de faire quelque action d'éclat: il se mit au premier rang, et chargea l'ennemi

B 3

avec



An. 1653 avec tant d'intrepidité, que l'on peut dire, qu'il fut un de ceux qui contribua le plus à la défaite des Tartares et des Cosaques, qui par ordre de la Porte secouroient le Prince de Transilvanie.

1654 Après tant d'avantages remportés sur les Cosaques, on se flattoit en Pologne, que ces rebelles, épuisés et fatigués, mettroient enfin bas les armes, et qu'ils chercheroient, par une entière soumission, à se rendre dignes d'une paix honnête et durable. Il étoit aussi fort à désirer pour le bien de la République, de voir finir une guerre intestine, très onéreuse aux différentes provinces qui en étoient successivement le théâtre. Chaque victoire coutoit beaucoup plus qu'elle ne rapportoit, et une seule défaite auroit pu causer un tort considérable. Mais les Cosaques ne pouvoient déposer le ressentiment qu'ils nourrissoient, dans leur cœur, d'avoir été dépouillés par la Diète de leurs privilèges et de leur affranchissement. Ils appréhendoient, si la pacification avoit lieu, de retomber dans l'assujettissement, et d'être écrasés sous le poids d'un tribut, qu'ils ne pouvoient supporter. Résolus de secouer le joug, ou de mourir les armes à la main, ces hommes accoutumés au libertinage et aux incursions, ne balancerent point sur le parti qui leur parut le meilleur. Ne se croiant pas assez forts avec l'appui des Tartares, ils recoururent aux Moscovites. Cette nation, infatigable et frugale, leur accorda les secours qu'ils demandoient. Une armée Moscovite entra dans l'Ukraine, se joignit aux Tartares et aux Cosaques, et tous ensemble vinrent fondre dans la Lithuanie.

Pendant toute cette campagne, Jablonowski fut détaché pour harceler les ennemis, et éclairer leur marche dans les différents points où ils se portoient. L'intelligence qu'il montra dans ce genre de guerre, fatigant à l'excès, et sou-

vent

vent plus périlleux, par les embuscades et les surprises, que An. la guerre en rase campagne, lui mérita les éloges des Gé- 1654 néraux, et attira sur lui les bontés du Souverain. Le Roi le nomma à la Starostie de Sviéc à l'instance de la Reine Louise de Gonzague, qui de son propre mouvement l'obtint de Jean Casimir son époux, avec une permission pour Jablonowski de venir à la cour. Elle désiroit sans doute faire connoître plus particulièrement au Roi notre jeune héros, dont la nation admiroit les talents, et chantoit hautement les louanges. Jablonowski résolut de rester à l'armée, où son inclination l'attachoit si fortement. Les délices, les intrigues de la cour, ne lui parurent point faites pour un guerrier. Il leur préféra les fatigues, les risques du métier, dont la gloire devoit être le prix. Il s'excusa de ne pouvoir se rendre à l'invitation pleine de bonté et de distinction qu'il recevoit, assurant qu'il ne refusoit, que pour travailler à se rendre plus digne encore des graces de leurs Majestés, en servant la patrie. Son refus lui fit honneur, et lui valut peu de tems après une nouvelle dignité. Au commencement de l'année suivante, à l'instance de la 1655 Reine qui étoit cousine de Louis XIV., le Roi le nomma Général des frontières de Pologne.

---

*Fin du premier Livre*

LE



LIVRE SECOND

An. 1655 Cette année fut une des plus glorieuses pour notre héros. Elle lui fournit de brillantes occasions de montrer qu'il étoit également propre à la guerre et à la politique. La campagne commença par le gain de la bataille de Human \*, dans la quelle les Moscovites, réunis aux Cosaques, sous les ordres du Général Cheremetow, furent complètement battus par l'armée Polonoise. Jablonowski s'y trouva en qualité de Colonel, et y fit des prodiges de valeur. L'amour de la gloire, l'envie de délivrer la Pologne des ennemis qui l'infestoient, le noble désir de paroître digne de la bonne opinion qu'on avoit de lui à l'armée et à la cour, lui faisoient braver le danger, et courir aux lauriers les plus difficiles.

Jamais la Pologne n'avoit vu tant de forces rassemblées contre elle, tant d'ennemis conjurés pour la détruire. Affoiblie par ses victoires sur les Cosaques, épuisée par cette guerre funeste, qui avoit coûté la vie à plus de cent mille gentilshommes Polonois, obligée de faire face tantôt aux Tartares, tantôt aux Moscovites, que les Cosaques appelloient tour à tour, ou tout ensemble, la République, à deux doigts de sa perte, paroissoit être à la veille d'une entière subversion. Pour comble de maux, la couronne étoit sur la tête d'un Roi foible, opiniâtre, médiocre, peu digne

\* Cette ville est située entre la Podolie et l'Ukraine.

digne en un mot de commander à une nation brave, guerrière, et jalouse de sa liberté. <sup>An. 1655</sup> Que pouvoit on en effet attendre d'un Souverain, qui, d'abord Jésuite, ensuite Cardinal, avoit enfin été placé sur le Thrône? Casimir V. n'avoit aucunes des qualités qu'il faut pour régner. Son abdication prouva son incapacité, dont il étoit sans doute intérieurement convaincu.

Ce fut à sa mal adresse et à son entêtement, que la Pologne fut redevable de la guerre ruineuse contre les Suedois, qui commença cette année. Casimir s'étoit arrogé les titres et les armes de la couronne de Suède, et ne vouloit point se désister de cette prétension chimérique extravagante, quelques instances que lui en eût fait faire le monarque Suédois. Charles Gustave regnoit, depuis l'abdication de Christine, cette Reine singulière, qui crut ne pouvoir allier son goût pour les lettres et pour les arts, avec la science respectable de régner sur ses peuples, & de les rendre heureux. Le jeune Roi avoit la maladie ordinaire des nouveaux Souverains, qui croient ne pouvoir mieux illustrer les premières années de leur regne, qu'en essayant de montrer leurs talents par des conquêtes. Joignant les ruses de la politique, aux ressources ouvertes de la guerre, Charles Gustave, à la tête d'une puissante armée, s'emparoit du Palatinat de Masovie et d'une partie de la Pologne, tandis que, l'or à la main, ses émissaires travailloient à affoiblir le parti de Casimir. Plusieurs Seigneurs Polonois, séduits par des promesses que la réalité suivoit de près, quelques autres dégoûtés de la folle opiniâtreté de leur Roi, qui sacrifioit la patrie à son orgueil, coururent se ranger sous les drapeaux vainqueurs. L'Electeur de Brandebourg suivit le torrent. Abandonnant le Roi et la République de Pologne, il rendit hommage à

C

Char-



An. Charles Gustave de la Prusse Ducale. La Lithuanie, n'at-  
 1655 tendant pas même que le jeune conquérant eut tenté de  
 la soumettre, se hâta d'implorer sa protection. Une ter-  
 reur subite et universelle avoit glacé tous les coeurs.

La défection de ses alliés, la retraite d'une partie des  
 Grands du royaume, l'abandon de l'armée Polonoise,  
 forcèrent Casimir à sortir hors de ses états. Contraint de  
 céder à l'orage, qu'il avoit lui même imprudemment for-  
 mé, il chercha un asyle en Silésie, près de l'Empereur  
 Léopold, son parent.

Un Roi vainqueur et puissant, comblé de gloire et  
 de prospérités, est bien sûr de trainer à sa suite une troupe  
 nombreuse de courtisans, d'adulateurs, qu'un seul regard  
 du maître fait mouvoir à volonté, qui semblent n'exister  
 que par lui. Le cortège d'un Souverain, obligé de fuir  
 hors de son royaume, se réduit à peu de chose. Le nom-  
 bre des amis des Rois, et de leurs fidèles serviteurs, est  
 alors facile à compter. L'infortune est pour eux, ainsi  
 que pour le reste des hommes, la pierre de touche de l'a-  
 mitié. Heureux, quand ils mettent à profit les cruelles  
 leçons de l'adversité, pour devenir plus modérés et plus  
 justes! Dans cette affreux revers, Casimir ne vit autour  
 de lui, que les Polonois vraiment animés du patriotisme  
 et de l'amour pour le Souverain. Sobieski, qui depuis  
 fut Roi, suivit lui même les drapeaux du victorieux Char-  
 les Gustave. Czarnecki, cet habile guerrier, et Jablo-  
 nowski, furent les seuls Polonois de marque, qui restèrent  
 fidèlement attachés à Casimir. Mêmes talents, mêmes  
 vertus, mêmes sentiments, brilloient dans ces deux héros.  
 Leur vue ralluma l'espérance et le courage dans le coeur du  
 Roi. Il n'y avoit pas un moment à perdre, pour se met-  
 tre en état de reparaitre devant un ennemi, à qui tout ré-  
 doit,

doit, et dont il falloit au plutôt arrêter les progrès. Cas- Au.  
 mir ménagea promptement une négociation secrète, pour 1655  
 détacher les Tartares du parti Moscovite. Il eut le bon-  
 heur d'y réussir, et même l'adresse de les ranger de son  
 côté. Sobieski, ayant abandonné les Suédois \*, eut ordre  
 de se mettre à la tête des Tartares, tandis que Czarnecki  
 prendroit le commandement du corps des Polonois, qu'on  
 avoit rassemblés à la hâte. Jablonowski, alors Colonel  
 de Cavalerie, fut attaché à la division que Czarnecki com-  
 mandoit.

Les Suédois, que rien n'avoit arrêtés dans leur pré-  
 mière marche, ne voiant pas d'ennemis qui pussent les in-  
 quiéter, avoient pris leur quartier d'hyver en Lithuanie  
 et dans la Pologne. Leur sécurité ne dura pas longtems.  
 Ils furent attaqués, au moment où ils s'y attendoient le  
 moins, et contraints d'évacuer le pays en toute diligence.

Sur la nouvelle de leur expulsion hors de la Lithua-  
 nie, Charles Gustave accourut du fond de la Prusse. Il  
 en ramena son armée, augmentée des troupes que lui avoit  
 fourni l'Electeur de Brandebourg. Il mit tout en oeuvre  
 pour conserver ce qui lui restoit encore en Pologne. Les  
 escarmouches et les rencontres furent fréquentes de part  
 et d'autre, et les avantages alternatifs. Les Suédois aiant  
 fait un mouvement qui annonçoit qu'ils vouloient s'em-  
 parer de Cracovie, Czarnecki s'enferma dans la ville pour  
 la défendre. Jablonowski passa alors à la division que  
 commandoit le Général en second, Lanckoronski, chargé  
 de protéger Cracovie. Mais Charles Gustave persista à

C 2

vou-

\* Mr. l'Abbé Coyer ne fait point mention de ce trait. Il dit au con-  
 traire que Sobieski demeura con-  
 stamment fidèle au Roi Casimir. Mais tous les auteurs contemporains  
 démentent cette assertion, et sont  
 conformes à ce que nous disons  
 ici.



An. 1655. vouloir s'ouvrir un passage. Profitant de la supériorité du nombre, il attaqua Lanckoronski. Ce ne fut qu'après trois chocs, très vifs et très meurtriers, que le Roi vint à bout de percer, et de se rendre maître des approches de la ville. Il commença par en faire le blocus, et bientôt après la tranchée fut ouverte.

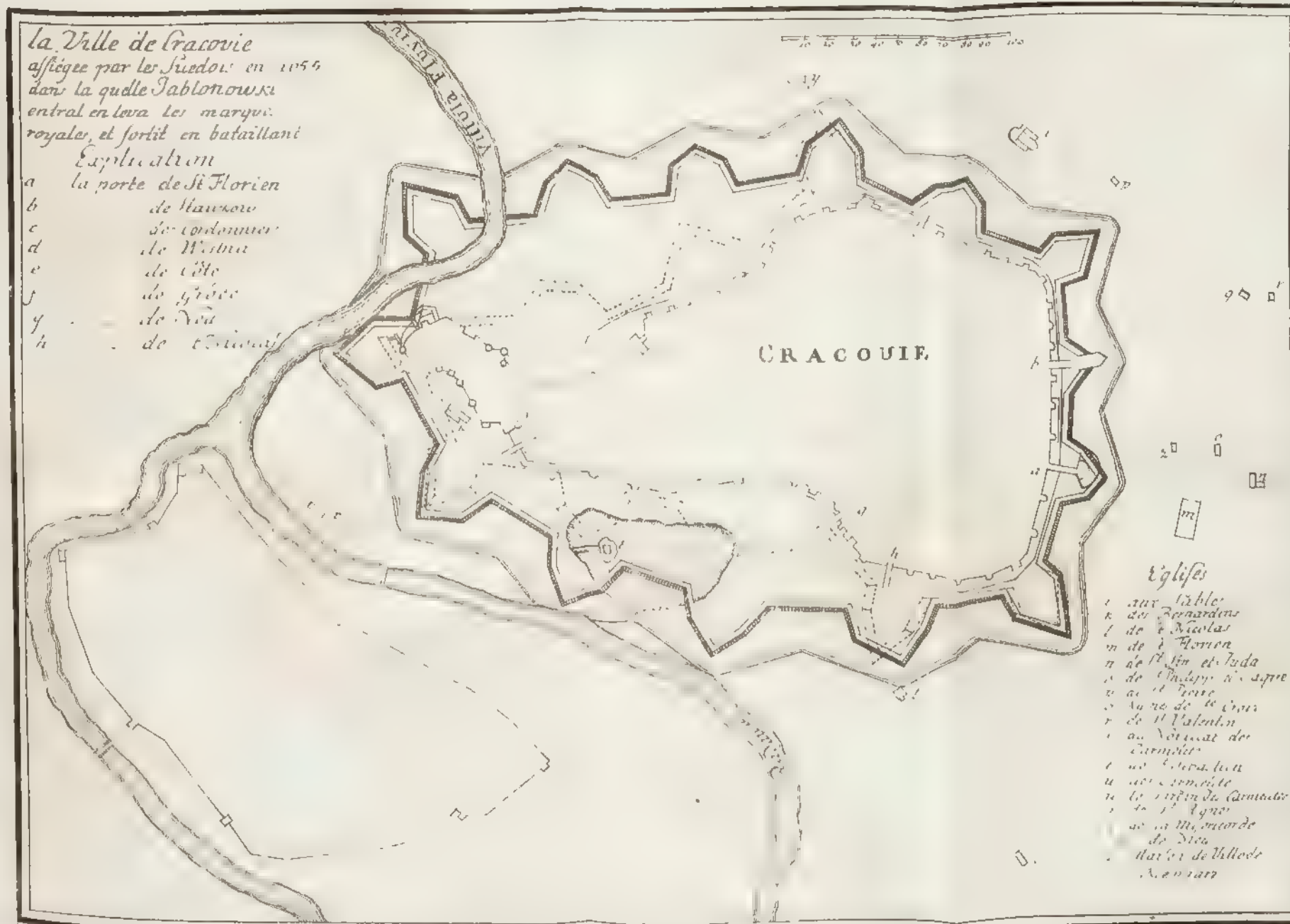
«Tout ce que l'art inventa pour l'attaque et la défense des places, fut mis en usage de part et d'autre dans ce siège. Le Roi de Suède sentoit tout l'avantage que lui procureroit la prise de la Capitale de la Pologne, qui lui serviroit de point d'appui, et où il pourroit établir des magasins pour la subsistance et l'approvisionnement de son armée. Czarnecki avoit de son côté de puissants motifs pour bien se défendre. Une réputation à soutenir, le trône chancelant, la patrie envahie par des étrangers, que de raisons pour opposer à l'ennemi une vigoureuse résistance! Cracovie en outre renfermoit le précieux et honorable dépôt de la couronne, de tous les bijoux et ornemens de la royauté.

Attentif à saisir le moment de faire une action d'éclat, et en même tems utile à son pays, Jablonowski pria Lanckoronski de lui donner un détachement, avec lequel il se faisoit fort d'entrer dans la ville, d'y laisser du secours, et d'en enlever toutes les marques royales. Lanckoronski ne put s'empêcher d'admirer le zèle et le noble projet de Jablonowski; il lui représenta néanmoins la difficulté de passer à travers les lignes, que le Roi de Suède avoit fait construire pour enfermer la place. Mais Jablonowski insistant, il lui donna un corps choisi de cavalerie, à la tête duquel notre héros entra à main armée dans Cracovie. Il y laissa, sans perdre de tems, un renfort, se saisit des bijoux et des autres ornemens de la couronne; et tandis que

la Ville de Cracovie  
assiégée par les Suédois en 1655  
dans la quelle Jablonowski  
entra en leva les marques  
royales, et sortit en battant

#### Explication

- a la porte de St Florian
- b de Stawow
- c de condouner
- d de Wabna
- e de Cile
- f de Grèce
- g de Nod
- h de Cédou



#### Eglises

- 1 aux Jacobins
- 2 des Bernardins
- 3 de St Nicolas
- 4 de St Florian
- 5 de St Jean et Stada
- 6 de St Pierre et St Jacques
- 7 de St Pierre
- 8 aux Jacobins
- 9 de St Valentin
- 10 au Séminaire des Carmélites
- 11 de St Jean
- 12 de St Pierre
- 13 de St Pierre
- 14 de St Pierre
- 15 de St Pierre
- 16 de St Pierre
- 17 de St Pierre
- 18 de St Pierre
- 19 de St Pierre
- 20 de St Pierre



que Czarnecki, pour le favoriser et donner le change, fit An.  
faire deux vigoureuses sorties sur les assiégeants, Jablonowski fortit par une porte opposée, et fit sa retraite vers 1655  
la forteresse de Czenstochow, où il arriva heureusement  
avec sa précieuse dépouille.

Les Suédois le croioient encore dans Cracovie, lorsqu'ils apprirent son arrivée à Czenstochow. Furieux d'avoir été trompés par la bravoure et l'activité de Jablonowski, ils redoublèrent leurs efforts, et pressèrent les travaux du siège, pour pouvoir aller au plutôt faire celui de Czenstochow. Mais comme Cracovie étoit défendue par un homme aussi habile que déterminé, craignant les longueurs, ils prirent le parti de lui offrir une capitulation honorable. Czarnecki, dont les troupes commençoient à être fatiguées, et qui voioit baisser ses munitions de guerre et de bouche, consentit à rendre la place, moyennant qu'on lui accordât tous les honneurs de la guerre. Il en sortit tambour battant, drapeaux déployés, et conduisit sa garnison à Jaroslaw.

Maître de Cracovie, le Roi de Suède tourna diligemment ses armes contre Czenstochow, où il se flattoit de prendre tous les bijoux de la couronne, qu'il n'ignoroit pas que Jablonowski y avoit déposés. Tandis qu'il bombardoit cette ville, dont la résistance trompa néanmoins son avidité, les Cosaques assiégeoient Léopol, et portoient la desolation partout où ils passaient. Ce fut alors que se forma dans le Palatinat de Belz, la fameuse Confédération de Tyszokwiec, dont Potocki fut élu Maréchal général.

Les Polonois avoient enfin ouvert les yeux sur le déplorable état où se trouvoit leur patrie, devenue la proie d'étrangers et de rebelles. Leur Roi forcé de chercher sa sûreté dans un autre royaume que le sien, offroit un



An. 1655 spectacle peu honorable pour la nation. La Confédération résolue de lui envoyer une députation, pour l'inviter à rentrer dans ses états. En même elle s'occupa du soin de détacher de l'armée Suédoise, tous les nationaux qui avoient passé sous les drapeaux de Charles Gustave. Il falloit un homme intelligent pour cette dernière opération, dangereuse & délicate tout à la fois. Le choix tomba unanimement sur Jablonowski, qui fut chargé & de l'invitation au Roi, & de la négociation secrète à l'armée ennemie. Il partit sur le champ pour la Silésie, d'où, après avoir pris les mesures nécessaires avec Casimir, & être convenu ensemble que sa Majesté s'approcheroit des frontières de Pologne, quand il en seroit tems, il courut à l'armée pour y remplir le second objet de sa mission. Notre héros fit voir dans cette rencontre, qu'il étoit aussi habile négociateur, que brave guerrier. Il mania les esprits avec tant d'adresse, et disposa les choses avec tant de secret & de dextérité, que Casimir vit bientôt toute l'armée Polonoise rentrer sous ses ordres.

1656 Ce service important, & sa belle action de Cracovie, méritoient une récompense. Jablonowski fut fait Régimentaire; toute l'armée applaudit à son avancement, & personne n'osa être jaloux d'une grace aussi juste. Tant la vertu & la vraie valeur ont droit de captiver, & d'en imprimer, même à ceux dont l'envie & l'ambition rongent le coeur!

La Pologne sembloit cependant devoir bientôt être écrasée sous le nombre prodigieux de ses ennemis. Elle avoit alors à se défendre contre les Suédois, les Tartares, & les Cosaques. Varsovie étoit assiégée par Charles Gustave. Casimir, que Jablonowski avoit ramené de Silésie, & escorté jusqu'à Léopol, méditoit dans cette dernière ville

ville avec ses généraux le plan de la campagne, & les An. moiens de délivrer Varsovie. Czarnecki étoit venu à 1656 Léopol pour se concerter avec le Roi. Aiant appris que les Suédois s'étoient approchés de Jaroslaw, Jablonowski marcha sur le champ avec Czarnecki à leur rencontre. Ils les joignirent bientôt, & tombèrent inopinément sur les premiers postes de leur armée. Profitant du désordre de la surprise, Jablonowski les tailla en pièces, & courut délivrer Varsovie.

Charles Gustave, dont les forces étoient divisées, se hâta de les rassembler, brulant de se venger de l'affront qu'il venoit de recevoir. Aiant réunie son armée, il marcha sur trois colonnes, atteignit Czarnecki près de Golomb, & lui présenta bataille, cherchant à envelopper l'armée Polonoise, de beaucoup inférieure en nombre aux Suédois. Le Général Polonois, qui ne comptoit point les ennemis quand il s'agissoit de combattre, rangea promptement ses troupes en bataille, malgré le peu de tems & de terrain que lui laissoit le Monarque Suédois. L'affaire fut vive & meurtrière. Jablonowski, secondant dignement le brave Czarnecki, donna des preuves de la plus grande valeur; mais le nombre ne permettant pas aux Polonois d'aspirer à la victoire, il fallut songer à ménager la retraite. Les dispositions aiant été faites en conséquence, Jablonowski, le sabre à la main, à la tête de sa troupe, se fit jour à travers les bataillons Suédois, jettant sur le carreau environ quinze cent de leurs meilleurs soldats. Czarnecki avoit reçu un coup de feu dans le visage, et Jablonowski un autre dans le bas ventre, très dangereux à cause de la cotte de maille qu'il portoit. Malgré leurs blessures, ces deux héros, inséparables, firent leur retraite en bon ordre jusqu'à Zamosc, & s'enfermèrent dans cette forteresse. Les Sué-



An Suédois les poursuivirent à toute outrance, sans cependant pouvoir j. mais les entamer. Le Roi de Suède, en personne, les somma de se rendre. Pour toute réponse, on lui fit dire, que l'on se défendrait jusqu'à la dernière extrémité. Effrayé de leur contenance hardie & imposante, craignant de perdre beaucoup de tems & de monde à l'attaque de cette place, Charles Gustave en leva promptement le blocus, résolu d'en faire ensuite le siège dans les formes. Il se porta à Jaroslaw, pour s'y reposer & attendre des troupes fraîches. Celles qu'il avoit avec lui, étoient harassées & affoiblies par tant de combats, de marches, & de contremarches. Il avoit en outre une grande quantité de blessés, au soulagement desquels il falloit pourvoir.

Mais les Polonois, se doutant bien des raisons qui obligeoient Charles Gustave à se retirer, sortirent tout à coup de Zamosc, pour le harceler & l'inquiéter. Ils y réussirent si bien, que ce Monarque ne put exécuter son premier projet & pousser en avant. Il fut obligé de masquer sa marche, pour rebrousser chemin, et joindre le corps de troupes que le Prince Adolphe de Holstein commandoit près de Sandomir. Ce ne fut qu'avec bien de la peine, & par des marches forcées, qu'il y parvint. Avec ce renfort il marcha contre les Lithuaniens qui venoient à sa rencontre, & les força à se retirer.

La blessure de Jablonowski l'avoit obligé de rester à Zamosc, dont il avoit été fait Commandant. Une noble impatience lui faisoit désirer sa prompte guérison. Ne pouvant résister plus longtems au désir de partager les travaux & la gloire de Czarnecki, son fidèle compagnon, il n'attendit pas d'être entièrement guéri pour le rejoindre. Il sembla que la victoire n'attendit que Jablonowski, pour se





se ranger du côté des Polonois. Le Roi de Suède fût vivement poursuivi, & contraint de passer la Vistule près de Sandomir, sur un pont qu'il rompit incontinent après son passage. Les Lithuaniens lui opposèrent un foible obstacle dans sa marche. Il les plia, & tombant à l'improviste sur Varsovie, il s'en empara.

Content d'avoir éloigné Charles Gustave, Czarnecki se proposoit de tomber sur le corps d'armée que commandoit le Prince de Bade. Jablonski eut ordre d'engager l'affaire. Il commença l'attaque, & entama tellement l'ennemi, qu'en moins de deux heures il le défit entièrement & le força d'abandonner le champ de bataille. La caisse militaire & la chancellerie de l'armée Suédoise furent prises. La vaisselle même du Roi de Suède tomba au pouvoir du vainqueur, & Czarnecki s'en servit le lendemain pour donner à dîner à tous les braves officiers, qui l'avoient aidé vaillamment.

Le Prince Adolphe accourut sans perdre de tems, pour arracher des mains des Polonois la victoire & le butin. Ses troupes étoient fraîches, & la prudence ne permettoit pas à Czarnecki d'engager une seconde action, qui auroit pû lui enlever tout le fruit de la première. Il se borna donc à faire sa retraite en bon ordre. Jablonski commanda l'arrière garde, & tint tête au Prince Adolphe, à qui il ne laissa que le champ de bataille, encore tout couvert des Suédois qui y avoient péri la veille. Le butin resta en entier à Czarnecki, dont l'héritier actuel, le Comte de Branicki, Grand Général de Pologne, conserve précieusement les glorieuses dépouilles, & les armes de Suède, prises dans cette brillante journée.

Après s'être soustrait à la poursuite du Prince Adolphe, qui se laissa bientôt d'attaquer un ennemi, sur lequel



An. 1652 il ne pouvoit gagner aucun avantage, Czarnecki & Jablonowski dirigerent leur marche de manière à joindre le corps, qu'ils commandoient, à l'armée du Roi de Pologne. La jonction se fit à peu de distance de Varsovie. Casimir projeta aussitôt de retirer cette ville des mains des Suédois. Le Prince de Wurtemberg y commandoit. On lui avoit donné une forte garnison & des munitions de toute espèce en abondance. Le conseil militaire & les principaux Ministres du Roi de Suède avoient choisi cette place pour leur séjour, dans la forte persuasion qu'elle n'avoit rien de longtems à craindre des entreprises des Polonois. Casimir en forma promptement le blocus. Il dispoisoit tout pour un assaut général, lorsque le Prince de Wurtemberg, craignant sans doute l'événement, offrit de capituler. Les conditions qu'il obtint, ne furent avantageuses que pour sa personne seule. La garnison fut dépouillée de ses armes, & tous les Ministres Suédois constitués prisonniers de guerre. Ils supplièrent instamment le Roi de Pologne de leur permettre d'aller retrouver leur Souverain, représentant, que n'ayant pas porté les armes, on ne pouvoit leur faire essuyer à la rigueur les loix de la guerre. Casimir, facile & foible naturellement, inclinoit à leur accorder leur demande. Mais tous les Grands du Royaume refuserent d'y consentir. Le Prince de Wurtemberg avoit manqué de bonne foi envers Czarnecki, en ne remplissant pas exactement la capitulation arrêtée, lors de la reddition de Cracovie, en conséquent les Ministres Suédois furent détenus, jusqu'à ce que les articles, dont on reclamoit l'exécution, eussent été entièrement remplis.

La prise de Varsovie donna bientôt lieu à une sanglante bataille. Ennuï des echecs réitérés que ses Généraux recevoient successivement, Charles Gustave résolut de

de ne plus engager de combats particuliers, mais d'en venir à une affaire générale. Il rassembla toutes ses forces en diligence, & vint se poster à Prague, petit bourg vis à vis de Varsovie. Son armée fut bientôt rangée en bataille. Après quelques légères escarmouches, il présenta le combat aux Polonois. On n'a point d'exemples dans l'histoire d'une affaire aussi longue & aussi opiniâtre. Les deux armées furent aux prises trois jours consécutifs. Trois nuits elles couchèrent sur le champ de bataille, recommençant la charge & la mêlée dès le point du jour, avec un acharnement inoui. L'armée Suédoise n'auroit certainement jamais eu le dessus, si l'Electeur de Brandebourg, qui commandoit le corps de réserve qui n'avoit point encore agi, n'eût enfin enchainé la victoire aux drapeaux de Charles Gustave. Jablonowski, quoiqu'épuisé de la fatigue des trois journées précédentes, se mit à la tête du corps destiné à favoriser la retraite de l'armée Polonoise. Il falloit forcer une haie de bataillons Suédois, qui se formoient tantôt en colonnes foudroyantes, tantôt en quarrés hérissés de piques. Czarnecki attendit la nuit, pour abandonner le champ de bataille à l'ennemi, dont le nombre alloit l'écraser. Aiant laissé leurs chevaux, Jablonowski, & lui, profitant des ténébres, fondirent l'épée à la main avec toute l'infanterie Polonoise sur les Suédois, qu'ils culbuterent de droite & de gauche, sans faire quartier à personne. Par cet effort incroyable, ils perçerent avec toute leur troupe au delà de l'armée Suédoise, qui n'entreprit pas de les poursuivre, tant à cause de l'obscurité, que de l'extrême lassitude. Le champ de bataille fut couvert d'un plus grand nombre de Suédois, que de Polonois, dont la retraite tenoit du prodige. Czarnecki se hâta de rejoindre & de renforcer l'armée de Casimir, qui



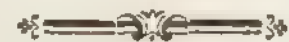
An. s'étoit porté vers Lublin. On entra de part & d'autre  
1656 dans les quartiers d'hyver, dont les deux armées avoient grand besoin.

Echappé aux dangers & aux fatigues de la campagne précédente, chargé d'une abondante moisson de lauriers, Jablonowski songea à former les noeuds d'un hymen, dont les fondements étoient depuis longtems jetés. Dominique Kazanowski, Palatin de Braclavie, avoit en mourant destiné sa fille unique à Jablonowski, qu'il aimoit & estimoit, & qui lui étoit déjà lié par une parenté assez proche. Marie Comtesse de Kazanowski, étoit des plus accomplies pour la beauré, le caractère, & l'éducation. Les biens & les titres de cette maison, la considération dont elle jouissoit, le lustre que lui avoit donné le brave Martin Comte Kazanowski \*, Palatin de Podolie, pere de Dominique, rendoient le parti convenable & avantageux pour Jablonowski. Mais le plus beau relief que la Comtesse eût à ses yeux, c'étoit d'être la petite fille d'un des plus habiles guerriers, que la Pologne regrettoit encore. En unissant sa destinée à celle de l'héritière

\* Il se distingua en 1652 contre les Turcs, et fut Général en second, et Collègue de Zulkiewski, Bifaieul du Roi Jean Sobieski. Mr. l'Abbé Coyer a fait au sujet de Zulkiewski une faute de généalogie, qui n'est pas pardonnable; il dit que Theophile Zulkiewski fut mere du Roi Jean. Cependant il est positif que le fameux Zulkiewski, dont il est ici question, n'eut pour héritière qu'une seule fille, nommée Anne,

qui épousa Jean Danielowicz, Palatin de Russie. Celui-ci n'eut aussi de ce mariage, qu'une fille unique, nommée Theophile Danielowicz, qui fut mere du Roi Jean Sobieski. Zulkiewski, n'est donc pas le pere, mais le grand pere maternel du héros de l'Abbé Coyer. Il semble, lorsqu'on écrit la vie d'un Roi, qu'il n'est guères permis d'errer sur les parents directs.

tière d'un héros & d'un bon patriote, il s'acquittoit du An. tribut qu'il croioit devoir à la vertu & aux talents de 1656 l'aieul de sa future épouse, & souscrivoit en même tems à ce que l'amour le plus tendre lui inspiroit. Le mariage fut conclu & célébré dans le commencement de l'année suivante. Nous parlerons à sa place de l'illustre postérité, qui nâquit de ce digne couple, & qui fut alliée aux premières maisons souveraines de l'Europe.



*Fin du second Livre*



LIVRE TROISIEME

An. 1657 **L**es talents militaires font les héros, mais ils ne suffisent pas pour faire les grands hommes. C'est dans les détails de la vie privée qu'il faut les suivre pas à pas, pour s'assurer s'ils ont vraiment été dignes de leur réputation. L'ame s'y montre à découvert, & l'on peut alors en démêler aisément le mécanisme. Etre à la fois, fidèle citoyen, époux tendre, bon pere, ami sûr, homme sensible & officieux, c'est remplir les devoirs de l'humanité, & ceux qu'impose l'amour de la patrie, c'est mériter les éloges & l'admiration de tous les hommes & de tous les âges. C'est ainsi, qu'après avoir vaincu les ennemis de la République, les héros de l'ancienne Rome se plaisoient à couler des jours simples & paisibles dans le sein d'une famille chérie. De la pratique des vertus guerrières & patriotiques, ils passaient à celle des vertus civiles & sociales. Le désir de la gloire n'étouffa jamais chez eux la voix sacrée de la nature.

Ainsi, dans les douceurs d'un hymen que l'inclination avoit formé, Jablonowski, couvert de gloire, payoit un légitime tribut à la tendresse, & goutoit tous les charmes d'une union dont le sentiment étoit la base. Jamais mérite reciproque n'avoit assorti deux époux plus dignes l'un de l'autre. Aux traits piquants d'une beauté séduisante, la jeune épouse réunissoit les qualités du coeur & de l'esprit. Douceur, amoenité, enjouement, finesse, talents,

lents, tout rendoit sa personne & sa société agréable. Les sentimens & les excellentes qualités de Jablonowski ne le cédoient en rien aux perfections de sa charmante moitié; aussi eurent ils l'un pour l'autre une tendresse, qui se soutint également pendant toute la durée de leur union.

Le retour du printems tourna bientôt les regards de Jablonowski, du côté où la gloire & la défense de la patrie l'appelloient. Il se rendit, près de Léopol, à l'armée de Stanislas Potocki, Grand Général de la couronne, qui avoit aussi avec lui le fameux Czarnecki. Outré des obstacles qui l'avoient arrêté dans ses conquêtes, & constamment acharné à la ruine de la Pologne, Charles Gustave s'étoit sérieusement occupé pendant l'hiver des moyens de faire réussir ses projets. Il s'allia ouvertement avec George Rakozzy, Prince de Transilvanie, qu'il eut l'art de séduire par des promesses & des esperances captieuses, & d'engager à attaquer de concert avec lui la Pologne. En effet Rakozzy, à la tête de cinquante mille hommes, vint se présenter aux portes de Cracovie. Il s'en empara, sans coup férir, la garnison Polonoise qu'on y avoit laissée, s'étant trouvée peu nombreuse pour attendre un ennemi, auquel il lui auroit été impossible de résister. Le Prince Transilvain se hâta de diriger sa marche vers Bresc, portant partout le ravage & la désolation. Il avoit déjà fait ses dispositions pour tomber sur Léopol, dont il vouloit se rendre maître. N'ayant jusques là rencontré personne qui se fut opposé à ses progrès, ses troupes marchaient sans aucun ordre de bataille, négligemment, & comme allant prendre possession d'un pays qu'aucun ennemi ne leur disputoit. Il n'étoit qu'à deux milles de Léopol, où il se flattoit d'entrer comme il venoit de faire dans Cracovie, lorsque Jablonowski & Czarnecki, qui avoient été déta-



An. détachés en avant à l'armée Polonoise, surprirent à Kuli-  
 1657 kow les premiers corps Transilvains, & les plièrent sans  
 la moindre résistance. Ces fuyards épouvantés portèrent  
 l'alarme dans l'armée de Rakozzy, qui, cherchant à se re-  
 mettre des premiers effets de la surprise, voulut prompte-  
 ment ranger ses troupes en bataille. Jablonowski & Czar-  
 necki ne lui en donnèrent pas le tems. Ils le chargerent  
 avec impétuosité, lui tuèrent beaucoup de monde, & le  
 forcèrent à rebrousser chemin, lui coupant toute commu-  
 nication avec Cracovie. Par cette savante manœuvre,  
 l'armée Transilvaine se trouvant partagée, il fit moins dif-  
 ficile à Jablonowski de l'obliger à quitter tous les postes  
 dont elle s'étoit d'abord saisi en sorte, qu'en moins de deux  
 mois, Rakozzy se trouvoit avoir inondé & évacué la Po-  
 logne. Ce Prince fut contraint d'abandonner non seule-  
 ment le pays, mais aussi tout le butin qu'il y avoit fait.  
 Cette expédition lui couta plus de douze mille hommes,  
 tandis que les Polonois en perdirent tout au plus quelques  
 centaines. L'intrepidité & l'habileté de Jablonowski &  
 de Czarnecki, ces deux guerriers inséparables, préservé-  
 rent la Pologne des suites funestes qu'auroit pu avoir une  
 incursion aussi formidable, et firent avorter au moins pour  
 le moment, les desseins de Charles Gustave.

L'issue malheureuse de la dernière entreprise, avoit  
 ralenti les vues ambitieuses de Rakozzy. Il paroissoit  
 entièrement dégoûté de l'alliance onéreuse du Roi de Sué-  
 de. Charles Gustave s'en aperçut, & ne négligea rien  
 dans ce moment critique pour conserver un allié, dont  
 il pouvoit si efficacement se servir, par des diversions uti-  
 les à son objet principal. Pour ranimer le courage ab-  
 batu du Prince Transilvain, & rallumer la cupidité dans  
 son cœur, il fit briller le sceptre à ses yeux. Suivant le  
 nou-

nouveau plan qu'il lui proposa, Casimir devoit être dé- An.  
 pouillé d'une couronne, qu'il n'étoit en état ni de porter, 1657  
 ni de défendre: après la réduction entière de la Pologne,  
 Rakozzy devoit monter sur ce trône, & retenir pour sa  
 part des conquêtes auxquelles il auroit contribué, le dis-  
 trict de Halicz, & les autres qui avoisinent la Transil-  
 vanie.

Une couronne offerte aux regards d'un Prince avide,  
 a le don de lui faire oublier les pertes passées, & l'aveng-  
 ler même sur les risques à venir. Se flattant de voir réali-  
 ser un projet, qui alloit accroître sa puissance, ses richet-  
 ses, & le mettre au rang des Potentats de l'Europe, Ra-  
 kozzy promit tout ce que Charles Gustave demanda.  
 Leur alliance fut renouvelée & cimentée par les assurances  
 les plus fortes, & les préparatifs se firent avec activité pour  
 mettre la dernière main à ce grand ouvrage.

L'Empereur, Ferdinand III., fut bientôt instruit de  
 ce que méditoit le Roi de Suède. Le voisinage d'un guer-  
 rier aussi habile, d'un politique aussi remuant, lui parut  
 avec raison, à redouter. Pour contrebalancer l'alliance  
 qui venoit de se conclure, il se hâta de s'allier avec Casi-  
 mir, qui d'un autre côté chercha à se fortifier de l'appui  
 du Danemark. Par le traité de Copenhague, qui sub-  
 siste encore entre les deux nations, le Roi de Danemark  
 s'obligea d'entrer en Suède, & de forcer pas une puissante  
 diversion Charles Gustave à abandonner la Pologne, pour  
 venir au secours de ses propres états. L'Empereur, le Roi  
 de Pologne, & celui de Danemark, aiant les mêmes in-  
 térêts, tous trois agirent à la fois pour affoiblir le Roi de  
 Suède, & mettre des bornes à son ambition, que ses grands  
 talents rendoient très redoutable. La Suède étoit presqu'  
 entièrement dé garnie de troupes. N'aian eû rien à crain-



An. 1657 dre au commencement de cette guerre pour la sûreté intérieure de son royaume, Charles Gustave avoit composé l'armée qu'il avoit amenée en Pologne de toutes ses forces militaires. Il n'avoit laissé que des milices pour garder ses places. Au premier avis des mouvemens du Roi de Danemark, il sentit la nécessité d'aller se mettre en état de défense. Ainsi, partageant son armée offensive en deux divisions, il partit avec l'une pour la Suède, & laissa l'autre aux ordres du Général Douglas, pour agir de concert avec Rakozzy.

Le départ du Monarque Suédois changea bientôt la face des affaires en Pologne. Les Autrichiens se chargèrent de tenir tête à l'armée Suédoise, tandis que les Polonois attaqueroient les Transilvains. Rakozzy, livré à ses propres talens, voulut promptement en faire l'essai, & se mesurer avec le Comte Potocki, Grand Général de la couronne, & Commandant de l'armée Polonoise. Il vint lui présenter bataille, près du confluent de la Vistule & du San, rivière qui se jette dans ce fleuve à Sandomir, capitale de ce même Palatinat. Sa témérité lui valut une fâcheuse expérience. Potocki le battit à plattes costures, & l'obligea de faire sa retraite en désordre. Il détacha aussitôt à la poursuite des Transilvains Jablonowski, avec ordre de les harceler sans relâche dans leur fuite. Cet habile guerrier s'acquitta si bien de cette commission, qu'il força Rakozzy à dépasser Varsovie, & à prendre sa route par Sandomir. Il le pressa alors de front dans les défilés où il eut l'adresse de l'engager, de l'obliger à faire volte face, & lui défit entièrement son arrière garde. Dans cette extrême détresse, Rakozzy paya bravement de sa personne. Il fut fortement blessé, en tâchant de rallier ses soldats. Mais son armée n'étant plus qu'un troupeau de

de fuyards, il se vit obligé de demander à capituler. Les An. 1657 maux qu'il avoit faits à la Pologne, & la situation désavantageuse où il se trouvoit, ne lui permettoient d'espérer que des conditions dures & honteuses. Le butin immense qu'il avoit amassé depuis cette seconde invasion en Pologne, fut repris par Jablonowski, & resta à la possession des vainqueurs. Le Prince Transilvain fut obligé de consentir à mettre bas les armes, à promettre de ne jamais les reprendre contre la Pologne, & de ne donner à l'avenir aucun secours ni aux Suédois, ni à aucuns des ennemis de la République. Ses troupes désarmées furent alors conduites jusqu'aux frontières de la Transilvanie.

Tandis que la victoire s'empressoit à couronner les efforts des braves Polonois, sous la conduite de Jablonowski, les Autrichiens de leur côté ne négligeoient rien pour enlever aux Suédois leurs conquêtes, & les chasser hors de la Pologne. Le Comte de Hatzfeld vint mettre le siège devant Cracovie, que défendoit Vietz, Colonel Suédois; après une résistance de peu de semaines, la ville fut rendue au Général Autrichien. Une partie des troupes, qui avoient été employées à la défaite de Rakozzy, avoient été ramenées par Czarnecki dans les environs de Cracovie. Puisque cette place étoit évacuée par les Suédois, il étoit bien naturel qu'elle fût remise entre les mains des Polonois, pour qui se faisoit la guerre. Sur la démarche que fit Czarnecki pour y entrer avec une garnison Polonoise, le Comte de Hatzfeld refusa de s'y prêter. Cette injustice produisit un très mauvais effet. Les Polonois murmurèrent hautement, s'armèrent d'une juste méfiance, & le bon accord cessa entr'eux & les Autrichiens. Les secours devinrent dès lors infructueux, & les engagements du traité ne furent plus que chimériques. C'est ainsi



An. 1657 ainsi que les armées auxiliaires manquent presque toujours leur but, par la méfintelligence & le défaut de bonne harmonie. Les intérêts viennent à se croiser; les Généraux refusent de se déferer mutuellement; le soldat exige du pays ami presque aussi rigoureusement que de l'ennemi; les défaites attirent des reproches amers, & les conquêtes sont le sujet de démêlés continuels.

Dans ce même tems la Diète fut tenue à Varsovie, sous le baton d'Vladislas Lubowiecki. L'armée, divisée en deux corps, campa, une partie sous Krylow, au-delà du Dnieper, l'autre aux ordres de Czarnecki. La même année les Suédois évacuèrent la Pologne, & rendirent, comme nous l'avons dit, la ville de Thorn aux Polonois. L'Ukraine, s'étant unie à la Moscovie, tenta de retourner à la Pologne.

1658 Les nouvelles preuves de valeur & de capacité, que Jablonowski venoit de donner dans la défaite & l'expulsion des Transilvains, lui méritèrent les éloges de toute la nation Polonoise. Casimir se crut obligé de lui témoigner une reconnaissance éclatante des importants services qu'il avoit rendus à la patrie. Il imagina ne pouvoir mieux lui montrer le cas qu'il faisoit de lui, qu'en le nommant à la charge de Grand Quartier Maître de Pologne\*. Ce fut à la prise de Thorn sur les Suédois, dont il sera bientôt question, que Jablonowski exerça pour la première fois les fonctions de sa nouvelle dignité. L'avancement d'un homme de mérite tel que lui, intéressoit également les

\* C'est une charge de la Couronne, et militaire en même tems: elle répond parfaitement à celle de Maréchal général des logis en France. Les simples Maréchaux des logis de

l'armée lui sont subordonnés. Le Grand Quartier Maître de Pologne trace, approuve, et change, à volonté, les campements.

les bons citoyens, les gens d'honneur, & les braves guerriers. Des talents supérieurs, une bravoure à toute épreuve, une droiture & une franchise sans pareilles, une rare modestie, faisoient généralement chérir & estimer ce grand homme. Les soldats sembloient ne rien craindre, quand ils marchaient sous ses ordres. Ils n'admiroient pas moins sa bienfaisance, sa douceur, son humanité envers eux, que son intrépidité contre l'ennemi. Sa haute taille & sa belle physionomie, étoient des charmes de plus, qui lui gagnaient tous les coeurs.

Nous venons de parler de la mauvaise intelligence, qui regnoit entre les Autrichiens & les Polonois. Elle se manifesta clairement au siège de Thorn. Le Comte de Wallstein avoit bloqué cette place, & la tenoit resserrée depuis plusieurs mois. Comme les opérations n'avançoient pas autant qu'on auroit pu le désirer, Czarnecki crut que ce seroit concourir à l'intérêt commun, que d'offrir de participer aux travaux & aux risques du siège. Cette proposition fut absolument rejetée par le Comte de Wallstein, qui leva le blocus, & retira ses troupes, donnant pour raison, qu'il n'avoit pas ordre de sa cour de pousser plus avant les opérations d'un siège en forme. Les troupes que commandoit Czarnecki, ne suffisant pas elles seules pour continuer la besogne commencée par les Autrichiens, Thorn se trouva délivré.

Ce fut vers ce tems là que la Reine Louise, épouse de Casimir, fit un voyage à Berlin. Elle y ménagea adroitement les intérêts de la Pologne, & parvint à obtenir que l'Electeur de Brandebourg retirât le secours qu'il avoit donné à Charles Gustave. De cette manière, les Suédois se trouvant réduits à leurs propres & uniques forces, ils cessèrent d'être redoutables. Le Général Douglas qui les



An. 1658 commandoit, essuia plusieurs échecs consécutifs: Il fut surpris & battu près de Piliça, riviere qui se trouve à quelques lieues audeffous de Varsovie. Les Polonois profiterent de leurs avantages, pour poursuivre les Suédois, dont ils forçèrent une partie à sortir hors de la Pologne, & à se retirer en Livonie. Douglas se jeta précipitamment dans Thorn, la seule ville qui restât aux Suédois en Pologne.

Le différend, arrivé à Cracovie entre le Comte de Hatzfeld, Général Autrichien, & Czarnecki, qui avoit voulu mettre garnison Polonoise dans la place, fut enfin terminé par les Cours respectives. L'Empereur & le Roi de Pologne firent un nouveau traité, en vertu duquel Cracovie fut rendue aux Polonois, ses véritables possesseurs. Il étoit aussi stipulé, que l'armée Autrichienne reprendroit les travaux du siège devant Thorn, & qu'elle agiroit avec nerf pour s'emparer de cette ville, le dernier rempart de l'armée Suédoise. La place à la vérité étoit extrêmement forte, tant par ses ouvrages extérieurs, que par les retranchements multipliés qui en défendoient le cordon. De plus, la garnison Suedoise étoit considérable, & abondamment pourvue de munitions de guerre & de bouche. Gardant un ressentiment secret & déplacé contre les Polonois, le Comte de Hatzfeld, n'exécuta qu'à demi les ordres qui lui avoient été donnés, comme la suite le prouva. Au lieu de former le siège de Thorn, il se contenta d'en faire le blocus. L'intention du traité étoit clairement violée, par cette manière apparente d'agir, tandis qu'on restoit réellement dans l'inaction. Tel est le cours des affaires en pareil cas. Les Souverains se trouvent avoir les mains liées par leurs Généraux; le bien public est la victime de l'intérêt particulier.

Les

Les Polonois gémissaient d'être les spectateurs oisifs An. 1658 des manœuvres lentes des Autrichiens. Czarnecki commandoit un camp volant, à la tête duquel il avoit poursuivi les Suédois, & qu'il avoit ramené près de Thorn, le seul objet de guerre qui restât à la Pologne. Ce brave homme ne connoissoit ni l'intrigue, ni les détours. Combattre les ennemis de la patrie, partout où il pouvoit les joindre, étoit sa seule politique. Celle dont usoit mal à propos le Général Autrichien, qui mettoit tout son art à trainer le siège en longueur, lui déplaisoit fort. Il envoya Jablonowski lui offrir le secours des Polonois, & lui représenter que la saison qui s'avançoit, ne permettroit pas de terminer un siège, qui duroit infructueusement depuis plusieurs mois. Cette offre parut un reproche au Comte de Hatzfeld, qui pour toute réponse dit à Jablonowski: „Messieurs, si la chose vous paroît si facile, chargez vous de prendre la place.” Le défi étoit insultant; aussi Czarnecki, piqué jusqu'au vif, fit dire au Général Autrichien, qu'il acceptoit la proposition, moyennant que l'armée auxiliaire se retirât à quelques milles de la ville, pour qu'on ne pût pas soupçonner qu'elle eût en rien aidé les Polonois dans leurs futures opérations. Hatzfeld étoit tellement persuadé de la force de la place, & de l'impossibilité de la prendre de vive force, qu'il ne fit aucune difficulté de se retirer. Il accompagna cette démarche extraordinaire d'un air de mépris & de dérision, se promettant bien qu'il n'en reviendrait aux Polonois que de la confusion & de la perte.

Il y alloit de la gloire de Czarnecki, & de celle de la nation tout ensemble. Les Suédois ne sachant ce que vouloient dire les mouvements qu'ils voioient faire à l'armée Autrichienne, pensèrent qu'elle decampoit pour toujours.



An. 1658 jours, fatiguée sans doute de la durée du siège. Ce moment de joie & de sécurité leur devint bientôt funeste. Czarnecki, en homme intelligent, dirigea toute son attaque du côté opposé à celui, par lequel les Autrichiens s'étoient présentés devant la ville, & qui fixoit toute l'attention des assiégés. Il chargea Jablonowski, tandis que le Comte de Hatzfeld plieroit bagage, d'escalader brusquement les remparts du fauxbourg contigu au point d'attaque. L'affaire ne pouvoit être confiée à un guerrier plus intrépide & plus actif. Les Autrichiens eurent à peine commencé à replier leurs premiers postes, que Jablonowski, à la tête de ses soldats, l'échelle d'une main, le sabre de l'autre, exécuta tout à coup l'escalade, renversant tout ce qui avoit osé l'attendre. Il se logea si promptement dans le fauxbourg, qu'il n'eut plus rien à craindre du canon de la place. La nuit, qui survint, acheva de lui donner le tems de se mettre tout à fait à l'abri de l'artillerie Suédoise, & de molester les assiégés par un feu continuel de mousqueterie. Le Général Douglas sentit l'extrémité où il alloit être réduit, s'il attendoit plus longtems à se rendre. Encore un effort de la part des Polonois, & il n'eut plus été tems de capituler honorablement. Il fit dès le lendemain demander qu'on lui accordât les honneurs de la guerre. Il les obtint, à condition d'évacuer sur le champ la place. Ce qu'il fit, y laissant toute l'artillerie, & une grande quantité de munitions de toute espèce.

Cette action, à jamais memorable, combla d'honneur les Polonois, & surtout Jablonowski, qui le premier étoit entré dans le fauxbourg. Les Autrichiens en eurent le cœur déchiré; Hatzfeld fut l'objet de la risée publique. On fit à cette occasion le distique suivant:

*Qui l*

*Quid prope Thorunium dux subsidiarius egit?  
Quaeritur; obsedit, sedit, et edit, et it.*

An.  
1658

Le Général Autrichien eut à souffrir une cruelle humiliation. Sa vengeance étoit trompée, & les moiens qu'elle lui avoit suggérés, avoient tourné contre lui même. Ce ne fut pas le seul désagrément qui lui en revint. La cour de Vienne le blâma & désapprouva hautement, d'avoir si mal exécuté les ordres qui lui avoient été prescrits, & compromis la dignité de l'Empereur. Il fut rappelé, & privé du commandement, dont il avoit fait un usage peu convenable.

Deformais la Pologne pouvoit se passer de troupes auxiliaires. Elle avoit eû si peu à s'en louer, elles avoient si peu fait pour la défendre, qu'il étoit naturel qu'elle les vît partir sans regret. On peut dire qu'elle ne devoit qu'à ses propres efforts sa délivrance. Ceci fournit l'occasion d'admirer les ressources d'un état républicain. Au moment où il semble être arrivé à son dernier période, & prêt à être entièrement subverti, l'amour de la liberté & la crainte d'une nouvelle administration font paroître tout à coup une foule de héros, déterminés à s'ensevelir sous les ruines de la patrie, ou à la délivrer des usurpateurs. Ce fut aux talents distingués & à l'infatigable activité de Czarnecki & de Jablonowski, que la Pologne fut particulièrement redevable de sa conservation. La constance & la valeur des braves Polonois mérite aussi les éloges les plus magnifiques. On les avoit vus partout affronter les dangers, oublier la fatigue, mépriser le nombre des ennemis, & faire des efforts plus qu'humains, sous la conduite de ces deux grands hommes.

F

Il



An. 1658 Il eut été bien tems que les Polonois commençassent à goûter les douceurs du repos, qu'ils ne connoissoient plus depuis nombre d'années. Mais la tranquillité de la nation ne pouvoit être parfaitement assurée, que lorsque les Suédois seroient tout à fait rentrés chez eux. Douglas, leur Général, humilié de tous les revers qu'il avoit essuyés consécutivement, cherchoit un moien de couvrir la honte dont il étoit accablé. Il se jeta sur la Courlande, qui n'étoit nullement en garde contre ses entreprises, l'envahit sans obstacles, & se présenta inopinément aux portes de Mielau, Capitale de ce Duché. Rien ne l'empêcha de s'en emparer; il fit même le Duc de Courlande prisonnier, au milieu de sa cour qui étoit hors d'état de le défendre. La République de Pologne, jugeant qu'il étoit absolument nécessaire d'éloigner pour toujours les Suédois, ordonna à Czarnecki & à Jablonowski de marcher promptement au secours de ses voisins les Courlandois. Ils y volèrent aussitôt, délivrèrent le Duc, & chassèrent en peu de tems les Suédois de leurs nouvelles conquêtes. Les armes Polonoises, devenues offensives, étoient également victorieuses. Jablonowski poursuivit Douglas jusqu'en Livonie, & l'obligea de s'enfermer dans Riga, la Capitale de ce pays. Il en forma aussitôt le blocus, dans l'intention d'assiéger cette ville, dès qu'il le pourroit. L'armée de Lithuanie arriva en ce moment, & renforça considérablement celle des Polonois, qui se trouvoit alors à même d'entreprendre un siège dans les formes. Un point essentiel manquoit. La grosse artillerie étoit de toute nécessité pour battre en brèche une place, qu'il étoit impossible de prendre d'assaut. Il falloit beaucoup de tems pour en faire venir, & la saison étoit déjà très avancée; ainsi, malgré toute l'ardeur qu'avoit Jablonowski d'exécuter ce qu'il avoit projeté,

jetté, il fallut s'accomoder aux circonstances, & revenir An. hyverner dans la Courlande, pour tenir en bride les 1658 Suédois.

Le moment étoit venu où la Suède alloit essuyer une perte, dont elle devoit longtems se ressentir. Charles Gustave laissoit après lui un grand nom sans doute, mais aussi bien des affaires sur les bras de son successeur. On 1659 ne peut disconvenir que ce Prince n'ait été un des meilleurs Capitaines qu'ait eû la Suède. Guerrier actif, politique éclairé, il exécutoit avec une merveilleuse intelligence en rase campagne, ce qu'il avoit mûrement pénétré & décidé dans le cabinet. De toutes les guerres que la Pologne eut alors à soutenir, aucune ne lui avoit autant coûté de travaux que celle contre les Suédois. Une campagne heureuse, ou deux tout au plus, lui avoient suffi pour se débarrasser des Cosaques, des Tartares, des Moscovites, & des Transilvains. Tout dépendoit du gain d'une seule bataille, contre ces ennemis, nombreux à la vérité, mais mal disciplinés, mal aguerris, qui, au premier échec, disparoissoient avec leurs chefs mal adroits, & peu instruits. Il n'en étoit pas ainsi des Suédois, bons soldats, endurcis à la fatigue, dressés de longue main par d'habiles Souverains au combat & à la victoire. Le départ de Charles Gustave, lorsqu'il fut contraint de quitter la Pologne pour voler à la défense de ses propres foyers, avoit été l'époque des revers qu'avoient essuyés ses troupes. Son trépas fut celle des malheurs dont son royaume se vit accablé, quand il eut perdu le monarque, qui seul pouvoit exécuter les projets qu'il avoit conçus. Deux réflexions se présentent naturellement dans cette rencontre. On voit d'abord de quelle importance est la présence d'un roi à l'armée. Il n'est pas d'aiguillon qui agisse plus sûrement sur le cœur



An. du soldat. Aumôins, en versant son sang; il lui est per-  
 1659 mis d'espérer que son souverain le verra couler, & lui en  
 tiendra compte. Si ce roi est savant guerrier, les avan-  
 tages se multiplient à l'infini, & sa fortune est mille fois  
 mieux entre les propres mains, que dans celles du meilleur  
 Général. Une remarque aussi vraie, c'est que presque  
 tous les états, dont la gloire a été portée au comble, par  
 les talents d'un Souverain entreprenant & habile, perdent  
 tout en le perdant. Ils font d'ordinaire, quand il n'est  
 plus, une chute effrayante, & proportionnée à la splendeur  
 où ils étoient montés sous son regne. Son plan a beau-  
 être tracé, & lui survivre; personne n'est en état de l'exé-  
 cuter. Son génie & ses vues lumineuses l'ont suivi dans  
 la nuit éternelle.

Telle fut la triste expérience que fit la Suède, après  
 la mort de Charles Gustave. Elle le perdit dans le tems  
 où elle en avoit le plus besoin. Frédéric III., Roi de Da-  
 nemark, suivant le traité fait avec Casimir, étoit entré dans  
 les provinces Suédoises, où il se comportoit en allié de  
 bonne foi, & en guerrier intelligent. Ce Prince avoit de  
 l'élévation dans le génie; ses vues étoient vastes, ses pro-  
 jets bien conçus, mais quelquefois d'une très difficile exé-  
 cution. Il est aisé de s'en apercevoir, par le plan d'opé-  
 ration qu'il proposa aux Polonois. Les voyant tout à fait  
 débarassés des Suédois, & avancés dans la Courlande,  
 jusques sur les frontières de la Livonie, il demanda que  
 Czarnecki & Jablonowski fissent tout à coup une irruption  
 dans le Holstein, & de là se portassent dans la Juttlane.  
 Par cette diversion, il prétendoit obliger les Suédois à di-  
 viser leurs forces, & se promettoit de les réduire une fois  
 pour toutes à demeurer tranquilles chez eux. La Pologne  
 ne pouvoit, sous aucun prétexte honnête, se refuser aux  
 deman-

demandes du Roi de Danemark. Ses travaux devoient An.  
 tourner au profit & à la tranquillité de la République, par 1659  
 l'entier abaïssement de la puissance Suédoise. Frédéric  
 avoit d'ailleurs agi avec vigueur, dans le tems le plus cri-  
 tique pour la Pologne. Elle devoit à son tour l'aider dans  
 une guerre, où il ne s'étoit engagé que pour ses seuls in-  
 térêts. Malgré les difficultés qu'offroit une incursion aussi  
 éloignée, dont on ne pouvoit se dissimuler la fatigue & les  
 risques, il fut pourtant décidé qu'on entreroit dans les vues  
 du Roi de Danemark. On envia à Czarnecki & à Jablo-  
 nowski des ordres conformes aux demandes de Fré-  
 deric.

Ces deux Généraux marchèrent aussitôt vers le Hol-  
 stein. Comme ce Duché n'étoit pas pourvu de troupes  
 assez nombreuses pour en empêcher l'invasion, les Polo-  
 nois n'eurent qu'à paroître pour s'en emparer. Ils ne  
 prirent possession de cette conquête, qui avoit si peu coûté,  
 que pour la remettre entre les mains du Roi de Danemark,  
 pour qui elle s'étoit faite. Frédéric envia sur le champ  
 des garnisons dans les principales villes, levant des con-  
 tributions sur tout le pays en dédommagement des frais  
 de cette guerre. De la manière dont les troupes Danoi-  
 ses furent distribuées dans le Holstein, elles protégeoient  
 les communications de l'armée Polonoise, & assûroient  
 en même tems sa retraite, en cas d'événement. Cette pré-  
 caution, que la prudence dictoit, étant prise, Czarnecki  
 & Jablonowski s'avancèrent vers la Juttlane. Au lieu  
 de traverser ce pays dans toute sa longueur, ils suivirent  
 les bords de la mer Baltique. Ils se rendirent d'abord  
 maîtres de toutes les forteresses placées sur les côtes. Puis  
 saisissant à propos le flux & le reflux de la mer, ils entré-



rent par surprise dans plusieurs villes, qui les croioient encore fort éloignés. Talsen, Sandebourg, Nortbourg, furent de ce nombre. Goldingue, ville importante, par sa situation & ses richesses, eut le tems de se mettre à l'abri d'un coup de main. Tout ce qu'il y avoit de troupes Suédoises en Jutlande, s'étoit jetté dans cette place, qui pouvoit soutenir un siège, & arrêter les Polonois dans leur marche rapide. Cet obstacle étoit jusques là le seul qui se fût offert, & qui parût digne de la valeur des deux chefs de l'armée Polonoise. Le siège de Goldingue fût bientôt résolu & commencé. Les travaux de la tranchée étoient déjà poussés assez en avant, lorsque Czarnecki, dont l'intrépidité souffroit des opérations toujours longues d'un siège en règles, projeta de prendre la ville d'affaut. Il fit part à Jablonowski des raisons qui le déterminoient à cette démarche hardie. L'artillerie des assiégés étoit plus nombreuse que celle des assiégeants, & faisoit souvent taire le feu des batteries destinées à former la brèche. En outre, la difficulté de ravitailler l'armée Polonoise de vivres & de munitions de guerre, vû l'éloignement où elle se trouvoit, donnoit lieu de craindre qu'on ne fût obligé de lever le siège, & de perdre par là tout le fruit de cette expédition. Pour trancher court, & mettre diligemment à profit un tems précieux, l'attaque fut décidée. Elle devoit avoir deux points correspondants, & se faire à un signal dont on convint. Jablonowski destiné à la véritable attaque, se chargea de monter à l'affaut, tandis que Czarnecki d'un autre côté feroit une fausse attaque, pour partager l'attention & les forces des assiégés. Jamais entreprise n'avoit été plus difficile & plus périlleuse. Vouloir prendre de vive force, une place dont les fortifications n'étoient point entamées par le canon,

dont

dont la garnison étoit fraîche, nombreuse, intéressée à An. 1659 défendre jusqu'à l'extrémité le dernier retranchement que les Suédois eussent dans la Jutlande, c'étoit braver tout ce que la guerre offre de plus redoutable. Le signal convenu aiant été donné, les deux attaques commencèrent en même tems. Armé de son intrépidité ordinaire, Jablonowski, montant le premier à la tête de ses soldats, emporta la bayonnette au bout du fusil tous les ouvrages extérieurs. Malgré le feu redoublé de l'artillerie & de la mousqueterie des assiégés, il parvint à faire attacher les échelles au corps de la place. Il fut bientôt avec toute sa troupe sur le rempart, que les Suédois, étonnés d'une entreprise aussi hardie, n'osèrent défendre avec l'arme blanche. Le seul parti qui restoit aux assiégés, étoit de se retirer diligemment à la faveur du feu de leur mousqueterie. Les Polonois se saisirent promptement des canons du rempart, & les braquèrent contre les Suédois, qui s'étoient formés en bataille, pour se faire un passage jusques hors des portes de la ville. N'écoutant que son courage, Jablonowski se précipita dans la place, & fonda le sabre à la main sur tout ce qui s'opposoit à ses progrès. La dernière décharge de mousqueterie de la garnison, fut fatale à notre héros. Il reçut à la cuisse droite un coup de feu qui le renversa. Dans la chaleur de l'action & les premiers moments de la blessure, il voulut se relever pour suivre sa troupe victorieuse. Ses efforts furent inutiles, tant il avoit été grièvement blessé. Cependant le tumulte & la confusion, inséparables d'une attaque de ce genre, augmentoient de plus en plus avec le carnage. Czarnecki avoit de son côté pénétré dans la ville, & renversoit tout ce qui s'offroit à sa rencontre. Il apprit bientôt le succès de Jablonowski, mais en même

tems



1659 AN. tems le triste état où se trouvoit son brave & fidèle compagnon. Il vole aussitôt vers lui, le dégage de l'embaras qui l'environnoit, & lui rend tous les soins, que lui inspiroit l'amitié la plus tendre, & que la circonstance permettoit. Poussant ensuite vers les assiégés, qui se défendoient opiniâtrément, il les força d'abandonner la place au pouvoir des Polonois. Ils se hâtèrent de sortir par la seule porte dont ils étoient restés maîtres, & sur la quelle ils avoient dirigé leur retraite, dès le premier moment de l'attaque. Les vainqueurs demeurèrent en possession de tout le bagage, des munitions de guerre & de bouche, qui se trouvoient en grande quantité dans Godingue. Cette place & toutes celles que les Polonois avoient conquises dans la Jutlande, furent remises à Frédéric, & livrées aux troupes Danoises qui vinrent pour les garder.

La campagne fut terminée par cette brillante opération. Elle couvrit de gloire l'armée Polonoise & ses chefs. L'objet de leur mission étoit parfaitement rempli; les vues du Roi de Danemark avoient été complètement secondées. En l'aïdant à abaisser l'ennemi commun, la République de Pologne lui avoit témoigné sa reconnaissance, & prouvé en même tems qu'elle se piquoit d'une fidélité inviolable envers ses alliés. Czarnecki disposa tout désormais pour le retour des troupes en Pologne. Son seul chagrin étoit, de laisser après lui le brave Jablonowski, dont la blessure ne lui permettoit pas encore de s'exposer aux fatigues d'une si longue route. Il le recommanda aussi fortement qu'il fût possible aux officiers généraux Danois, qui ne purent refuser une juste admiration aux talents, & aux vertus de ces deux grands hommes. L'armée

mée Polonoise reprit, en s'en retournant, le même chemin qu'elle avoit tenu pour venir en Jutlande. La blessure de Jablonowski ne tarda pas à prendre une bonne tournure. Elle avoit été si profonde, qu'on ne put jamais réussir à tirer la balle hors de la cuisse. Elle y resta, jusques à peu de jours avant sa mort, qu'elle perça d'elle-même. Notre héros eut beaucoup à se louer des soins assidus que lui rendirent les Danois, & des marques de distinction dont ils le comblèrent, pendant tout le tems qu'il fut au milieu d'eux. Ils croioient ne pouvoir assez s'acquitter de ce qui étoit dû à l'extrême bravoure, & au mérite singulier de Jablonowski.



*Fin du troisième Livre*





LIVRE QUATRIÈME

An. 1660 **L'**état fâcheux de la Suède, depuis la mort de Charles Gustave, rendoit la paix nécessaire à ce malheureux royaume, devenu la proie du fléau dont les Suédois avoient eux mêmes pendant six ans consécutifs affligé la Pologne. Vainqueur par ses propres armes, & par le concours des Polonois, maître de plusieurs provinces Suédoises, le Roi de Danemark étoit dans le cas de donner la loi à ses voisins turbulents & ambitieux, au milieu de leurs propres foyers. Ces avides usurpateurs sembloient n'avoir été secondés par la fortune dans leur invasion, que pour mieux sentir toute l'amertume des revers. Demander une paix défavantageuse, après une guerre brillante, c'étoit avouer à toute l'Europe l'extrémité où l'on se trouvoit réduit. Ce parti, tout humiliant qu'il étoit, valoit cependant mieux, que de laisser empirer un mal, dont les suites pouvoient devenir plus funestes encore. De son côté, la République de Pologne avoit un besoin extrême de diminuer le nombre des ennemis, qui l'environnoient de toute part. La Lithuanie étoit envahie par les Moscovites, prêts à la soumettre entièrement à leur obéissance. La Podlachie & la Masovie couroient les mêmes dangers. Ainsi, il étoit absolument nécessaire, que la Pologne se hâtât de conclure la paix avec les Suédois. Les négociations pacifiques furent donc proposées & acceptées de part

part & d'autre. Oliva, célèbre abbaye de la Prusse royale, à un mille de Dantzic, fut désigné pour le congrès des Ministres plenipotentiaires. Les deux parties principales contractantes, avoient donné des pleins pouvoirs sans bornes, & des instructions suffisantes, à leurs représentants, pour que rien ne pût retarder la conclusion d'une paix qui leur tenoit si fort à cœur. La Pologne avoit même arrêté à Thorn, dès la fin de l'année précédente, les préliminaires qui intéressoient ses alliés. Le Roi & la Reine de Pologne vinrent en personne à Dantzic, pour être à portée de presser les négociations.

Mais les Plénipotentiaires du Roi de Danemark, de l'Empereur, & de l'Electeur de Brandebourg, firent naître une foule de difficultés. Il se passa bien du tems, avant qu'on eût fixé la forme des saufs-conduits, l'escorte, la sûreté respective des Ministres, la communication libre des couriers, la manière de traiter, si ce seroit par médiation, ou non, & quel seroit le médiateur. Il fallut aussi décider si l'on agiroit de vive voix, ou par écrit, quels titres on donneroit aux Rois de Suède & de Pologne, enfin tout ce qui concernoit l'étiquette & la préséance. La médiation de la France, fut très longtems agitée & combattue, surtout par les Ministres de l'Empereur, \* jaloux d'être le pacificateur des puissances du Nord. Ils ne voulurent jamais la reconnoître directement, jusqu'à la conclusion même du traité. Quand il étoit question, qu'ils donnassent leur avis, ils en chargeoient par écrit les Plé-

G 2

nipo-

\* On peut lire tout le détail de ces négociations, dans l'excellent ouvrage sur la paix d'Oliva, composé par Jean Gottlob Boehnius,

Professeur en Histoire à Leipzig, et imprimé à Breslau, T. I. en 1763. T. II. en 1766. 4.



An. 1660 nipotentiaires Polonois & Electoraux, pour le rendre au médiateur François, à l'arrivée duquel les Impériaux se retiroient. Dans la suite, l'Angleterre, la Hollande, & l'Espagne, participèrent aussi à la médiation, & se rendirent garantes du traité.

Les importantes misères du cérémoniel & de la prééminence, que les Plénipotentiaires traitent d'ordinaire si gravement, aiant enfin été conciliées, la paix entre la Suède, la Pologne & ses alliés, fut signée & ratifiée, cinq mois après le commencement du congrès. Nous nous bornerons à parler de ce qui intéressa la Pologne. Les demandes pécuniaires que la Suède fit d'abord, furent rejetées, de manière à n'être plus reiterées: „Nous avons „plus de soldats, que d'écus, disoient les Plénipotentiaires Polonois; nous sommes plutôt en état de faire encore deux ans la guerre avec les Suédois, que de fournir „deux millions qu'ils demandent. Les titres & les armes du royaume de Suède, que Casimir continuoit de prendre, & qui avoient été le véritable & primitif objet de la guerre, furent aussi le premier point réglé. La jouissance en fut accordée, à vie seulement, à Casimir, qui consentit en même tems à ne jamais s'en servir envers le Roi & le royaume de Suède, dans aucunes lettres, ni aucuns diplomes. Il s'obligea d'y renoncer pour ses successeurs & pour la République de Pologne, abandonnant aussi tout droit sur la Suède, la Finlande, généralement tous domaines de la Suède, & restituant tout ce qui avoit été pris sur les Suédois dans la dernière guerre. La Livonie fut partagée entre la Pologne & la Suède. On en fixa respectivement les limites; & comme elle étoit alors entre les mains des Moscovites, aussi bien que la Lithuanie, il fut stipulé que les frais de la guerre nécessaires pour les

en

en chasser, ne pourroient être répétés de part ni d'autre, An. 1660 lors de la restitution mutuelle. Le titre de Duc de Livonie fut conservé aux deux Rois, qui devoient en jouir en commun, comme possédant tous deux une partie de ce Duché. La Suède se désista de son côté de toute prétention sur la Courlande\*, qui fut déclarée libre & indépendante des Suédois. Le Duc & la Duchesse de Courlande obtinrent d'être escortés, décemment & d'une manière convenable à leur rang, jusqu'aux confins de leurs états. Leur mobiliers, papiers, chancelleries, archives, devoient aussi leur être rendus, moyennant que le Duc s'obligerait à ne jamais rien entreprendre contre la Suède, sauf la foi & le serment qu'il devoit au Roi & à la République de Pologne. Mariembourg, Elbing, & tout ce que la Suède occupoit dans la Prusse, fut restitué à la Pologne, la Suède renonçant expressément à la Lithuanie, & à tous les districts appartenants à la République. La liberté pour tous les prisonniers respectifs, l'amnistie réciproque, l'entier rétablissement des droits, & du commerce, furent statuéés par des articles formels. Les biens de la Princesse Radziwil, veuve du Grand Général de Lithuanie, avoient été dévastés par les Suédois. On exigea d'eux une somme, qui fut payée à la Princesse sur le pied de dédomma-

G 3

gement.

\* Ce Duché a fait autrefois partie de la Livonie, & a appartenu à l'ordre des Chevaliers Porte-glaives. Il avoit séance à la Diète de l'Empire, où il est encore appelé, & où il a son fauteuil renversé. Ce riche pays, habité par des hommes laborieux & braves, peut mettre sur pied vingt mille soldats, & armer quarante vaisseaux de guerre dans

ses ports sur la mer Baltique. Dans les actes publics, les Ducs se titrent, *par la grace de Dieu, Duc de Courlande*. Les Rois de France les appellent *Conseillers*, les Empereurs des Romains les appellent *Illustres*, & la Pologne donne les noms d'*Illustres*, & de *très hauts*.



An 1660 gement. Enfin la Pologne tira tout le fruit possible de cette pacification, qu'elle n'avoit pas moins été dans le cas de désirer, que la Suède. Ainsi finit une guerre de six ans, dont l'objet chimérique ne produisit qu'un titre vain à Casimir. La République s'étoit vûe prête à périr, en soutenant la prétention de son chef. Elle ne retira aucun avantage réel, qui pût la dédommager de la perte immense de sujets, & des frais énormes que lui avoit causé l'orgueil du Souverain.

Ce n'étoit pas tout pour la Pologne, d'avoir heureusement terminé cette guerre. On eût dit que son destin étoit de voir renaître des ennemis, à mesure qu'elle en détruisoit. A peine délivrée des Suédois, qui s'étoient montrés si redoutables, la République fût obligée de tourner ses armes contre les Moscovites, que les Cosaques avoient eû l'art d'intéresser encore une fois en leur faveur. Elle forma une alliance avec les Tartares de la Crimée, pour faire une diversion & obliger les Moscovites à retirer une partie de leurs troupes, pour se défendre dans leur propre pays. Le Comte Stanislas Potocki, Grand Général de la couronne, eut le commandement des troupes que l'on opposa à l'armée combinée des Cosaques & des Moscovites. Jablonowski, qui se trouvoit parfaitement rétabli de la blessure qu'il avoit reçue en Jutlande à la fin de la campagne précédente, ne tarda pas à se rendre à l'armée du Grand Général. Ni les hazards, ni les fatigues du métier, ne pouvoient ralentir son ardeur pour la gloire, & son amour pour la patrie. Les bords du Dniester furent le théâtre de cette nouvelle guerre, si désagréable à la Pologne, qui n'avoit encore pû parvenir à faire rentrer les rebelles dans l'obéissance. Il y eut deux batailles données presque consécutivement, l'une à Chmiel-

nik;

nik, l'autre à Mohilow. Toutes deux furent à l'avantage An. des Polonois. Jablonowski s'y trouva, & s'y comporta 1660 avec sa valeur ordinaire. La gloire dont il se couvrit à celle de Cudnow, où il eut la principale part à la victoire, mérite un détail particulier.

L'armée Polonoise étoit campée à Cudnow, dans les environs de Slucz, vis-à-vis de l'armée Moscovite. On envoioit tous les jours des détachements pour éclairer les opérations des ennemis, & leur rendre leur approvisionnement difficile. Jablonowski marcha plusieurs fois contre eux, soit en qualité de Colonel, soit comme Régimentaire. Il s'acquitta de cette petite guerre avec supériorité, inquiétant les corps ennemis chargés des fourages & des subsistances, donnant l'alerte à leurs postes avancés, & ne revenant jamais sans avoir fait des prisonniers. Les valets de l'armée Polonoise étant une fois allés chercher des vivres pour leur maîtres, s'écartèrent imprudemment au-delà des grandes gardes du camp. Ils firent pendant la nuit rencontre d'une troupe de Cosaques. L'obscurité grossissant le danger & le nombre, les valets ne manquèrent pas de prendre aussitôt la fuite. Ils arrivèrent en desordre, criant de toutes leurs forces, qu'il n'y avoit pas un seul moment à perdre pour fuir, l'armée ennemie étant tout près. Ne se croiant pas encore en sûreté, même au milieu de l'armée Polonoise, ils continuèrent de fuir; tant la peur agissoit fortement sur ces hommes sans cœur! Les ténèbres épaissies ne permettoient pas de s'assurer de la vérité du danger, ni du nombre des ennemis, de manière que la frayeur gagnant de proche en proche, elle se communiqua en un clin d'œil à toute l'armée, qui plia bagage dans un instant. Cependant le Comte Potocki, qui la

com-



An.  
1660 commandoit, jugea nécessaire de former un corps d'observation pour attendre l'ennemi, & s'éclaircir de quoi il étoit question. Il le confia à Jablonowski, à qui il recommanda de l'instruire exactement de tout ce qu'il pourroit apprendre. Le bruit des valets dans leur fuite, n'avoit point échappé aux Cosaques, qui n'étoient autre chose qu'une patrouille en avant. Ils avoient envoyé en diligence un corps assez considérable pour suivre les fuyards, & tirer parti du trouble qu'ils prévoioient devoir en résulter. Profitant donc de la circonstance, ils fondirent de nuit sur le camp des Polonois, qu'ils n'auroient jamais osé attaquer de jour avec aussi peu de forces. Jablonowski les reçut en bonne contenance, & de manière à les faire délistier de leur téméraire entreprise. Les Cosaques étant de retour, Chmielnicki leur chef fit promptement savoir aux Moscovites la situation de l'armée Polonoise, les exhortant à se hâter d'arriver pour saisir cette favorable occasion. Les uns & les autres se réunirent dès le lendemain, & leur jonction fut à peine faite, qu'ils marchèrent en ordre de bataille vers le camp des Polonois. Jablonowski fit avec fidélité passer l'avis de ces mouvements au Comte Potocki. Aussitôt, le Grand Général, sans se concerter, rassura ses troupes, & pour effacer jusqu'au souvenir honteux de cette terreur panique, il les mena droit à l'ennemi. L'armée fut divisée en quatre corps; l'un aux ordres de Jean Zamoyski, Palatin de Sandomir, l'autre à ceux de Michel Prince de Czartoryiski, Palatin de Bracławie; le troisième étoit commandé par Stanislas Jablonowski, Grand Quartier Maître de la Pologne; & le quatrième par Erienne Niemiricz, Castellan de Kiovie. En marchant sur quatre colonnes, & en présentant aux Moscovites le front de toute part, le projet du Comte Po-

tocki

rocki étoit de détruire entièrement l'impression qui auroit An.  
pû rester encore à ses soldats de la fausse terreur de la 1660  
veille. Il se proposoit en outre d'attaquer à la fois l'ennemi, de front, de flanc, & de queue, pour ne lui laisser aucun moien d'échapper. Les armées furent bientôt en présence, au grand étonnement des Moscovites & des Cosaques, qui ne s'attendoient guères à trouver les Polonois en aussi bon ordre. Le Comte Potocki aiant donné le signal, ses troupes attaquèrent sur quatre points différents les Moscovites & les Cosaques. Ceux-ci offrirent d'abord de toute part une vigoureuse résistance. Mais comme ils étoient obligés d'être partout sur la défensive, il leur fut impossible d'agir offensivement d'aucun côté. Après avoir fait les plus grands efforts, se sentant vivement pressés, ils furent contraints de lâcher pied. Forcées de reculer devant un ennemi qui continuoît à charger avec vigueur, les divisions se renversèrent les unes sur les autres, & produisirent la confusion ordinaire en pareil cas. Les Cosaques, qui se trouvoient en première ligne, furent les premiers à prendre la fuite. Ils abandonnerent avec une perte très considérable les Moscovites, qui ne tarderent pas à fuir eux mêmes. Voiant les ailes de l'armée ennemie plier & se rompre, les Polonois redoublèrent d'activité pour achever de les enfoncer aussi dans le centre. La victoire se décida dès cet instant pour eux. Ils pénétrèrent à travers les lignes, & mirent entièrement les Moscovites en déroute. Il y eut un très grand carnage, les Polonois aiant reçu l'ordre de ne faire aucuns prisonniers. Les Cosaques furent écharpés, & perdirent le fils de leur chef Chmielnicki, qui fut chargé de chaînes comme rébelle, & amené au Grand Général. La poursuite des ennemis fut confiée à Jablonowski. Il ne leur

H

donna



An. 1660 donna aucune relâche, & tailla en pièces tout ce qui n'avoit pû rejoindre le gros de l'armée Moscovite.

Rassemblant leurs débris épars, les vaincus se jetèrent dans la forteresse de Slobodyszé, & s'y retranchèrent le mieux qu'il leur fut possible. Mais le Comte Potocki avoit résolu de ne leur laisser aucun asyle en Pologne, ni dans l'Ukraine. Il envoya ordre à Jablonowski d'escalader la forteresse. Nôtre héros, aguerri à cette sorte d'expéditions, avoit déjà fait tous les préparatifs pour ce coup de main. Les Moscovites s'étant aperçus des dispositions qui se faisoient pour l'assaut, prirent le parti d'abandonner la place. Ils perdirent encore beaucoup de monde dans leur retraite, qu'ils dirigèrent vers Chmielnik, où ils avoient une forte garnison. Jablonowski les poursuivit jusqu'aux portes de cette ville. Aiant reçu un renfort assez considérable de l'armée du Comte Potocki, il se présenta en bataille devant les remparts de la place. Les ennemis, qui se sentoient de beaucoup supérieurs en nombre, crurent devoir profiter de ce moment avantageux pour reparer les échecs précédents. Ils sortirent dans l'intention d'engager le combat. Mais sans leur donner le tems de se former, Jablonowski tomba vigoureusement sur leurs différents corps, à mesure qu'ils faisoient des mouvements pour se ranger en bataille. Il ne leur fut pas possible d'y parvenir, les premiers rangs étant culbutés sur les derniers, & ne permettant pas aux Généraux ennemis de donner de l'extension à leurs troupes. Les Moscovites firent une perte considérable à cette action, qui fut des plus chaudes & des plus meurtrières, en égard à sa courte durée, Jablonowski leur enleva Chmielnik, la dernière place qu'ils eussent en Pologne, & les obligea de se retirer en Lithuanie.

Cette

Cette expédition fit un honneur infini à nôtre héros, An. 1660 qui avoit habilement dirigé toutes ces opérations, & couronné par le plus glorieux succès ses entreprises sagement combinées. Si l'on considère que Jablonowski n'avoit pas alors vingt sept ans encore révolus, on sera sans doute dans la plus juste admiration de le voir déjà chargé d'une moisson de lauriers, faite pour contenter l'ambition & flatter l'amour propre des plus vieux & des plus habiles Généraux.

L'importance de cette guerre, & l'heureuse issue du commencement de cette campagne, engagèrent le Roi de Pologne à venir en personne à l'armée. Il s'agissoit de délivrer la Lithuanie envahie & saccagée par les Moscovites. Les dissensions survenues entre les maisons de Radziwil & de Sapieha, les deux plus considérables de la Lithuanie, laissoient tout appréhender. Le bien public, presque toujours sacrifié à l'intérêt personnel, faisoit une loi de se hâter de réunir contre l'ennemi commun les forces de la Lithuanie divisées entr'elles mêmes. Czarnecki, à la tête du camp volant qu'il commandoit, harçeloit sans relâche les Moscovites. Mais ce genre de guerre étant peu conforme à sa bravoure, qui ne demandoit qu'à se développer, il sollicita Casimir de lui envoyer un renfort, qui le mît à même de pouvoir entreprendre quelque chose de considérable sur l'ennemi. Le Comte Potocki, qui commandoit l'armée sous les ordres du Roi, lui proposa sur le champ le brave Jablonowski, comme le guerrier de toute l'armée le plus propre à seconder Czarnecki. Les actions multipliées, dans lesquelles nôtre héros avoit montré sa valeur & sa capacité, parloient éloquemment en sa faveur, & compléttoient l'éloge que le Grand Général en faisoit à Casimir. On donna une forte division à

H 2

Jablo-



An. 1660 Jablonowski, avec ordre de se joindre à celle de Czarnecki, & d'agir de concert avec lui. Accoutumés à combattre & à vaincre ensemble, ces deux intrépides guerriers commencerent bientôt, dès qu'ils furent réunis, à remporter tous les avantages possibles sur l'ennemi. Ils firent jonction avec Paul Comte Sapieha, Grand Général de Lithuanie, qui commandoit les troupes de ce Duché. Les Moscovites furent battus, partout où ils se présentèrent. Le Prince Chowanski, leur chef, résolut d'engager une affaire générale. Il rassembla toutes ses forces près de Lachovitz, & présenta le combat aux troupes Lithuanienes. Le détail de cette bataille, & du stratagème dont usèrent les chefs Polonois, nous a été conservé par Jablonowski lui même, qui commandoit une division ce jour là. Nous ne ferons que rapporter le fait, tel qu'il se trouve dans les notes écrites de sa main.

Les troupes aux ordres de Czarnecki étant arrivées à Polonka, il fit sur le champ passer avis au Comte Sapieha de la marche des ennemis. Le Grand Général de Lithuanie, extrêmement réjoui de l'occasion de combattre, marqua Mysz pour rendez vous au Général Polonois. On s'y trouva de part & d'autre au jour fixé. Sapieha, veillard aussi respectable qu'aguerri, rendit toutes les déférences possibles à Czarnecki & à Jablonowski, qui ne demeurèrent point en reste avec lui. Mais les forces des ennemis, de beaucoup supérieurs en nombre aux Lithuanienes & aux Polonois réunis, semblèrent porter la consternation dans l'ame de Sapieha. Czarnecki, qui s'en aperçut, voulut prévenir le mauvais effet qui alloit en résulter. Il tira promptement à part le Grand Général de Lithuanie, qui commença par s'exhaler en plaintes, sur ce que la République de Pologne, n'envoiant que de sim-  
ples

plés divisions à la défense de la Lithuanie, ne le mettoit An. 1660 jamais dans le cas de rien faire contre les Moscovites. Il représenta, combien il avoit d'un autre côté de reproches amers & continuels à supporter, de la part des Lithuanienes dont les parents gémissoient dans les fers du Prince Chowanski. Après l'avoir patiemment écouté, Czarnecki lui fit sentir, que le moment étoit venu de faire taire les griefs & les ressentiments particuliers, tels justes qu'ils pouvoient être, pour ne s'occuper que de battre l'ennemi commun; qu'il falloit en conséquence assembler le conseil de guerre, & décider le lieu, le plan de la bataille, l'heure de l'attaque, & feindre, en sortant du conseil, de se brouiller tous les deux, afin que les Lithuanienes & les Polonois, à l'envi les uns des autres, fissent les derniers efforts pour emporter la victoire, malgré le nombre supérieur des ennemis. Tout se passa entre les deux Généraux, suivant ce qu'ils avoient concerté. Le conseil se rompit brusquement, sur des reproches simulés faits de part & d'autre. Czarnecki se levant, avec une colère feinte, ordonna de sonner le boute-selle, & se mit en marche avec ses troupes. Le Grand Général de Lithuanie en fit autant avec les siennes. Ils s'avancèrent vers l'ennemi tout à la fin du jour, & prenant des guides, ils marchèrent toute la nuit, presque jusqu'au lever de l'aurore. Czarnecki ordonna alors de faire halte, forma les troupes Polonoises & Lithuanienes en bataille, en fit promptement la revue, & donna sur le champ le signal de l'attaque. L'aube du jour paroissoit à peine encore; on pouvoit à peine se distinguer, que le Prince Chowanski se trouva inopinément attaqué dès le point du jour, à la droite par le Comte Sapieha, à la gauche par Czarnecki & Jablonowski. Ne sachant trop de quel côté se porter pour se défendre avec avantage, il



An. 1660 dégarnit son corps de bataille, pour renforcer les ailes. Ce mouvement ne pouvoit échapper à Czarnecki, qui l'avoit bien prévu. Il donna ordre aussitôt à Jablonowski de marcher avec le corps de troupes qu'il commandoit, & de se jeter dans le vuide qu'offroit le milieu de l'armée Moscovite, pour l'empêcher absolument de se rallier. Jablonowski s'en acquitta avec intelligence. Il pénétra dans le centre, le divisa entièrement, & se formant en bataillon quarré, il présenta de tous côtés le front aux Moscovites, qui tenterent inutilement de se rassembler. Ils tinrent pourtant encore ferme près d'une demie heure; mais pressés de toute part, sans aucune espérance de réunir leurs ailes, ils coururent bientôt à la débandade, laissant un très grand nombre de morts sur le champ de bataille. Le Prince Chowanski, leur Général, mit tout en usage pour les retenir, & pour rengager le combat; ne pouvant s'en faire écouter, ni suivre vers l'ennemi, il ne lui resta d'autre parti que d'entrer à la hâte, avec tout ce qu'il put de ses soldats, dans la citadelle de Lachovitz. Les Polonois & les Lithuaniens le suivirent jusqu'aux portes de la forteresse, & l'y bloquèrent. Mais au bout de huit jours, Chowanski crut devoir capituler. Il obtint la permission de se retirer avec ses troupes à Wilna, capitale de la Lithuanie, où se trouvoit le gros de l'armée Moscovite. Ce fut à l'intelligence de Czarnecki, à la brouillerie simulée de deux chefs, & à la bravoure de Jablonowski, que l'on dut le gain de cette bataille. Le Comte Sapieha avoua ingénument après l'affaire, qu'il n'avoit trouvé d'autre expédient pour relever le courage abbatu des Lithuaniens, qu'en leur faisant entendre qu'il falloit prouver aux Polonois, que pour vaincre on pouvoit se passer d'eux. Les uns & les autres firent des prodiges

diges de valeur; tant il est vrai, qu'une louable émulation, bien dirigée par des chefs qui n'ont qu'un même but, a le plus grand pouvoir sur le coeur des soldats, & peut enfanter les actions les plus héroïques. An. 1660

Il ne restoit plus que très peu de places aux Moscovites en Lithuanie. Wilna, la capitale, ville considérable, bien peuplée, étoit de ce nombre. Les Polonois & les Lithuaniens en formèrent le siège. L'officier Moscovite, chargé de la défendre, pouffoit le courage jusqu'à la férocité & à la barbarie. Quiconque des assiégés eût osé parler de capituler, auroit été certainement mis à mort. Le soupçon suffisoit à cet homme cruel, pour exterminer le malheureux sur qui il tomboit. Voulant faire un exemple, qui contint sa garnison, il prétexta quelques sujets de méfiance contr'un prêtre Polonois, qui se trouvoit dedans. Il ordonna qu'on le mît dans un mortier \*, & qu'on jettât cette bombe détestable sur les assiégeants. L'inhumanité d'un tel commandant produisit l'effet, que les Polonois ne devoient attendre que de leurs canons. La place n'étant pas en état de résister encore longtems, la garnison avoit à craindre tout ce qui pouvoit lui arriver de funeste, si par l'entêtement vain & ridicule de son chef la place venoit à être prise d'assaut. Elle se saisit du barbare, le livra aux Polonois, & se rendit en même tems. Un juste châtiment étoit dû aux forfaits du Moscovite. Les bourreaux manquèrent pour délivrer la terre de ce monstre; mais son cuisinier, valet bien digne d'un tel maître, s'offrit, & lui trancha la tête. \*\*

Tant

\* Voyez la relation historique de la Pologne par le Sr. d'Hauteville, p. 23.

\*\* Idem ibidem.



An. 1666 Tant de pertes réitérées obligèrent les Moscovites à rester quelque tems dans l'inaction en Lithuanie, où se trouvoient toutes leurs forces. La Pologne seroit vraisemblablement parvenue à les en chasser dès l'instant, & à recouvrer une entière tranquillité, si Casimir, toujours plus occupé de lui même que de la République, n'eut rallenti les opérations militaires, pour se livrer à l'exécution d'un projet domestique, qui donna le jour à des divisions intestines. Ce Prince, né pour les singularités, avoit épousé la veuve de son frere, Marie Louise de Gonzague, fille du Duc de Mantoue & de Nevers. Cette union révolta tous les Grands de la Pologne; les Sénateurs lui en dirent hautement & fortement leur avis. Mais les obstacles ne firent qu'augmenter son amour pour une épouse qu'on cherchoit à lui contester. Foible par caractère, se pliant facilement aux idées d'autrui, pour n'avoir pas la peine d'en former lui même, Casimir suivit toutes les impressions que la Reine se mit en tête de lui donner. N'ayant point d'enfans il projetta pour plaire à sa femme, de donner sa nièce en mariage, Anne de Baviere, Gonzague par sa mere, au jeune Duc d'Anguien, fils du grand Condé, qu'il prétendoit en même tems désigner pour son successeur au trône. Il n'étoit pas difficile de reconnoître à ce plan, toute l'ambition de la Reine, & le gout qu'elle avoit conservé pour la France, où elle avoit reçu l'éducation. Accoutumée à gouverner, sous le nom de son facile époux, elle espéroit, si elle venoit à le perdre, de perpetuer la durée de son administration, par l'empire qu'elle se promettoit naturellement d'avoir sur l'esprit d'un jeune Prince, qui tiendrait la couronne de ses mains.

S'aveuglant sur les difficultés de la réussite, le Roi fit une première démarche pour sonder les esprits, en com-

muni-

muni quant ses desseins au Sénat assemblé. Un morne silence fut d'abord la seule réponse qu'il obtint des Sénateurs & des grands officiers de la couronne. Mais comme il revint à la charge, tous le désapprouverent d'une voix unanime. On lui représenta ouvertement, que vouloir désigner un Roi, *vivente Principe*, c'étoit enfreindre une loi sacrée & fondamentale, & vouloir changer l'ordre constitutif de la République, en portant atteinte à la liberté, son plus ferme rempart. Lubomirski, Grand Maréchal de Pologne, & petit Général de l'armée Polonoise, fut un de ceux qui parlerent avec le plus de force. Il rappella, sans ménagement, à Casimir, que depuis Jagellon, les Rois de Pologne ses prédécesseurs avoient tous juré, aussitôt après leur élection, de ne jamais proposer un successeur, ni de chercher en aucune manière à rendre la couronne héréditaire; que lui même ne devoit pas avoir oublié le serment qu'il avoit fait à ce sujet: „Ce que vous „proposés pour un étranger, ajouta-t-il, ne seroit pas „même proposable pour votre propre fils.” Ne se contentant pas d'avoir déclaré hautement sa manière de penser au Roi, en plein Sénat, Lubomirski ne négligea rien pour entretenir tous les grands de la nation dans les mêmes sentiments. Son caractère entier & républicain, inflexible sur ce qui concernoit les maximes d'état, ne laissoit aucune espérance de pouvoir le ramener aux vues de la cour, qui dès lors le regarda comme un chef de conspiration, & fit tout pour qu'il parût tel aux yeux de la République. L'opposition que trouva Casimir dans le Sénat, ne lui permit pas de s'obstiner à l'exécution de son projet. Contraint de s'en désister pour le moment, sans pourtant l'abjurer, il se flattoit toujours que la disposition des esprits ne pourroit manquer de changer avec le tems.

I

II



An. 1661 Il emploia d'ailleurs, pendant trois ans de suite, les moyens qu'il crut les plus propres à se concilier les suffrages. Il offrit des appas aux ambitieux, intimida les foibles, & ne put cependant en venir à ses fins, comme on le verra ci-après.

Voulant couvrir la honte du contretiens qu'il venoit d'essuyer, Casimir partit pour se mettre à la tête des troupes. On reprit aussitôt les opérations contre les Moscovites, qui furent en très peu de tems chassés de la Lithuanie & de l'Ukraine. Leur expulsion couta peu de peine aux Polonois. Epuisé par les pertes de la dernière campagne, l'ennemi n'avoit pas été en état de donner une bataille rangée. Tout se réduisit, cette année, à des chocs, des rencontres, & quelques affaires de postes. Les pays, où se faisoit la guerre, étoient d'ailleurs tellement dévastés, qu'aucune armée, soit amie, soit ennemie, ne pouvoit plus y trouver de subsistances. Ce fut un des motifs qui porta l'armée Polonoise à se confédérer. Elle étoit en outre mécontente de la solde modique qu'elle recevoit, & qu'on ne lui payoit pas même exactement. De toutes les confédérations qui se font en Pologne, sous le spécieux prétexte du bien public, celle de l'armée est la plus à craindre. Il n'est plus question alors de discipline, de subordination. Vivant à discrétion, le soldat s'abandonne à toute sorte d'excès, & ne connoit plus de frein. L'autorité du Grand Général devient nulle, dès le moment que les confédérés se sont donnés un chef, qu'ils nomment *le Maréchal de la Confédération*. Le pouvoir entier de la République, partagé dans les tems ordinaires entre les trois ordres de l'état, est, dans ces instants d'orage, réuni dans la seule personne de ce chef précaire & transitoire. Tous les droits représentatifs sont alors exercés par lui; la justice

rice distributive & exécutive est sans réserve entre ses mains. An. 1661 Il reçoit les ambassadeurs, dirige les tribunaux, leve des troupes, ordonne les subsides, commande l'armée, juge les délits militaires, inflige les punitions, & prononce l'arrêt de vie ou de mort. En tout point, ce chef peut être comparé, pour la puissance, au Dictateur chez les Romains. On se persuade aisément, que cette confédération est une innovation criminelle & monstrueuse, que les loix proscrivent formellement, & qui rarement tourne au bien de la République. Elle existe cependant en dépit des loix, qu'elle foule aux pieds, & qui ne peuvent rien contre elle, quand elle réussit à triompher par la force. Swiderski fut le Maréchal que l'armée confédérée se choisit. Mais la cour ne voulut voir en lui qu'un prete nom, dont les actions étoient sans doute dirigées par quelqu'un de plus habile. Elle réunit ses soupçons sur Lubomirski, qui avoit montré le plus de chaleur contre ses volontés, & qu'elle désiroit ardemment de trouver coupable, pour pouvoir lui intenter une accusation légale, & se défaire en règles de ce puissant obstacle. On verra par la suite tout ce qui se passa à ce sujet. Il s'agissoit avant tout de porter un prompt remède à un mal violent, qui ne pouvoit manquer de produire incessamment les effets les plus terribles. Dissiper la Confédération, en contentant l'armée, & en la faisant rentrer dans l'ordre accoutumé, étoit une chose indispensablement nécessaire, & à laquelle il falloit donner ses premiers soins. Casimir & toute la cour pensèrent que personne n'étoit plus propre que Jablonowski, à faire renaitre la confiance & le calme dans le cœur de toute l'armée. La probité de notre héros, son patriotisme, n'étoient pas moins connus de tout le monde, que son intrépidité contre les ennemis de la République,



An. 1661 que, & son ascendant sur l'esprit des soldats. Il fut donc chargé de cette difficile négociation.

C'est dans de pareilles circonstances, où l'intérêt de la patrie est à la veille de souffrir un détriment visible, que le grand homme, vraiment animé du bien public, paroît dans tout son jour. La gloire militaire, si brillante, si séduisante pour l'amour propre, semble offrir des lauriers moins solides que ceux que la vertu assure au mortel respectable, dont les services modestes & désintéressés ont pour objet direct, le maintien du repos intérieur & de l'union des citoyens. Entièrement voué au bien de sa nation, également prêt à agir contre les ennemis du dedans & du dehors, Jablonowski n'hésita pas à se rendre digne de la double gloire qui lui étoit offerte. Il mit au plutôt tout en usage, pour appaiser le mécontentement général, & détruire les menées sourdes & particulières. Les moyens heureux qu'il employa, pour que l'armée n'eût plus à se plaindre de la modicité de la solde & de l'inexactitude du paiement, commencèrent par attaquer le mal dans ses racines, en ôtant tout sujet de murmurer raisonnablement. Le vice radical étant extirpé, il se servit efficacement du crédit qu'il avoit sur l'esprit des officiers principaux. Les ramenant à l'amour de l'ordre & du bien public, réchauffant dans leurs cœurs les sentiments de l'honneur & du héroïsme, il leur fit voir clairement tous les avantages que l'ennemi pouvoit tirer de la désunion des Polonois, à qui la honte & les défaites resteroient, pour seul fruit des dissensions intestines. Enfin, les sages mesures de Jablonowski, sa persuasive éloquence, & son puissant exemple, firent cesser le trouble, ranimerent l'ardeur, & toute l'armée, désormais paisible & d'accord, ne songea plus qu'à continuer de se défendre contre l'ennemi.

Casi-

Casimir revint alors à l'armée, pour achever par sa présence de raffermir le calme, dont le retour étoit dû aux soins patriotiques de Jablonowski. On poussa vivement les opérations de la guerre contre les Cosaques, qui venoient tout récemment de se soumettre à la puissance des Moscovites, & de s'en rendre tributaires, pour les engager à leur continuer le secours contre la Pologne. L'Ukraine fut le théâtre des deux campagnes suivantes, qui n'offrent aucune action considérable, dont on puisse faire ici mention. Elles furent cependant importantes & décisives pour la République. Ennuies d'une guerre coûteuse, dans laquelle ils ne pouvoient avoir le dessus, les Moscovites forcés en outre de se défendre chez eux contre les Tartares de Crimée, abandonnèrent les Cosaques. Ceux-ci ne pouvant plus se soutenir par eux mêmes, l'Ukraine fut reprise, & les rebelles entièrement dispersés. Jablonowski avoit été pourvu au commencement de ces deux dernières campagnes, de la charge de Général de l'avantgarde, que l'on nomme *Straznik de la Couronne*. Il la remplit avec toute la prévoyance & l'assiduité, que l'on devoit attendre de son zèle pour le service.

La République n'ayant plus d'ennemis à combattre au dehors, il ne s'agissoit que d'appaiser les troubles intérieurs, pour faire jouir la Pologne d'une tranquillité parfaite. Quoique la scène soit prête à changer, les événements de l'année suivante sont extrêmement intéressants. On y verra nôtre héros briller dans le Sénat, & déployer, au sein de la paix, les plus éminentes qualités, dont il tournoit toujours l'usage au bien de la patrie. Czarnecki, Palatin de Russie, aiant été nommé Palatin de Kiovie, Jablonowski lui succéda dans le Palatinat qu'il laissoit vacant. Casimir lui avoit les plus grandes obligations, & ne cher-

13

choit



An. 1664 choit que l'occasion de lui en marquer sa reconnoissance. Les termes \*, dont il se servit dans le diplôme qu'il lui délivra pour sa nouvelle charge, prouvent assez de quel œil Jablonowski étoit vu du Souverain & de la nation. Ce fut une juste récompense des importants services de toute espèce qu'il avoit rendus à l'un & à l'autre. Comme la charge de Palatin emporte avec soi le rang de Sénateur, l'âge de Jablonowski paroissoit devoir s'opposer à ce qu'il en fit les fonctions. A trente ans, prendre place dans le Sénat, étoit une chose sans exemple jusqu'alors en Pologne. Mais en même tems si quelqu'un sembloit autoriser une innovation, c'étoit assurément Jablonowski, dont le mérite égaloit celui des Sénateurs les plus âgés. Il n'y eut pas la moindre difficulté à ce sujet. L'acquisition d'un membre aussi sage qu'éclairé, & vraiment patriotique, engagea unanimement le Sénat à passer par dessus les règles ordinaires pour se l'aggréger. Jablonowski fut moins sensible à l'honneur prématuré dont il alloit jouir, que touché de l'ardeur avec laquelle le premier & le plus respectable tribunal de la nation, vouloit bien le recevoir dans son sein. Est il en effet rien de plus flatteur pour un bon citoyen, que de se voir recherché par tout un corps d'intègres & d'habiles magistrats, qui président au bonheur & à la sûreté de toute une nation, & dont le suffrage est l'éloge le plus glorieux que l'on puisse obtenir ?

La Pologne va bientôt nous fournir un exemple des malheurs inévitables, à quiconque ose fronder ouvertement la volonté des Rois. Il semble cependant que dans

\* Le lecteur peut s'en convaincre, par la lecture de ce Diplôme, qui se trouve, en entier & conforme à l'original, dans les pièces justificatives placées au dernier & quatrième Volume de cette histoire.

An. 1664 une République, on doit jouir, sans réserve & sans risques, du droit de s'opposer librement au Souverain, lorsqu'il entreprend de transgresser la loi, à laquelle le chef est sujet, comme le dernier des membres. Casimir venoit de faire une tentative pour effectuer son projet, déjà déclaré, de se donner un successeur. Il avoit rencontré les mêmes obstacles que la première fois. Délivrés de tout sujet de crainte au dehors, les Grands de la nation se confédérèrent, pour veiller à la conservation des droits & de la forme de la République. Le droit libre d'élection, réservé à la seule pluralité des suffrages, pendant la vacance du trône, étoit visiblement attaqué par la prétention hâzardée de Casimir. Ce fut là l'objet de la nouvelle union, qui prit le nom de *Confédération de la libre élection des Rois de Pologne*. Lubomirski ne cacha point ses sentiments, déjà connus, & se montra sans feinte l'arc-boutant du parti opposé à la cour. Brûlant de se venger de cet invincible républicain, le Roi assembla une Diète, où il le cita de comparoitre. Bien persuadé que la cour vouloit absolument lui trouver des griefs, & qu'elle ne manqueroit pas de moyens pour le faire condamner, Lubomirski ne jugea point à propos d'obéir à la citation. Il attendit avec sang froid l'effet d'une démarche, dont il prévoioit le résultat certain. Le Roi n'oublia rien pour se concilier les Sénateurs. Lubomirski fut bientôt jugé pour contumace, déclaré ennemi de l'état, criminel de lèse Majesté, déchû de tous biens & de toutes dignités, & condamné à perdre l'honneur avec la vie. Jamais jugement n'avoit été plus illégal, & marqué davantage au coin de la subornation & de la vengeance. Tous les nonces refusèrent d'y accéder, en donnant leur vœu; ils se hâtèrent même de protester contre cet inique arrêt.

S'en



An. 1664 S'en remettre 'au' tems & à l'éloignement, pour ap-  
 paîser la colère du Souverain, fut le sage parti que la pru-  
 dence & la modération suggérèrent à Lubomirski. Il se  
 retira à Breslau, capitale de la Silésie, résolu de laisser éva-  
 porer & ralentir un feu, qu'il ne pouvoit se flatter d'é-  
 teindre dans l'instant. Sa cause étant celle de la nation  
 entière, il eseroit avec raison que l'intérêt général vien-  
 droit enfin à triompher. On ne pouvoit manquer d'as-  
 sembler une Diète extraordinaire, sur laquelle il comptoit  
 beaucoup pour sa justification, & pour l'annihilation de  
 1665 tout ce qui venoit d'être fait illégalement contre lui. Elle  
 fut en effet convoquée l'année suivante. Les commence-  
 ments même en furent tumultueux. La noblesse refusa,  
 en grande partie, de mettre aucune matière en délibéra-  
 tion, avant que le Roi n'eût préliminairement révoqué  
 l'arrêt prononcé contre Lubomirski. Les avis opposés,  
 des partisans de la cour, & des défenseurs de la liberté  
 nationale, produisirent une confusion & des clameurs,  
 dont la fin pouvoit devenir tragique. Il fallut cependant  
 laisser chacun déduire ses raisons. Les Royalistes préten-  
 doient, qu'anéantir le jugement porté, c'étoit engager  
 le Roi dans une démarche rétrograde & humiliante, avi-  
 lir l'autorité du trône, perdre tout, en un mot. Selon  
 eux, Lubomirski n'étoit qu'un esprit dangereux, un hom-  
 me qui se plaisoit à contrequarrer la cour, un factieux re-  
 muant, dont il falloit pour toujours se débarrasser. Les  
 confédérés au contraire & leurs amis, dont le nombre  
 étoit le plus grand, l'élevoient jusqu'aux nues, comme un  
 excellent citoyen, un général habile, un ministre que rien  
 ne pouvoit corrompre, une colonne inébranlable, qu'on  
 vouloit sans doute renverser, pour violer les loix plus li-  
 brement. Des paroles, on en vint aux menaces récipro-  
 ques,

ques, & la scène auroit pu s'ensanglanter, si l'assemblée An.  
 ne se fût au plutôt séparée. La Diète fut rompue, sans que 1665  
 rien eût été décidé, ni même délibéré.

En qualité de Sénateur, Jablonowski participa aux  
 délibérations du Sénat, & au droit de voter dans cette af-  
 faire. Czarnecki, dont il chérissoit la probité & la droi-  
 ture, avoit donné son suffrage contre Lubomirski. Son  
 exemple ne put entraîner Jablonowski, que la prévention  
 la plus forte pour les lumières & les sentiments de son in-  
 time ami, ne put engager à trahir sa propre opinion. Il  
 refusa constamment de donner son avis sur une matière  
 aussi délicate, dont il prévoioit que le jugement précipité  
 attireroit à ses auteurs les suites les plus désagréables, &  
 les plus contraires à l'intérêt du Roi. Tout ce qu'il s'efforça  
 de dire & de faire, n'eut pour but que d'appaîser un feu,  
 qui alloit produire un incendie général. L'événement  
 prouva combien il voioit juste. La dignité & la puissance  
 du Roi en reçut une si forte atteinte, que ce fut dès ce mo-  
 ment que Casimir forma le projet d'abdiquer la couronne;  
 ce qu'il fit peu d'années après.

Obstiné à poursuivre Lubomirski, le Roi exécuta  
 tout ce qu'il put du jugement rendu contre lui. Il se hâta  
 de disposer des charges de l'illustre prosrit, en faveur de  
 deux sujets, qui réunissoient le double mérite, de jouir  
 d'une brillante réputation justement acquise, & d'être en  
 même tems agréable à la cour. Czarnecki fut fait petit  
 Général, & Sobieski nommé Grand Maréchal de la cou-  
 ronne \*. Là haute considération, qu'on ne faisoit aucune  
 diffi-

\* Il est chargé de la police inté- ce que d'ordinaire les Rois de Po-  
 rieure du royaume. On l'appelle logne s'en servent pour l'exécution  
*brachia regalia*, les bras du Roi, par de leurs entreprises.

An. 1665 difficulté d'accorder aux nouveaux propriétaires de ces charges, n'empêcha pas de murmurer. Lubomirski les avoit remplies si dignement, & en si bon patriote, surtout celle de Grand Maréchal, très épineuse pour un républicain par le combat continuel entre les volontés du Roi & l'intérêt de la République, que l'on ne pouvoit lui refuser des éloges, & des regrets en l'en voyant dépouiller contre toute espèce de droit.

N'ayant plus aucun lieu d'espérer d'obtenir justice du Sénat, dont le Roi avoit gagné la majeure partie, Lubomirski résolut d'opposer la force à la violence, & de recourir aux armes pour faire triompher son droit. Etre en guerre ouverte avec un de ses propres sujets, au milieu de ses états, étoit une particularité réservée à Casimir. Ce trait manquoit à sa vie & à son regne, qui n'étoient qu'un tissu de choses extraordinaires. Lubomirski quitta sa retraite, & rentra dans sa patrie à la tête de huit cents hommes seulement. Son parti ne pouvoit manquer de lui fournir bientôt des forces plus considérables, dès qu'il les auroit en Pologne. En arrivant à Czenstochow, petite ville sur la Warta, dans le Palatinat de Cracovie, sa troupe se trouva monter à cinq mille hommes. A la première nouvelle de sa marche, le Roi avoit assemblé toutes les troupes de la couronne, s'étoit avancé vers Siradie, & avoit assis son camp près du Bourg de Warta. Il donna un détachement de Lithuaniens à Polubinski, avec ordre d'attaquer la petite armée des rebelles. C'étoit le nom que les Royalistes donnoient à Lubomirski & à ses troupes. On vit bientôt ce que pouvoient des soldats que l'amour de la liberté & des droits de la nation avoit armés, contre des vils stipendiaires, mercénaires défenseurs des prétentions injustes du Souverain. Les fidèles sou-

tiens

tiens de Casimir furent pleinement battus par Lubomirski, An. 1665 qui fit une foule de prisonniers, parmi lesquels se trouvèrent des officiers de marque, & le commandant lui-même du détachement. Polubinski & tous les Lithuaniens furent traités avec l'humanité qu'on devoit attendre d'un brave citoyen, qui ne demandoit pas l'effusion du sang de ses compatriotes, & qui ne songeoit qu'à désarmer l'injustice. Lubomirski renvoia tous les prisonniers libres sans en exiger de rançon. L'avantage qu'il venoit de remporter, lui ouvrit la grande Pologne, dont l'armée royale ne put lui défendre l'entrée malgré tous ses efforts. Les succès de Lubomirski, & la nature de sa cause, qui touchoit de près la nation Polonoise, fixèrent les incertitudes de la noblesse; d'abord irrésolue entre le Roi & lui, elle se détermina pour les partisans de la liberté, & vint se ranger sous ses drapeaux victorieux.

Jamais la Pologne n'avoit vu fermenter dans son sein un feu plus dangereux. Tout alloit être détruit, si l'on donnoit au mal le tems de s'accroître. Les sujets prêts à s'égorger entr'eux, au milieu de la République, dont la ruine devoit s'en suivre; quel spectacle pour les vrais citoyens! Le Sénat ouvrit les yeux sur le danger pressant, où se trouvoit la patrie. Il ne se repentit pas peu d'avoir prêté les mains à la vengeance inconsidérée du Roi, qui produisoit des fruits si pernicious. L'amour de la justice & de la paix, cette vertu essentielle du magistrat, inspira aux Sénateurs la sage résolution de concilier, par une négociation prompte & amiable, un démêlé dont la décision alloit incessamment être teinte du sang d'une foule de braves Polonois. Les Evêques de Cracovie & de Chelm, & Jablonski, furent choisis pour traiter un accommodement entre la cour & Lubomirski. Le premier point, qu'ob-

K 2



An. 1665 qu'obtinrent ces zélés négociateurs, fut, que les deux armées resteroient en présence, sans la moindre hostilité réciproque, jusqu'à ce qu'on eût assemblé une Diète extraordinaire, qui fixât définitivement les objets en litige. Elle fut indiquée à Varsovie pour le 17. Mars suivant. Les conciliateurs ne négligèrent rien en même tems pour calmer Lubomirski. Ils lui firent envisager son rétablissement comme certain, & promirent à l'armée confédérée qu'on lui payeroit la solde qu'elle demandoit. La conduite de Lubomirski dans cette occasion, prouva la droiture de ses intentions, & combien il étoit peu affecté de ce qu'il avoit souffert personnellement. Assuré que la nation assemblée alloit s'occuper du soin de lui faire rendre justice, il oublia les injures, qu'il avoit reçues du Roi, négligea les succès, qu'il venoit d'avoir les armes à la main, & s'éloigna d'une armée, qu'il avoit formée à regret, & poussé à la dernière extrémité. Il se rendit à Breslau, pour y attendre tranquillement la décision de la Diète fixée à Varsovie. La moderation de Lubomirski augmenta considérablement le nombre de ses partisans, & diminua ceux de la cour.

Enfin, ce grand jour, qui attachoit tous les regards de la nation en suspens, arriva. L'ouverture de la Diète se fit, comme à l'ordinaire, par le Maréchal des nonces. Son discours fut vague, politiquement composé, ne tendant à rien de positif, ni de concluant. Comme il s'étenoit en termes vuides & diffus sur les avantages de la paix intérieure, les partisans de Lubomirski témoignèrent leur impatience par un murmure, qui obligea l'orateur à toucher une matière plus propre à contenter leurs desirs, & à fixer leur attention. Il fit la lecture des demandes des confédérés. Tout le monde s'attendoit qu'il alloit être

question

question de la personne & des intérêts de Lubomirski. An. Mais le Maréchal des nonces, dont la boussole étoit dans 1665 les regards du Roi, n'eut pas le courage de prononcer une parole relative à cet objet important. Il fut bientôt interrompu par un *Veto*, qui partit du milieu de l'assemblée, & qui mit fin au discours & à la Diète. Ainsi tout accommodement fut rompu, & les négociations de Jablonski & des Evêques de Cracovie & de Chelm, ne produisirent pas l'effet, qu'on avoit eu lieu de s'en promettre.

Il étoit difficile de prévoir quand, & comment finiroit une division aussi funeste. Loin de déposer un ressentiment injustement conçu, Casimir nourrissoit de plus en plus dans son cœur le désir de perdre son redoutable adversaire. Cet obstacle étoit le plus grand de tous, au retour de la tranquillité, & au rétablissement de Lubomirski. Il s'accrut encore par une circonstance, qui tient à notre sujet. Le brave Czarnecki, ce héros tant de fois vainqueur des ennemis de la patrie, que la mort avoit respecté, au milieu des combats, venoit de payer le dernier tribut à la nature, au milieu des troubles de la République, qu'il avoit si dignement servie. La charge, de petit Général, dont il avoit été dernièrement pourvu, & qui faisoit partie des dépouilles de Lubomirski, avoit sur le champ été donnée à Sobieski. Casimir cherchoit par là à reculer tous moiens de conciliation. Le mérite distingué de Sobieski, qui jouoit déjà un rôle important dans l'état, sembloit ne pas permettre de lui ôter les deux charges, dont il jouissoit à peine, quoiqu'il fût très juste de les rendre au citoyen vertueux, qu'on en avoit mal à propos privé. Il falloit nécessairement injurier l'un, pour rétablir l'autre. C'est ce que faisoient adroitement valoir

K 3

les

An. 1666 les Royalistes, pour colorer leur entêtement, & masquer leurs projets iniques. La dignité de la couronne, l'autorité du Souverain, à les entendre, seroient authentiquement compromises, s'il falloit en venir à se rétracter ignominieusement de tout ce qui avoit été fait, au risque de mécontenter l'un, pour contenter l'autre. Comme si l'honneur & la majesté des Rois, consistoient à persister dans l'erreur & l'injustice, & qu'il leur manquât des moyens de reparer leurs fautes, en rétablissant les droits de chaque citoyen, & en recompensant leur mérite respectif! Le seul parti qui fût du gout de Casimir & de ses aveugles partisans, étoit de prendre de nouveau les armes. Ils se flattoient toujours, que les circonstances changeroient en leur faveur, & qu'une seule victoire anéantiroit Lubomirski & les confédérés.

La rupture précipitée de cette Diète infructueuse, dont on avoit tout attendu, l'opiniâtreté du Roi, qui ne vouloit entendre aucune proposition, alloient coûter bien du sang à la Pologne. Lubomirski retourna en diligence à l'armée des confédérés, forte alors de dixhuit mille hommes. Celle de la couronne montoit à peu près à vingt six mille. Casimir se mit à la tête, entra dans la Cujavie, & les deux partis se trouvèrent en présence le 13. Juillet. Enthousiasmés de part & d'autre du bien de la patrie, dont ils étoient mutuellement le fléau, les confédérés & les Royalistes ne pouvoient manquer de se battre avec tout l'acharnement attaché à la persuasion où l'on est, que l'on combat pour la bonne cause. Les Généraux en outre étoient personnellement intéressés à triompher l'un de l'autre. Leurs talents supérieurs, leur intrépidité constante, promettoient de violentes secousses dans ce conflit d'intérêts. Sobieski devoit ce jour là remplir les fonctions de

Grand

Grand Maréchal, contre le véritable possesseur, qui venoit An. 1666 la revendiquer les armes à la main. Un marais bourbeux séparoit les deux armées. Le Roi s'obstina à vouloir le faire passer à ses troupes, malgré les sages représentations de ses principaux officiers. L'animosité, le désir de se venger d'un sujet qui osoit le combattre en personne, l'aveuglèrent sur le danger certain qu'il y avoit à s'engager dans un pas aussi périlleux, en face d'un ennemi expérimenté, qui mettroit à profit le moindre avantage. Casimir ne voulut rien entendre, & s'obstina à la manœuvre la moins réfléchie. Avant d'arriver à l'autre côté du marais, il lui en coûta bien de la peine & des soldats. Lubomirski vit du premier coup d'œil la faute que faisoit Casimir. Il laissa tranquillement l'armée royale entamer une opération, dont il alloit bientôt la faire repentir. Les Royalistes, incommodés de la fange, sortoient à peine du marais pour se former en bataille, que le Général de la confédération les chargeoit de manière à ne pas leur en donner le tems. Ils furent accablés, avant de pouvoir combattre. Quatre mille des leurs, restés sur le champ de bataille, scellèrent de leur sang la folle entreprise de leur Roi, pour lequel ils périrent mal à propos, & qui eut la mortification complète de voir de l'autre bord du marais la défaite de ses troupes. Les débris de l'armée royale se sauvèrent comme ils purent, & rejoignirent à la hâte le corps de réserve, qui servoit d'escorte & de garde à la personne du Souverain. Ce lieu, fameux par la défaite de Casimir, s'appelle Montwa.

Se repentant, mais trop tard, de n'avoir suivi le conseil de personne, honteux de ce nouveau désastre, dont il ne pouvoit accuser que lui, Casimir porta son armée vers le Palatinat de Rava, & choisit un emplacement pour son camp



An. 1666 camp sur les bords de la rivière de Pilica. Abbattu par l'échec encore tout récent, il parut moins éloigné d'une conciliation. Elle devenoit dès lors très facile, Lubomirski ne songeant qu'à la paix, malgré la victoire qu'il venoit de remporter. La générosité & la noblesse de ses sentiments éclatèrent dans cette rencontre d'une manière bien signalée. Les intérêts de la confédération & ceux de la patrie furent les seuls dont il commença par s'occuper, & pour lesquels il se montra inflexible. Les sommes, tant de fois promises, & jamais payées, furent enfin délivrées à l'armée confédérée. On convint d'une amnistie générale, & d'un oubli total du passé. La libre élection des Rois de Pologne, pendant la vacance du trône, objet primitif de la querelle, fut conservée par un acte spécial & authentique, dans lequel le Roi s'engagea à ne jamais se mêler à l'avenir, en aucune manière, du soin de se donner un successeur. Les principaux articles, qui regardoient la satisfaction des confédérés & le maintien de la constitution de l'état, aiant une fois été arrêtés, Lubomirski acheva de prouver son parfait désintéressement. La révocation de l'arrêt qui l'avoit proscrit, suffit à ce grand homme, qui s'oubliait avec magnanimité, n'insista nullement sur sa réhabilitation dans les charges dont on l'avoit dépouillé. Avoir recouvré son honneur & conservé les droits de la nation, lui parut un glorieux dédommagement de ce qu'on lui faisoit perdre d'ailleurs. Il congédia dès l'instant ses troupes, & suivit seulement des chefs de la confédération, il se rendit à Jaroszyn, où il salua le Roi, qui eut l'air de lui rendre ses bonnes grâces. Cette réconciliation eut en effet tous les dehors de la sincérité de la part de Casimir. La liberté de rentrer en Pologne, & de venir faire sa cour au Roi, fut accordée à Lubomirski.

mirski. Mais appréhendant que le levain d'une haine An. mal éteinte par un accommodement forcé, ne vint à fer- 1666 menter de nouveau dans le cœur du Roi, il s'en retourna à Breslau, pour y fixer son séjour. Il y mourut subitement six mois après; & les gens peu favorables à la cour ne manquèrent pas de la rendre coupable de cette mort, qui vraisemblablement ne fut l'ouvrage que de la nature & du chagrin. \*

A peine délivrée des alarmes de l'intérieur, la République trouva de nouveaux sujets de crainte au dehors. Les Cosaques aiant perdu l'appui de Moscovites, comme on l'a dit plus haut, s'étoient soustraits à leur obéissance, pour passer sous la domination de la Porte Ottomane. Le Grand Seigneur les avoit reçus avec empressement, & mis sur pied une armée considérable, dans l'intention d'aller soutenir ses nouveaux tributaires, & les aider à reprendre l'Ukraine. Une armée de Tartares, qui s'étoient aussi joints aux Cosaques, vint fondre dans l'Ukraine, & ravager les frontières même de la Pologne. On envoya aussitôt des troupes pour s'opposer à leur incursion. Jablonowski, qui n'avoit jamais voulu se déclarer ni agir contre Lubomirski, pendant toute la durée de son débat avec le Roi, avoit éprouvé un refroidissement de la part de Casimir. Cette légère disgrâce, qu'il ne devoit qu'à sa parfaite probité, lui fit prendre le parti de se rendre à la nouvelle

\* On assure que Lubomirski, si connue avec Louis XIV., avoit outre le patriotisme & les idées républicaines qui l'avoient fait agir, gagné Lubomirski, & l'avoit porté à toutes ces démarches, qui favorisoient la politique du conseil de Vienne. L'Empereur Léopold, dont la rivalité est

An. velle armée, & de ne plus la quitter, tant que l'on feroit  
 1666 la guerre. Il trouvoit par là un moien honorable de fuir  
 les brigues de la cour, pour lesquelles il avoit une for-  
 melle aversion. Feindre sans cesse, se plier à chaque in-  
 stant aux volontés du Roi & des personnes qui le faisoient  
 agir, travailler souvent contre les intérêts de la Républi-  
 que, étoit un rôle qui lui paroissoit indigne d'un vertueux  
 & honnête citoyen, d'un Sénateur éclairé, & d'un brave  
 guerrier peu fait pour la souplesse & la duplicité. Il pré-  
 féra de servir la patrie à visage decouvert & sans remords,  
 espérant par cette irréprochable conduite forcer la cour à  
 l'estimer, & à faire cas d'un sujet tel que lui.



*Fin du quatrième Livre*

LIVRE

LIVRE CINQUIEME

Malgré la promesse solennelle que Casimir venoit de An.  
 faire à toute la nation Polonoise, dans la dernière 1667  
 Diète, de ne plus travailler à se donner un successeur, la  
 cour continua de s'occuper sourdement des moiens de  
 placer le Duc d'Anguien sur le thrône. La Reine, qui ai-  
 moit tendrement Anne sa nièce \*, ne pouvoit se désister  
 du projet de lui assurer la couronne après la mort du Roi,  
 bien entendu qu'elle l'aideroit à en porter le glorieux far-  
 deau, & qu'elle en partageroit l'autorité. Elle fit jouer  
 tous les ressorts secrets pour arriver à son but. Son adresse  
 & ses libéralités lui firent quelques partisans cachés en  
 Pologne. Si l'on en croit même les historiens \*\* de ce  
 tems là, elle emploia des agents auprès de Louis XIV.,  
 pour l'engager à se prêter à l'exécution de ses vues sur un  
 Prince de son sang. André Morstyn, Référéndaire de  
 Pologne, avoit été député par elle en France, avec ordre  
 de ne rien omettre pour se rendre le Monarque François  
 favorable, & de solliciter le grand Condé à venir en Po-  
 logne, où on lui promettoit une puissante armée pour l'ai-  
 der à couronner son fils. Ainsi l'ambition de la Reine  
 L 2 étoit

\* Elle étoit fille de sa sœur & d' & non Eleveur de Baviere, comme  
 Edouard Eleveur Palatin du Rhin, le prétend Mr. l'Abbé Coyer.

\*\* Zaluski, & autres.



1667 étoit à la veille de replonger la patrie dans les horreurs d'une guerre intestine, plus terrible encore que celle que l'on venoit d'éteindre. La mort arrêta Marie Louise \* dans ses pernicieux desseins, & sauva la République du danger qui la menaçoit. Jamais Reine n'avoit été douée d'un esprit plus mâle & plus propre aux affaires. Faite pour porter avec dignité la couronne, dont l'éclat la flattoit moins, que le désir de participer à l'administration, elle fut l'ame de toutes les actions de son foible époux, incapable de regner par lui même. Elle eut la plus grande influence dans le Sénat, dans les negociations secrètes, dans les Diètes même, où elle ne craignoit pas de se montrer, pour encourager ses créatures par sa présence. On s'en plaignoit ouvertement, comme d'un attentat à la dignité

\* Cette Princesse avoit un courage, au-dessus de son sexe. A l'affaire de Prag, petit bourg vis-à-vis de Varsovie, elle monta elle-même le canon du château de Varsovie sur les Suédois. Comme elle se rendoit à Dantzic pour y trouver le Roi, elle fut surprise près de Czlu-chow par les mêmes Suédois. Elle se jeta dans cette petite ville, où elle soutint trois vives attaques. Le corps, que commandoient Czarnecki & Jablonowski, ayant battu les Suédois, à six milles de Czlu-chow, ils délivrèrent la Reine, qui entra triomphante dans Dantzic. Ses rares talents, & son génie mâle, lui avoient acquis beaucoup d'amis de la plus grande considération en Pologne. Elle distinguoit par dessus toutes, les maisons de Leszczyński, de Sobieski, & de Jablonowski. No-

tre héros eut infiniment à se louer d'elle, & fut comblé de ses bienfaits. La Reine étoit alliée de très près à Louis XIV, qui l'appelloit sa cousine. En effet elle étoit doublement descendante des Bourbons, par Charlotte fille de Jean de Bourbon II. Comte de Vendôme, & sœur de François Comte de Vendôme, grand père d'Antoine, père de Henri IV. Roi de France. Cette Charlotte fut mariée à Engilbert de Cleves, Comte de Nevers. De ce mariage naquit Charles, père de François Duc de Nevers, qui épousa sa cousine Marguerite de Bourbon, sœur d'Antoine Duc de Vendôme. Leur fille Henriette de Cleves, épousa Louis de Gonzague Duc de Mantoue, & de ce mariage naquit le Duc Charles, père de Marie Louise.

1667 nité & aux loix de la République. Ce fut une perte irréparable pour Casimir, qui repandit des larmes amères sur les cendres d'une épouse qui lui avoit été chère.

Dans la position où se trouvoit alors la Pologne, elle auroit eu besoin d'un Roi tout autre que Casimir. La paix étoit mal assurée au dedans. Il ne regnoit aucune harmonie entre les différents ordres du royaume. La faction Françoisise pour placer le Duc d'Anguien sur le trône de Pologne, appuyée fortement par le clergé, ne s'éteignoit pas même après la mort de la Reine. La noblesse, qui contrarioit cette faction de tout son pouvoir, tenoit des assemblées, & levoit des troupes. Elle avoit poussé les choses jusqu'à demander au Roi, qu'il retirât les garnisons de la Prusse royale, dont les villes avoient été déclarées libres; qu'il payât une solde plus forte & exacte à l'armée; enfin qu'il s'occupât des moïens de corriger les abus & les fraudes, qui se glissoient dans les monnoies. Toutes ces demandes ne pouvoient qu'être très désagréables à Casimir. D'un autre côté cent mille Tartares étoient aux portes de la Pologne. Ils en ravageoient déjà les provinces limitrophes. L'Ukraine étoit entre leurs mains; la Podolie, la Volhynie, & le Palatinat de Russie, étoient en proie aux Cosaques, qui ne pouvant s'acoutumer à obéir à la Pologne, se joignoient à quiconque vouloit les aider à s'en délivrer. Ils avoient à leur tête Doroszenko, guerrier moins habile, mais plus féroce & plus intraitable que Chmielnicki. Sachant la République épuisée par les guerres précédentes, dépourvue de troupes, agitée par des troubles internes, il saisit cette occasion favorable de secouer un joug, toujours odieux & insupportable aux habitants de l'Ukraine. L'infanterie Cosaque, bien entretenue & aguerrie, montoit à trente mille hommes, & étoit

An. 1667 destinée aux opérations régulières de la guerre. Les Tartares, excellentes troupes à cheval, faisoient le métier de troupes légères, & se portoient avec une vitesse incroyable d'une province à l'autre, pour les dévaster tour à tour. Dix à douze mille hommes composoient l'armée Polonoise, où se trouvoit Jablonowski, & qui devoit s'opposer à cette effrayante multitude d'ennemis. On ne pouvoit cependant en augmenter le nombre par de nouveaux soldats, l'argent manquant même pour payer les anciens. Tout entier à la douleur récente de la perte de la Reine, dégouté plus que jamais des embarras & du poids de la couronne, Casimir ne songeoit plus à en soutenir l'honneur & le lustre. Abandonnant à la République le soin de se défendre elle-même, il tomba dans une apathie extrême sur tout ce qui devoit le toucher le plus. Cependant le mal devenoit de plus en plus urgent. Les Tartares & les Cosaques gagnoient du terrain, & la Porte Ottomane menaçoit de les seconder par une invasion.

Les maux de la République paroissoient sans remède. Elle crut vraiment qu'elle alloit succomber. Jamais elle n'avoit éprouvé une crise aussi violente. Trois citoyens, aussi habiles que vertueux, formèrent la courageuse résolution de la sauver. Sobieski, devenu Grand Général de la couronne par la mort du Comte Potocki, Démètre Wiszniowiecki petit Général & Palatin de Belz, & Jablonowski Palatin de Russie & Grand Quartier Maître de la Pologne, s'unirent ensemble, dans l'intention de défendre la patrie jusqu'à l'extrémité. Avant de pouvoir rien entreprendre contre l'ennemi, il falloit commencer par apaiser la noblesse & contenter l'armée. Toutes les forces militaires actuelles de la Pologne se trouvoient à Léopol, où l'on avoit établi une commission, pour discuter juridi-

quement

An. 1667 quement les griefs de la noblesse, & procéder à la liquidation de la solde des troupes. Les opérations de ce tribunal furent bientôt troublées par la nouvelle subite d'une incursion que les Tartares venoient de faire à peu de distance de Léopol. Ils avoient saccagé plusieurs villages, enlevé les bestiaux & les habitans, égorgeant tout ce que l'âge ne leur avoit pas permis d'emmenner. Sobieski, qui présidoit à la commission, laissa en sa place comme directeur du tribunal, Charles Prince de Czartoryski, Chambellan de Cracovie. Suivi de Jablonowski, de Stanislawski Palatin de Kiovie, & des principaux officiers qui se trouvoient à Léopol, il se porta en avant, du côté où l'ennemi avoit paru, pour s'assurer de la vérité des faits. La réalité n'ayant que trop confirmé l'approche des Tartares, le Grand Général fit le jour suivant publier à son de trompe, que les habitans de fauxbourgs eussent à se retirer dans la ville, & que chaque bourgeois devoit au plutôt se pourvoir de vivres & de munitions de guerre. Mais les soldats mécontents, ne firent que se moquer de cet ordre, disant hautement que ce n'étoit qu'une ruse pour les faire marcher, sans leur payer ce qu'on leur devoit. Cependant le Grand Général, qui craignoit l'arrivée des Tartares, avant d'avoir pu se mettre en état de leur résister, donna promptement un détachement de six cents chevaux à Jablonowski, pour aller à la reconnoissance de la marche de l'ennemi.

A peine fut-il parti, qu'il arriva un courier de Varsovie avec des ordres du Roi pour le Grand Général. Le Sénat avoit enfin tiré Casimir de son indécise léthargie. Le plan des manœuvres étoit tracé à Sobieski. On lui indiquoit à trente milles de Léopol un poste très avantageux par des fleuves, des marais, des lacs, & des ravins.



An. 1667 Il devoit affeoir le camp de l'armée dans cet endroit, qui sembloit ne lui laisser craindre aucune attaque imprévue, & lui fournir les moïens d'écarter avec avantage l'ennemi par des détachements envoyés à propos. On lui enjoignoit très expressement de veiller avec grand soin à ne pas se laisser entamer, & de ne rien confier au hazard, n'ayant absolument aucun secours à attendre. Sobieski assembla sur le champ un conseil de guerre, pour y consulter avec les autres Généraux la manière dont on pourroit le plus utilement exécuter les ordres de la cour. Le même jour, sans faire de bruit, il partit à la tête de mille chevaux, pour aller chercher un emplacement favorable au camp de l'armée. Chemin faisant, il grossit sa troupe par des levées promptes, qu'il joignit à celles qu'on lui amena d'ailleurs. Il amassa à la hâte des subsistances, & tout l'argent qu'il put tirer de son propre fonds, ou emprunter. Le reste des troupes vint le joindre peu de jours après, & l'armée se trouva monter alors à près de vingt mille hommes. On avoit eû une peine incroyable à faire partir de Léopol les soldats, dont le mécontentement & les murmures étoient parvenus au comble. Témoignant une résistance ouverte, ils refusoient de quitter la ville, avant qu'on n'eût liquidé ce qui leur étoit dû. La chose étoit cependant impossible, vû le manque réel d'argent. Ils ne vouloient point se contenter des assurances en papier qu'on leur offroit, dans la crainte d'être encore une fois éludés. De l'aigreur & de la dureté des propos, ils en vinrent jusqu'à menacer les membres de la commission; en sorte que les séances de ce tribunal furent entièrement interrompues. Le seul expédient qu'on imagina, pour rétablir la confiance des troupes & les engager à partir, fut de laisser à Léopol un homme par compagnie, pour y

rece-

recevoir les deniers au moment de l'échéance fixée par les An. assignations données en paiement. L'ordre fut ensuite 1667 de nouveau publié aux habitans de la ville, de se pourvoir de munitions de guerre & de bouche.

Pendant que tout cela se passoit à Léopol, Jablonowski avoit marché avec succès à la découverte. Il avoit rencontré à deux milles de Léopol, & déjà surpris, près de Laszki, une bande de Tartares qui brigandoient, & ne s'attendoient, à trouver aucun obstacle. La seule vue du détachement Polonois fit disparaître ces pillards. Ils laissèrent pourtant en arrière quelques uns de leurs, qui ne purent suivre le gros de la troupe, & qui furent faits prisonniers. Jablonowski apprit d'eux, que la dernière incursion près de Léopol n'avoit été faite que par un simple corps de quinze mille hommes, avec lequel un Murza\*, jeune & brave Tartare, couroit le pays & le saccageoit; que l'armée réunie des Tartares & des Cosaques étoit encore dans la Podolie, sous le commandement du Chan & de Doroszensko. Jablonowski dirigea aussitôt sa marche du côté de la province de Pokucie, vers Buczacz, où s'étoit porté le corps de Tartares. Aiant joint plusieurs de leurs divisions, il les battit, les mit en fuite, & leur reprit les hommes & les bestiaux qu'ils emmenaient. De là il se rendit à Bialykamien, petit bourg à huit milles de Léopol, que Sobieski avoit choisi pour faire camper l'armée.

L'expédition de Jablonowski donna les lumières au Grand Général sur la véritable position des ennemis. On apprit en outre que les Tartares avoient ravagé les envi-

rons

\* C'est à dire un Seigneur Tartare.

An. rons de Jazlowiec, & que d'autres troupes s'étoient mon-  
 1667 trées jusqu'aux portes de Kaminiec, dont la garnison les  
 avoit poursuivis, & leur avoit enlevé tout le butin qu'ils  
 avoient fait. Après s'être bien retranché dans son camp,  
 & mis à couvert de toute surprise, Sobieski jugea qu'il  
 étoit tems d'entreprendre contre un ennemi, qui ne fai-  
 soit que piller, & qui n'osoit se montrer en corps d'ar-  
 mée. Il envia divers détachements à Tarnopol, à Léo-  
 pol, & Brzeszc. Différents corps, placés à propos, fu-  
 rent chargés d'occuper le passage des rivières qui arrosent  
 le pays en assez grand nombre, afin d'arrêter les Tartares  
 dans leurs courses, & d'intercepter leurs communications  
 & leurs convois. Il y avoit à l'armée Polonoise un simple  
 capitaine, nommé Piwot, dont les talents pour la petite  
 guerre étoient supérieurs. Ce partisan habile valoit un  
 Général, par l'activité & l'intelligence avec lesquelles il  
 harceloit l'ennemi, aiant l'art de se porter subitement d'un  
 endroit à l'autre. Sobieski lui donna deux mille chevaux  
 pour tenir la campagne, & troubler dans leur dévastation  
 les Tartares, qui commençoient à inonder toute la Po-  
 logne. Jablonowski eut ordre de marcher de nouveau,  
 pour attaquer plusieurs corps assez nombreux des enne-  
 mis, qui s'étoient postés près de Szarogrod. Il partit à  
 la tête d'un détachement plus fort que le premier, s'avança  
 par Dubno & Rowne en Volhynie, défit tout ce qui se  
 présenta de Tartares sur la route, les obligeant de se re-  
 plier, & d'abandonner les différents postes qu'ils occu-  
 poient. Un mois entier se passa à cette manœuvre, sans que  
 Sobieski eût pu rien oser de considérable contre les Tar-  
 tares. Après les avoir inquiété presque toujours avec  
 avantage, & rétabli la discipline parmi ses soldats encore  
 portés aux murmures, le Grand Général forma un nou-  
 veau

veau plan d'opérations. Voiant l'impossibilité de triom- An.  
 pher en rase campagne d'un ennemi trop supérieur en 1667  
 nombre, il résolut de se retrancher avec toute son armée  
 dans un camp, qu'il traça devant Podhayce, place alors  
 importante de la Pokucie, que le chef des Cosaques, Do-  
 roszensko, vouloit surprendre. Il eut été en effet peu pru-  
 dent aux ennemis de s'engager dans la Pologne, en laissant  
 derrière eux une forteresse, dont la garnison viendrait à  
 les inquiéter sans cesse, & à leur rendre la retraite très dif-  
 ficile en cas d'accident. Doroszensko, qui dirigeoit les  
 opérations de la guerre de concert avec le Chan des Tar-  
 tares, avoit fort à cœur de s'emparer de Podhayce, dont  
 la prise lui assureroit le double avantage, de forcer les Po-  
 lonois à se retirer, & de lui fournir un point d'appui pour  
 ses subsistances, & pour le retour de son armée. Sobieski  
 pénétra le dessein du Général ennemi, & fit ses combinai-  
 sons en conséquence. Ruiner cette grande armée par des  
 lenteurs, par chocs continuels & engagés à propos, par  
 des obstacles de toute espèce, lui parut le seul moyen de  
 la vaincre. Il entra donc dans le camp retranché avec tou-  
 tes ses troupes. Se préparant à faire dès le lendemain, &  
 les jours suivants, des sorties sur les Tartares & les Cosa-  
 ques, il plaça des embuscades sur tous les passages, &  
 dans les endroits qui lui semblèrent le plus propres à at-  
 tirer l'ennemi. Ces dispositions étoient le chef d'œuvre  
 de l'art militaire, & les seules qui pussent délivrer la Po-  
 logne de la puissante armée qui la dévorait. Cependant  
 la plupart des officiers Polonois, doutant même de la pos-  
 sibilité du succès, blâmoit hautement le nouveau plan du  
 Grand Général. Diviser ainsi une armée, déjà peu forte  
 par le nombre, c'étoit, selon eux, achever de l'affaiblir;  
 & courir risque de la détruire par portions. Il valoit  
 mieux,



An. 1667 mieux, disoient ils, vaincre, ou perir tous ensemble. Ces dangereux propos passèrent bientôt de l'officier au soldat, & il en pouvoit résulter dans peu un découragement universel. Jablonowski, à qui rien n'étoit inconnu de la savante manœuvre de Sobieski, se chargea de lui même d'en faire l'apologie à toute l'armée. Il eut le don avec son éloquence mâle, de faire voir aux troupes la prudence & l'habileté de leur chef, sur lequel elles pouvoient entièrement se reposer. La persuasion ramena la confiance, & personne ne parla plus de quitter le camp. L'événement devoit bientôt justifier la conduite du Grand Général, & faire participer nôtre héros à la gloire qui devoit en être le fruit.

Les chefs des barbares auroient pû passer outre, & pénétrer dans le centre de la Pologne, qui se trouvoit absolument dégarnie de défenseurs, sans s'obstiner à triompher de l'obstacle qui leur étoit adroitement présenté. Mais ils crurent que leur gloire & leur avantage étoient attachés, à anéantir l'unique & dernière ressource de la République, en l'écrasant par le nombre. Ils furent d'ailleurs effrayés du risque qu'il y avoit à laisser derrière soi l'armée Polonoise, qu'ils auroient pû très aisément contenir, en employant la moitié de la leur pour l'observer & lui résister. Cette fausse combinaison fut un heureux présage du salut des Polonois, & de la déroute qui attendoit les Tartares & les Cosaques. Constant dans le plan qu'il s'étoit formé, Sobieski avoit renvoyé quelques prisonniers faits sur l'ennemi avec ordre de dire à Nuradin, Chan des Tartares, & à Doroszenko, qu'il useroit envers eux du même traitement dont ils auroient usé envers les Polonois; que ce seroit tête pour tête. Cette menace avoit aussi pour objet la vengeance que Sobieski prétendoit exercer.

exercer pour apaiser les mânes encore sanglantes de son frere, Marc, qui perdit la vie à Batow. Elle annonçoit en même tems la fermeté & l'intrépidité du Grand Général. Il disposa tout pour les sorties qu'il avoit projetées. Mais Nuradin, furieux de se voir menacer par le chef d'une armée, qu'il croioit ne pouvoir lui échapper, ne répondit qu'en ordonnant sur le champ l'attaque du camp Polonois.

Entre les principaux officiers, qui en défendoient les retranchements, on admiroit plusieurs illustres guerriers, qui avoient fait preuve de la plus haute valeur en diverses rencontres. Sobieski s'empressa de les employer dans celle-ci, avec la confiance & la distinction qui étoient dues à leur mérite éclatant. Polanowski eut la commandement de la gauche du camp; Wilczowski commanda la droite; le centre fut confié à Jablonowski, ce héros, ce vertueux citoyen, de qui l'on demandoit, *\* est il plus grand dans le Sénat, qu'à l'armée?* Le Grand Général se réserva un corps d'élites, pour se porter partout où il en seroit besoin. Tandis qu'il achevoit son dispositif pour la première sortie, les ennemis fondirent sur le camp de toute part. On leur fit face de tout côté, & l'artillerie Polonoise ne cessa de les foudroier. Aiant cependant trouvé un endroit foible, l'infanterie Cosaque voiant que le centre la menaçoit, redoubla ses efforts pour se faire jour & pénétrer dans le camp. Mais le Grand Général y accourut avec son corps de réserve, repoussa les assaillants, & les chassant hors des retranchements qu'ils avoient franchis, il les poursuivit à coups de sabre jusques dans la plaine. Elle

M 3

fut

\* Voyez ce qu'en dit Zaluzki, dont on a rapporté les propres expressions, Tome I. p. 17.

An. 1667 fut bientôt couverte de cadavres ennemis, à qui ce premier assaut couta beaucoup plus de monde qu'aux Polonois.

Sans se livrer inconsidérément à l'avantage que sembloit lui présenter la fortune du moment, Sobieski entra sagement dans ses retranchements, pour y attendre ce que l'occasion pourroit faire naître d'utile. Il avoit tout à ménager, vû le petit nombre de ses troupes. Une bataille, même entre armées inégales, permet quelques écarts au plus foible, qui doit souvent donner au hasard, pour réparer la disproportion. Le sort d'une affaire de cette nature, est décidé dans l'espace de quelques heures. Mais une défense calculée, qui doit être de longue durée pour réussir, ne souffre en aucune manière que l'on prodigue des soldats, dont la perte laisse nécessairement un vuide irréparable. C'étoit le cas où se trouvoit le Général Polonois. L'attaque & la défense de son camp retranché, offrent un de ces traits d'acharnement, assez rares dans l'histoire. Pendant dix sept. jours consécutifs, chaque journée fut marquée par un combat aussi vif, aussi opiniâtre, qu'auroit pu l'être une action générale & décisive. La confiance dans le nombre, animoit les assiégeants qui redoublèrent assaut sur assaut. On leur opposa défense sur défense, sortie sur sortie. Sobieski & Jablonowski font passer dans l'ame de tous les soldats le noble feu de la gloire qui brilloit dans les leurs, & la ferme résolution de délivrer en ce moment la patrie par les derniers efforts, ou de s'enterrer avec honneur sous ses illustres ruines.

Le dernier jour, qui décida enfin du sort de la République, fut aussi le plus sanglant de tous. Pour vaincre, dans la position où se trouvoit l'armée Polonoise, il falloit absolument enter la victoire sur les cadavres d'une  
foule

foule d'ennemis. Le Grand Général avoit ordonné à tous An. les détachements de se rapprocher insensiblement de l'ar- 1667 mée. Son projet étoit de réunir toutes ses forces, pour marcher définitivement à l'ennemi. Nuradin & Doroszensko, humiliés & furieux à la fois d'une résistance, qui paroissoit incompatible avec tant de foiblesse, avoient aussi résolu de livrer un assaut général & décisif. Le salut ou la perte de la Pologne dépendoient de l'issue heureuse ou non de ce moment critique. Sortir de ses retranchements, & prévenir l'ennemi, parut plus avantageux à Sobieski, que de l'attendre. C'étoit à la fois montrer aux barbares, qu'on n'étoit plus effrayé de leur nombre, & dire aux Polonois, que cette multitude, qu'ils avoient combattue avec succès les journées précédentes, n'étoit point invincible, ni à beaucoup près aussi redoutable qu'on l'avoit crû dans le commencement. La démarche hardie des Polonois, eut l'air aux yeux des barbares d'une témérité, qui tenoit de la folie. Témoignant leur joie par des hurlements effroyables, ils marchèrent avec fureur & précipitation contre leurs intrépides agresseurs, dont la contenance assurée & le bon ordre promettoient une terrible mêlée. Le choc fut violent; les coups se succédant comme l'éclair, le sang ruissela bientôt de toute part. Portée sur les ailes sombres & rapides de la mort & de l'effroi, la victoire flottante, incertaine; balança longtems sur le choix qu'elle devoit faire. Il étoit réservé à Sobieski de la fixer, par cette même manœuvre, qui avoit été désapprouvée de l'armée Polonoise, & dont Jablonowski avoit été l'apologiste. Les détachements, qui avoient tenu la campagne pour s'opposer aux dégâts des Tartares, & à qui le Grand Général avoit la veille envoyé ordre de joindre, arrivèrent à propos dans ce moment de perplexité,  
& tom-



An. 1667 & tombèrent sur le flanc des ennemis. Piwot, ce partisan actif dont nous avons parlé, la terreur des Cosaques dont il avoit désolé les quartiers, intercepté les convois, exterminé les fourageurs, chargea l'armée ennemie, sabre à la main, à la tête de deux mille chevaux qu'il commandoit. La vigueur de ces troupes fraîches, conduites par le guerrier le plus déterminé, entraîna la défaite entière des Tartares & des Cosaques. L'armée barbare fut enfoncée de toute part. Les valets même & les paysans, armés de tout ce qui s'étoit offert, voulurent participer à la victoire, qui n'étoit plus douteuse en ce moment. Le carnage eut été général, si les vainqueurs avoient pu se multiplier. Les vaincus qui échappèrent au trépas, ne durent leur conservation qu'à l'épuisement & au petit nombre des Polonois. Peu accoutumés à combattre de pied ferme, & en ligne, les Tartares regardèrent derrière eux, plièrent, tombèrent les uns sur les autres, firent volte face, & entraînent en un clin d'œil les Cosaques dans leur fuite. Vingt mille de leurs soldats étendus sur le champ de bataille, consacrent à jamais cette importante & glorieuse journée. Brûlant de venger la mort de son frère par celle de Nuradin, Sobieski fit poursuivre les fuyards, avec ordre exprès de lui amener Nuradin en vie, s'il étoit possible de le prendre. Mais Doroszensko & lui s'étoient prudemment retirés de la mêlée, à l'instant où la déroute de leur armée leur avoit paru inévitable.

La retraite de l'ennemi montra dans un instant combien la Pologne avoit été voisine de sa ruine totale. Les horribles dévastations des barbares présentoient le plus triste spectacle. On ne voioit que villages saccagés, châteaux détruits, temples incendiés, palais consumés, édifices publics des villes renversés de fond en comble. Les

cam-

campagnes entièrement ruinées & brûlées, étoient jonchées au loin d'une multitude de cadavres amoncelés les uns sur les autres. Une affreuse dépopulation avoit fait un vaste désert de toutes les frontières de l'état, dont les habitants s'étoient hâtés de chercher dans la fuite un abri contre les malheurs d'une guerre aussi cruelle, ou avoient été emmenés avec leurs femmes & leurs enfants dans l'esclavage. Des maux aussi réels ne pouvoient manquer d'altérer la joie de la victoire, en la rendant plus précieuse encore. En effet l'état étoit sauvé. Toute l'Europe fut en admiration de la prompte & surprenante délivrance de la République, qu'elle avoit cru toucher à son dernier moment. Ces mêmes barbares, qui un instant auparavant ne trouvoient de délices que dans les avantages de la guerre, dont ils avoient fait éprouver toutes les horreurs à la Pologne, demandèrent la paix avec empressement. Elle étoit mille fois plus nécessaire aux vainqueurs qu'aux vaincus. Les plaies de la patrie étoient considérables, & le moindre événement pouvoit les rouvrir cruellement. Tout occupé du bien de l'état, Sobieski engagea, au nom & pour l'amour de la patrie, Jablonowski, à aller traiter avec ces barbares, dont la mauvaise foi donnoit tout à appréhender.

La manière distinguée dont Jablonowski avoit servi dans le courant de cette campagne, & à la bataille même, auroit pu seule lui mériter cet honneur, qui étoit une marque flatteuse de la confiance du Grand Général. Personne n'étoit en outre plus digne par ses vertus patriotiques de prélider aux intérêts de la nation, & par sa fermeté & sa mâle éloquence d'en imposer aux barbares. Jablonowski se rendit aussitôt près du Chan des Tartares, & entama sans délai les négociations qui lui étoient confiées. Les

N

prin-

An. 1667 principaux articles du traité, qui consistoient dans l'évacuation totale des barbares, soit de la Pologne, soit de l'Ukraine, & dans l'abandon entier des Cosaques, furent promptement arrêtés. Une seule difficulté en retardoit la conclusion. Les barbares offroient de donner des otages, & vouloient qu'on leur en donnât, pour assurance réciproque. Prétendant les obliger de se plier aux usages des nations policées, Jablonowski objectoit qu'une paix jurée & signée suffisoit. Mais les barbares ne voulurent jamais se départir de ce point. Ils disoient que le passé les avoit instruits sur la futilité des serments, & sur le cas qu'ils devoient en faire. Leur opiniâtreté ne pouvant être vaincue, Jablonowski crut pouvoir se relâcher sur un article, qui portoit obstacle à tant d'autres si avantageux. Les otages furent donnés mutuellement, & notre héros signa la paix le 19. du mois d'Octobre. On verra dans la suite combien la Pologne fut redevable à Jablonowski de cette négociation.

Pour évacuer la Pologne & l'Ukraine, en exécution du traité nouvellement conclu par Jablonowski, les Tartares prirent la route de la Valachie. L'amour du brigandage étoit tellement enraciné dans leur cœur, qu'il ne leur fut pas possible de s'abstenir de piller chemin faisant. Un corps de six mille hommes, détaché de leur armée, butinoit comme si c'eût été en pleine guerre. Le Grand Général de Pologne, connoissant le penchant de ces barbares pour le pillage, en dépit de tous les traités, donna un corps de cavalerie légère à Jablonowski pour les observer dans leur marche & les contenir. Murza, dont on a déjà fait mention, couroit le pays à la tête de sa troupe, & ravageoit les environs de Tarnopol. Jablonowski le joignit à l'improviste, tomba sur lui, lui arracha son butin, & l'obli-

l'obligea à joindre le gros de l'armée des Tartares. Se An. 1667 portant en suite vers Lachowce & Rochmanow, où cinq mille Tartares enlevoient tout ce qu'ils pouvoient prendre, il les attaqua avec son courage ordinaire, les mit en fuite, fit un grand nombre de prisonniers, délivra plus de seize cent paysans Polonois, que les Tartares conduisoient dans l'esclavage, & leur reprit beaucoup de chevaux & une quantité de bestiaux dont ils s'étoient emparés. Ainsi Jablonowski réunit la gloire d'avoir fait & signé le traité de Podhayce, & de l'avoir fait exécuter à l'armée ennemie. Les Tartares étant entièrement sortis des terres de la République, les troupes Polonoises furent congédiées, & la patrie commença à goûter la tranquillité au dedans & au dehors.

Dans ses usages la nation Polonoise a conservé des traits, qui retracent fidèlement l'ancienne Rome. Après la fin d'une guerre, le Grand Général est obligé de rendre compte en plein Sénat au trois ordres de l'état, des instructions & du plan qui lui ont été donnés, de ses opérations en rase campagne, des succès qui en ont été le fruit, & des actions distinguées des guerriers qui ont combattu sous ses ordres. C'est ordinairement dans la première Diète qui suit la paix, que se passe cette scène républicaine, aux yeux de tous les ordres de l'état. L'hiver, saison absolument contraire aux expéditions militaires, est le tems consacré à la tenue des Diètes, au maintien de la police intérieure du royaume, & à la discussion des intérêts nationaux. Dans l'assemblée qui se tint cette année au An. 1668 mois de Février, Sobieski s'acquitta du devoir attaché au Grand Généralat. Son discours fut un exposé simple & fidèle des dangers & des malheurs de la dernière guerre, & un récit pathétique des prodiges de valeur & du patriotio



An. 1668. trionisme qui avoient sauvé l'état. Touchant avec modestie & légèrement ce qui le regardoit, il appuya fortement sur les services rendus par Jablonowski, & par les principaux officiers de l'armée. Tous les ordres de l'état applaudirent à la valeur & à la capacité du chef, en donnant de justes éloges aux courageux citoyens, que la patrie regardoit comme ses défenseurs & ses libérateurs. Le Vice-Chancelier, de bout aux pieds du trône, leur adressa de solennels remerciements, au nom de toute la République. Cette louable coutume de proclamer les hauts faits, marqués au coin de la bravoure & du patriotisme, & d'en rendre des actions de grâces publiques à leurs auteurs, est un des plus surs moyens de perpétuer une noble émulation entre les citoyens. Il n'est point de ressort plus puissant dans un état républicain, où le bien public est l'idole toujours chérie de la nation entière, que de faire vivre l'amour de la gloire par la pratique utile de certaines institutions, qui jettent de l'éclat sur les vertus qui doivent intéresser la patrie, & tourner à son avantage & à sa conservation.

A ne voir paroître le Souverain dans aucune des actions, dont on vient de faire le détail, on seroit tenté de croire que la Pologne n'avoit point de Roi dans ce moment. En proie au plus profond chagrin, travaillé par une sombre hypocondrie, Casimir continuoît de s'affliger dans son palais de la mort de la Reine, &, par une suite de faiblesse & d'inconséquence, il se reprochoit en même tems d'avoir épousé la veuve de son frere. Tous les malheurs arrivés à la République, lui sembloient avoir leur source dans la part qu'il avoit souffert que la Reine prît à l'administration, & dans une union illicite, que Rome à la vérité avoit approuvée, mais que sa conscience reprovoit.

voit. Affaibli par la douleur & les réflexions les plus An. 1668. tristes, son esprit lui présentait tout en noir. La couronne ne lui offroit que des peines & des amertumes de toute espèce. Il se retraçoit sans cesse les obstacles, les dégouts, qu'il avoit éprouvés à différentes époques, qui lui tenoient encore fortement au cœur. On l'avoit obligé de prendre les armes contre les Cosaques, dont il se plaisoit à attribuer la rébellion aux vexations de la noblesse, & dont le sang versé lui sembloit un crime impardonnable. La confédération contre le trône, l'opposition constante de Lubomirski à ses projets, & les suites désagréables de la guerre ouverte qui en étoit résultée, l'abandon de la plus importante partie de la noblesse dans cette circonstance, entroient dans les griefs qu'il nourrissoit contre la royauté. Son foible pour la Reine, son penchant pour la France, & son intimité avec l'ambassadeur de cette couronne, dont on lui avoit tant de fois fait des crimes, ne lui permettoient pas d'oublier les contrariétés & les déclamations sans nombre, qu'on lui avoit fait essuyer à ce sujet, & les insultes faites en pleine Diète par les nonces aux personnes qu'il affectionnoit le plus. Un d'eux n'avoit pas craint de lui dire en face, peu de tems avant la mort de la Reine, *que la patrie ne seroit heureuse, que quand elle ne l'auvoit plus pour chef.* Il avoit encore un autre sujet de plainte, dont son cœur étoit vivement ulcéré. On avoit retranché une partie de sa garde Allemande, qui étoit à sa propre solde, & sur laquelle les loix \* ne permettoient pas de gêner le Souverain pour le nombre. Se représentant donc, qu'on

N 3

avoit

\* La garde étrangère du Roi peut être plus ou moins nombreuse, à son gré; c'est toujours lui qui la paye & l'entretient de ses propres deniers. Celle que la République donne au Souverain, se monte à douze cents hommes, & est aux frais de l'état.

An. 1668 avait porté à sa dignité, à son pouvoir, & à sa tranquillité, toutes les atteintes possibles, la couronne ne lui sembloit plus qu'un fardeau onéreux, que personne ne lui aidait à porter, & dont il falloit se délivrer au plutôt.

La France ne négligeoit rien dans cet instant, pour amener Casimir à une abdication \*, qui entroit dans les vues de Louis XIV. Un Prince de son sang placé sur le trône de Pologne, eut flatté l'ambition du Monarque François. En favorisant le Duc d'Anguien, il se promettoit bien de regner sur un royaume de plus, & de voir par là son influence dans l'Europe considérablement accroître. Pierre de Bonzi, Evêque de Beziers, son ambassadeur près de Casimir, avoit les instructions les plus positives de mettre tout en œuvre pour décider le Roi, & le séduire par des offres de toute espèce. Jamais envoi n'avoit été plus propre à la circonstance, & à bien remplir l'objet de sa mission. Fin & adroit par caractère, Bonzi prenoit la forme qu'il vouloit, se plioit à tout, savoit saisir l'instant, & choisir les moyens. Son ascendant sur l'esprit foible & altéré du Roi fut aisément & bientôt établi. Le tournant à son gré, & profitant de toute la supériorité que donne le génie, il porta le dernier coup aux incertitudes & à l'irrésolution qui agitoient encore Casimir. Se conformant à ses inclinations de jeunesse, il lui offrit en échange d'un royaume, dont il étoit dégouté, un équivalent analogue à son gout. Des abbayes confi-

\* On auroit pu se dispenser de donner ici un détail de l'abdication de Casimir, & renvoyer le lecteur à l'Abbé Coyer, qui l'a tiré de Zaluski. Mais comme cet événement tient à notre histoire, & que plu-

sieurs de ceux, qui la liront, n'auront peut-être pas celle de Solieski entre les mains, nous avons cru leur faire plaisir d'incorporer ici en abrégé tout ce qui se passa à ce sujet.

dérables & une retraite paisible & honorable en France An. 1668 à son choix, furent la dernière amorce que l'on présenta à Casimir, & qui le détermina à descendre du trône. En cela il suivoit aussi les idées d'une épouse chérie, qui l'avoit gouverné d'une manière si absolue pendant la vie, qu'il n'osoit pas même s'écarter de ses projets après la mort.

Cette abdication prochaine du Roi, tramée par les plus confidents dans l'intérieur du cabinet, n'en avoit pas encore passé les limites. Personne jusques là de toute la République n'en avoit même le moindre soupçon. Le mariage de Casimir, marqué au coin de la singularité, & qui n'avoit pas tourné au bien de l'état, faisoit seulement appréhender qu'il ne lui prît fantaisie d'en contracter encore un troisième, contre le suffrage & l'avantage de la nation. Bien éloigné des vues qu'on lui supposoit alors, le Roi ne s'occupoit que du moment de réaliser son projet de renonciation, à laquelle il étoit entièrement déterminé. Avant d'en faire part à ses peuples, qui y étoient les premiers intéressés, il commença par en donner avis à tous les Potentats de l'Europe. *La couronne* (écrivait le Roi à Clement IX. alors assis sur la chaire pontificale), *que j'ai reçue par la grace du tout puissant, & qui m'a été confirmée par la bénédiction de Votre Sainteté, je la remets aujourd'hui au pied de l'autel, & entre les mains du chef de l'Eglise.* Cette lettre satisfaisante pour la cour de Rome, parut peu louable, & peu digne à la République de Pologne, qui seule se croioit en droit de donner la couronne à ses Rois, & de la reprendre de leurs mains. En effet rien ne pouvoit se traiter ni se conclure à cet égard, qu'avec la nation assemblée.

Le



An. 1668 Le moment étoit proche, où le Roi alloit remplir les formalités nécessaires à l'authenticité & à la perfection de son plan. Il convoqua le Senat au mois de Mai, sans fixer ni faire pressentir d'aucune manière les matières qui devoient être mises en délibération. Ce silence extraordinaire fut le premier avant-coureur de la scène qui alloit se passer entre le Roi & le peuple. On ignoroit quel pouvoit être le motif d'une réticence inusitée, & chacun étoit dans l'attente d'un événement, que couvroit le nuage épais du mystère. Les Sénateurs étant tous rassemblés, le Vice-Chancelier portant la parole au nom du Souverain, fit la lecture suivante de l'écrit qu'il reçut des mains de Casimir. *Ne voulant désormais songer qu'à assurer le bonheur & le repos pour l'éternité, le Roi se propose de renoncer aux travaux & aux sollicitudes de la royauté. Bientôt son âge ne lui permettra plus de vaquer aux besoins de son peuple & aux devoirs qu'impose la souveraine puissance. Il lui paroît préférable de se démettre d'un fardeau qui excède ses forces, avant que ses sujets prennent le parti d'exiger qu'il le dépose. Leurs plaintes & leurs murmures lui en ont assez dit. Ses vues les plus droites ont été imputées à des projets pernicieux, & attentatoires aux loix fondamentales de l'état. On a été jusqu'à lui reprocher de vouloir se faire élire par force un successeur. Afin de dissiper entièrement & pour toujours des alarmes nuisibles au bien de la République, il prétend remettre entre ses mains le pouvoir suprême qu'il en a reçu. Rien ne pourra le faire changer de résolution; ainsi ce seroit en vain que la nation voudroit employer les représentations & les instances, dont le Roi la dispense, comme devant être inutiles & superflues.*

Le Vice-Chancelier versoit des larmes en abondance, & ne pouvoit retenir ses sanglots. La douleur & la consternation étoient peintes sur le visage de tous les Sénateurs. Cette démarche magnanime & désintéressée d'un Roi,

Roi, qui montrait plus de force en abdiquant la couronne qu'il n'avoit fait voir de talents en regnant, réchauffa tous les cœurs, & jeta un voile sur tous les vices passés de son administration. Usant du privilège attaché à sa place, le Primat entreprit de parler au nom du Sénat. Son discours tendit à ranimer les sentiments paternels du Roi, en lui représentant qu'il y avoit de la dureté à vouloir rompre les liens qui l'attachoient à son peuple, & en lui démontrant que son repos personnel & le calme de sa conscience pouvoient être entièrement assurés, par une foule de moïens temporels & spirituels que la République avoit en ses mains, sans que son Roi eût besoin d'abandonner à jamais son royaume, pour aller chercher un asile ailleurs & un remède contre les maux dont il croioit avoir justement à se plaindre. Pour donner plus de poids encore à ses sollicitations pressantes & pathétiques, le Primat en finissant s'avança à la tête de tous les Sénateurs, & se prosterna aux pieds du trône. Il n'y avoit point eu jusques là d'exemple en Pologne, d'une démonstration aussi forte de soumission. Elle paroissoit même étrangement contraster avec les mœurs & les préjugés d'une nation jalouse de sa liberté. Mais dans ce moment de crainte, de tendresse, & d'épanchement envers le Souverain, les premiers citoyens de la République oublièrent tous leurs droits, pour ne songer qu'à retenir sur le trône le chef qu'ils y avoient placé, & qui vouloit en descendre malgré eux. Rien ne put ébranler Casimir. Se refusant aux instances du Sénat, & se dérochant à cette prostration avilissante pour une nation, qu'il sembloit cependant chérir encore, même en ne voulant plus regner sur elle, il se retira ne laissant que vingt quatre heures au Sénat pour régler l'acte juridique qui devoit constater légalement son

O

abdi-

An. 1668 abdication. Comme le Roi se levoit pour sortir du Sénat, Jablonowski pénétré de la situation où se trouvoit la patrie, & prévoyant toutes les suites funestes d'une abdication, demanda qu'il lui fût permis de parler au nom de la République. Il déploya avec force & onction les raisons essentielles qui devoient porter Casimir, à se défaire d'une renonciation, sans exemple jusqu'alors en Pologne, qui le rendroit coupable aux yeux de tous les siècles, & surtout envers la génération présente, en la plongeant dans le deuil de la perte d'un Souverain qu'elle chérissoit, & en la livrant aux maux d'un interregne, & aux troubles inévitables d'une nouvelle élection. Une éloquence qui part du cœur, a toujours plus d'effet que celle qui naît de l'esprit seul. La harangue énergique & touchante de Jablonowski produisit une partie de ce qu'on en devoit attendre. Elle arracha des larmes à tout le Sénat. Le Roi lui même ne put retenir les siennes. Attendri des efforts de tous les Sénateurs, il reconnut en ce moment combien il avoit mal à propos soupçonné l'attachement & la fidélité de Jablonowski, dans l'affaire de Lubomirski & des confédérés. Cependant, invincible dans sa résolution, il se retira du Sénat, le visage baigné de larmes, & sans proférer une parole.

Le cas où se trouvoit la République, étoit d'un genre entièrement nouveau pour elle. Dans tous les fastes de son histoire, on ne trouvoit que le seul Henri de Valois, qui eût abandonné ses états. Encore étoit ce par un départ inopiné, & non par une renonciation légale. La vacance du trône avoit alors mis tous les ordres dans la nécessité absolue de se donner un Roi par une nouvelle élection. L'agitation & les embarras du Sénat furent extrêmes, & les avis diamétralement opposés entr'eux. Les gens

gens intéressés par des motifs personnels à perpétuer le regne de Casimir, s'armèrent du prétexte spécieux de la conservation des droits nationaux. Ils prétendoient que le contrat \* entre le chef & les membres de la République étoit éternel & irrévocable, & conséquemment qu'on étoit autorisé par la loi à refuser le consentement à la demande illégitime du Souverain. Les citoyens remuants, portés à l'intrigue, & amateurs de la nouveauté, fondonent tout leur espoir sur les innovations d'un autre gouvernement, & sur les événements féconds d'un interregne. Une abdication verbale en présence du Sénat, dénuée de toute autre formalité, leur eût paru suffisante. Parmi ce tumulte d'opinions & ce conflit d'intérêts particuliers, les citoyens vertueux ne s'occupaient que du bien public, & gémissaient sur le sort de la patrie, en cherchant à démêler son véritable avantage dans cette rencontre accablante. Heureusement le court espace fixé par le Roi, pour régler l'instrument authentique qui devoit consommer son regne, obligea de mettre fin aux débats du Sénat divisé. On se réunit enfin unanimement sur la nécessité de procéder juridiquement dans une affaire, qui exigeoit le sceau de la loi, & l'accession de la nation entière. Casimir avoit été librement élu, par les trois ordres de l'état; il étoit indispensable que la République représentée par eux, reçut la puissance & la dignité suprême des mains de celui à qui elle les avoit confiées, & qu'elle souscrivît en corps & authentiquement à l'acte, qui alloit la délier du serment qu'elle avoit prêté à son chef, & qui alloit dégager le Souverain des obligations réciproquement contractées par lui, & le faire rentrer dans la classe ordinaire des sujets.

O 2

Cet

\* Lettres de Zaluski p. 41.



An. 1668 Cet avis aiant été approuvé & arrêté par l'unanimité des Sénateurs, on l'envoia au Roi, espérant toujours, que les délais nécessaires pour la convocation d'une Diète générale le feroient changer de dessein. Mais Casimir s'obstinoit invariablement au plan qu'il s'étoit formé. Les mouvements que se donnoient ses créatures, & les vrais amis de l'état, tendant au même but par des motifs bien différents, furent également inutiles. Voulant munir son éternel adieu à la nation Polonoise de la formalité que le Sénat exigeoit, le Roi ordonna la convocation générale de tous les ordres de la République, & fixa le jour de l'assemblée, qui devoit se tenir à Varsovie, au 30. du mois d'Août de la même année.

Cependant plusieurs des Souverains, à qui Casimir avoit annoncé sa prochaine abdication, lui écrivirent des lettres exhortatoires pour l'en détourner. Ils ne manquoient pas de détruire par des raisonnements solides, les monstres que Casimir, disoient ils, se plaçoit à se forger pour les combattre. Ses scrupules leurs paroissent de chimériques puérilités, indignes d'un homme placé sur le trône. Ils ne lui cachent pas toute leur surprise, de le voir si ardent à se démettre d'une couronne, dont le vuide feroit immense, & suivi de cuisants regrets, que la vie contemplative & spirituelle ne pourroit calmer. Le Pape lui même, alarmé de la perte prochaine qu'alloit faire le St. Siège d'un potentat si docile, si soumis au chef de la chrétienté, chercha à tranquilliser cette conscience timorée. Il écrivit de sa propre main au Roi, qu'il n'avoit qu'à envoyer à Rome son confesseur, pour lui en rapporter une absolution qui le mit pour toujours en repos sur le passé. Toutes ces lettres transpirèrent, & firent renaitre l'incertitude publique. Chacun se perdoit en raisonnements

nements & en fausses conjectures. L'abdication de Casimir paroissoit en effet un problème plus difficile que jamais à résoudre. Depuis quelque tems il avoit un dehors moins pensif & moins affligé. Reprenant le cours des affaires d'état, il donnoit moins de moments à celles qui le regardoient personnellement. Il présidoit comme par le passé aux fonctions de la royauté, faisoit des augmentations & des embellissements à son palais, complétoit sa garde dont on avoit diminué le nombre, & donnoit des fêtes, auxquelles il avoit l'air de prendre part. En un mot, toutes ses actions annonçoient un plan nouveau, & l'oubli total du premier. Les gens qui se piquoient de connoître le mieux son esprit & son caractère, assuroient que ce projet d'abdiquer, étoit une maladie éphémère, dont il avoit déjà eu des accès en diverses occasions. Par exemple, dans un instant de dépit contre Lubomirski & les confédérés, Casimir avoit distinctivement proféré des paroles expressives sur le dégoût que lui donnoient pour le trône les obstacles continuels qu'on opposoit à sa volonté, témoignant qu'il étoit aussi las de regner sur les Polonois, qu'ils pouvoient eux mêmes être fatigués de l'avoir pour Souverain. Cependant, disoit on, il n'a pas moins continué de regner. Les doutes augmentoient, d'après toutes ces combinaisons, & la méfiance fermoit la bouche. Plusieurs commençoient déjà à se repentir d'avoir trop tôt peut-être divulgué leurs sentiments, & d'avoir montré trop d'envie de passer sous un nouveau gouvernement. Chacun craignoit de se trahir lui même, ou de trouver un délateur. On s'observoit avec soin, & l'on attendoit impatiemment quelle seroit l'issue d'un événement aussi important que douteux.

Ann. 1668 Le jour, qui tenoit les esprits en suspens, & qui devoit être le dernier du regne de Casimir, arriva enfin. Tous les ordres de la République & tous les grands officiers de la couronne avoient été exacts à se rendre à cette Diète générale, dont l'objet intéressoit la nation entière, & offroit à la Pologne un spectacle nouveau. Abjurant d'avance les attributs & les droits d'une couronne, qu'il alloit déposer pour jamais, & dont son cœur étoit déjà entièrement détaché, Casimir se rendit au lieu de l'assemblée dans le simple cortège d'un particulier. Ne se regardant plus comme Roi, il ne voulut point, dans cette circonstance où il alloit effectivement cesser de l'être, user de l'organe d'un tiers pour communiquer ses dernières volontés à son peuple. Portant lui même la parole, il prononça le discours suivant, qui mérite d'être rapporté mot pour mot. \*

*Polonois,*

„Depuis trois siècles environ les Jagellons regnent sur  
 „Vous. Leur empire n'est plus, & je touche au moment de voir finir le mien. Cassé par le poids des  
 „années, les fatigues militaires, & les travaux sans nombre d'une administration orageuse, surchargé des peines & des inquiétudes d'un regne de vingt & un ans,  
 „je renonce à jamais au sceptre bien fragile, dont les mortels font tant de cas, pour ne plus m'occuper que  
 „des biens éternels. Quand Vous parlerés de moi à  
 „Vos descendants, qu'ils apprennent que je fus également propre à la guerre & aux conseils; que le bonheur de mes peuples m'a paru préférable à l'éclat du  
 „thrône;

\* Lettres de Zaluski p. 42.

„thrône; que j'ai déposé la dignité & le pouvoir sur Ann. 1668  
 „prêmes entre les mains de ceux, qui m'en avoient revêtu. C'est à Votre attachement pour mes ancêtres  
 „& pour moi, que j'ai été redevable de la couronne; ma tendresse paternelle pour Vous me la fait abjurer.  
 „Que mes prédécesseurs aient regardé comme un bonheur de transmettre le thrône à leurs enfants, ou à  
 „leurs parents les plus proches; ma plus douce satisfaction est de le remettre à la patrie, qui m'a aimé avec  
 „toute la tendresse d'une mere, & que j'ai chérie comme mon enfant. Le premier rang, les grandeurs, les  
 „honneurs, & les droits de la majesté, ne sont plus rien à mes yeux. Rentré dans la classe ordinaire des citoyens, je deviens Votre égal, & j'abandonne ma place  
 „au sujet que Vous croirés le plus en état de Vous rendre heureux. Le choix de la République sera judicieux  
 „& prospère, si l'éternel favorisé les vœux que je lui adresse dès ce moment. Recevés mes actions de grace  
 „pour les services que Vous m'avez rendus, pour Vos bons avis, & pour le zèle que Vous avez fait paroître  
 „pendant tout le cours de mon regne. Contre la droiture & la pureté de mes intentions, si j'ai malheureusement mérité l'improbation de quelques uns d'entre  
 „Vous, c'est une fatalité attachée aux circonstances, dont on ne doit me savoir aucun mauvais gré, comme j'oublie tout ce qu'on a pu commettre d'offensant contre moi. Recevez mes adieux; Vous serez  
 „tous éternellement dans mon cœur. Quelque soit l'éloignement qui existera entre nous, il ne pourra  
 „rien sur la tendresse que je Vous conserverai tous les jours. La dernière demande que je Vous fais, est  
 „que mon tombeau soit placé au sein de la République, que,



An. „que, & que mes cendres reposent au milieu de mes  
1668 „compatriotes. „

Ce discours sembloit au dessus des forces & des talents de Casimir, & digne du Roi qui auroit le plus habilement gouverné. Plus grand, plus courageux mille fois, en déposant la couronne, qu'il ne l'avoit été en la portant, l'instant qui terminoit son regne, en paroissoit le plus beau. Les prières, les soupirs des Sénateurs, des chevaliers, & de tous les ordres de l'état, témoignent ce qui se passoit dans leur ame. Ils le conjurèrent de la maniere la plus touchante de ne pas abandonner la République, de reprendre le timon des affaires, de continuer à regner sur une nation, qui se l'étoit volontairement choisi pour chef, & qui ne se départiroit jamais de l'amour & de l'attachement qu'elle lui avoit voué inviolablement. Parlant au nom de toute l'assemblée, le Maréchal de la Diète, Erienne Sarnowski, Chambellan de Lenczycie, emploia tout à ramener le Roi à des sentiments conformes aux vœux de la patrie. Son discours finit cependant par une espèce de panegyrique des efforts héroïques & de la force d'esprit qu'annonçoit une abdication. Présentant avec des couleurs pleines de feu les héros de l'ancienne Rome, qui avoient eu la magnanimité de se demettre du souverain pouvoir, il détractoit & attenoit avec art les ames pusillanimes, qui toujours retenues par les viles amorces de la puissance & de la grandeur, avoient lutté des années entières, sans consommer un ouvrage au dessus de leur portée. Ces adroites & malignes insinuations du Maréchal de la Diète, découvroient les dispositions du plus grand nombre, & que, si Casimir se fût retracté de son projet, son regne eût été plus malheureux, plus agité qu'au-

qu'auparavant. Les plaintes, les murmures, les attentats An. contre l'autorité, la dérision, eussent été le fruit de son 1668 inconstance. Casimir avoit tout pesé & prévu. Trop avancé pour rétrograder, ce que le Maréchal de la Diète venoit de débiter n'étoit guères propre à le faire changer de résolution. Le Roi s'étant retiré, vû l'approche de la nuit, la séance fut terminée, & la conclusion de cette grande affaire remise aux jours suivans.

Dans ce moment décisif, où il falloit absolument se réunir, le combat d'opinions recommença. Tel inique qu'ait pu être un Souverain pendant le cours de son regne, il a toujours quelques partisans. Casimir n'avoit pas gouverné d'une maniere tyrannique, & qui eût pu lui attirer la haine publique & universelle. Ses créatures opinoient à de nouvelles instances, plus fortes, plus positives que les premières. Les citoyens vraiment animés du bonheur de la nation, parmi lesquels on remarquoit Jablonowski, croioient qu'il étoit à propos de faire encore une dernière tentative, dont le succès couperoit court à tout ce que l'avenir laissoit entrevoir d'orageux pour la République. Il eut été à désirer que ce parti eût prévalu; l'élection suivante, & les malheurs qui en résultèrent, ne prouvèrent que trop combien les craintes de Jablonowski étoient fondées sur l'amour & le bien de la patrie. Le plus grand nombre, avide du dénouement, disoit qu'on avoit fait assez pour retenir le Roi, & que les devoirs des citoyens envers lui étoient plus que remplis, par les humbles supplications & les demonstrations multipliées de la plus grande soumission. S'humilier & s'attendrir davantage, c'étoit s'avilir & perdre un tems précieux, qu'il valoit mieux employer à la gloire & à l'avantage de la République. On ne pouvoit à la vérité disconvenir des

P

ver-

An. 1668. vertus sociales & domestiques de Casimir, mais pouvoit on en citer qu'il eût montré dans tout le cours de son regne, qui fussent propres & particulières au chef d'une nation libre & guerrière? Au fait en le perdant, on ne faisoit une perte, ni grande, ni irreparable. Plus adonné aux inclinations & aux travaux d'un homme privé, que d'un Souverain, il s'étoit fréquemment & peu convenablement emporté contre les devoirs de la royauté, dont sans doute il étoit incapable de remplir l'honorable tâche. Son envie d'abdiquer, étoit un aveu authentique de sa foiblesse; obtempérer à sa demande, c'étoit le soulager, & lui prouver qu'on l'avoit aimé pour lui même. De nouvelles représentations devenoient inutiles, & ne faisoient que reculer une renonciation, qui alloit laisser la liberté de faire un choix utile à la patrie, qui rendit la vigueur aux tribunaux de justice, & tirât le royaume de la nuisible inertie où Casimir l'avoit plongé. Cette fluctuation d'avis auroit pu trainer encore les choses en longueur, si le Primat qui se voioit avec plaisir à la veille de jouer, *par interim*, le premier rôle dans l'état, n'avoit fortement secondé les partisans de l'abdication. Le futur *Interroi*, développa avec emphase & finesse toutes les raisons, qui pouvoient venir à l'appui de son avis. La nécessité de conclure, & le cri de la pluralité, accélérèrent l'ouvrage. Les voix se réunirent enfin; & d'accord sur l'objet capital, les trois ordres ne s'occupèrent plus que des accessoires. La pension de retraite de Casimir fut fixée à trois cent mille florins, qui devoient être annuellement payés à l'*Exroi*; cette somme parut un gage honnête & suffisant de la reconnaissance des Polonois envers Casimir. La formule d'abdication étoit le point le plus embarrassant. On n'en avoit aucune idée, ni des termes dont le Roi devoit se servir pour arti-

articuler juridiquement sa renonciation au trône. Ce pendant il fut arrêté qu'on y travailleroit avec diligence. Le diplôme abdicatoire fut en effet dressé dans la teneur suivante, & l'on procéda à le mettre en exécution. Il est digne de trouver place dans l'histoire, également faite pour l'instruction des Rois & des particuliers.

*Jean Casimir, Roi de Pologne, & Grand Duc de Lituanie: annonçons à la génération présente & aux races futures, que l'âge & les pénibles occupations du gouvernement nous ayant mis entièrement dans l'impuissance de regner, nous nous sommes, volontairement & de plein gré, décidés à déposer le sceptre, pour nous occuper uniquement & sans obstacle aucun de l'ouvrage important du salut. En conséquence nous avons assemblé tous les Sénateurs à Varsovie le 12. Juin, & leur avons fait part de notre résolution. Etonnés d'un projet aussi nouveau, que frappant par sa magnanimité, ils ont cru devoir en remettre la consommation aux suffrages de la nation entière. En vertu de quoi nous avons convoqué une Diète générale au 30. d'Août. A peine y avons nous parlé d'abdiquer, que nous avons reçu les témoignages les plus authentiques de l'attachement & du desespoir de nos peuples, qui n'ont point perdu le souvenir de ce que nos ayeux ont fait pour la splendeur & le bien de l'état, & particulièrement de nos efforts pour lui conserver son ancien lustre. Ils ont mis tout en usage pour nous porter à continuer de les gouverner, mais il ne leur a pas été possible de nous faire changer de dessein. Ce qui a obligé de pratiquer avec formalité, une renonciation absolue & irrevocable, devant tous les ordres assemblés de la République, suivant laquelle, ayant mûrement délibéré, & obtenu le consentement de toute la nation. Nous Jean Casimir, sain d'esprit*



An.  
1668

„& de corps, nous abdiquons volontairement & sans  
 „aucune violence ni impulsion, le Royaume de Po-  
 „logne & le Grand Duché de Lithuanie, & tous do-  
 „maines ou états y joints & en dépendants. Nous  
 „renonçons pour ce moment, & pour jamais, aux  
 „prérogatives de la majesté, rendant la couronne, sans  
 „restriction, à tous les ordres de l'état, de qui nous  
 „l'avons reçue; annullant tout serment d'hommage,  
 „de fidélité, & d'obéissance, dont la République &  
 „chaque citoyen sont relevés dès l'instant. D'après  
 „cette renonciation expresse, l'interregne commençant,  
 „le Révérendissime Archevêque de Gnesne, Primat du  
 „Royaume, est autorisé par les loix & les costumes à  
 „élire, conjointement avec les trois ordres de la Ré-  
 „publique, un nouveau Roi; & nous jurons de n'in-  
 „fluer directement ni indirectement dans le choix à  
 „faire. En foi de quoi, & *ne varietur*, nous avons  
 „apposé le sceau de la Majesté au présent Diplôme,  
 „signé de notre main. Donné à Varsovie, dans l'as-  
 „semblée générale de la nation. Le 17. Septembre de  
 „l'année 1668, de notre règne la vingt & unième.”

Cet acte légal & authentique, revêtu du consente-  
 ment de la nation entière, la délia de tous ses engagements  
 envers le Souverain qui l'abandonnoit. Mais en remet-  
 tant les droits qu'il en avoit reçus, le Roi n'étoit pas en-  
 core quitte des obligations qu'il avoit contractées avec elle.  
 Il lui fallut une reversale, par laquelle il fût notoire & con-  
 staté, qu'en acceptant l'abdication de son chef, la Républi-  
 que annulloit tous devoirs réciproques, & le relevoit à  
 jamais des *Paſta Conventa* qu'il avoit jurés après son élec-  
 tion. Munis de cette sûreté mutuelle, l'état & Casimir se  
 trou-

trouvèrent libres. *L'Exroi*, quittant Varsovie, reçut pour An.  
 la dernière fois des hommages & des honneurs qu'il n'e- 1668  
 toit plus dans le cas d'exiger. Les regrets apparents & le  
 deuil extérieur des Polonois, semblèrent le toucher mé-  
 diocrement, soit qu'il doutât de leur sincérité, soit que,  
 concentré dans lui même, l'avenir, dont il se promettoit  
 beaucoup, l'occupât plus que le présent. En lui finit l'il-  
 lustre race des Jagellons, qui avoit gouverné la Pologne  
 pendant deux cent quatre vingt deux ans consécutifs. Par-  
 ticularité digne de remarque dans un royaume, dont la  
 couronne est élective.

L'abdication de Casimir offrit à découvert l'état fa-  
 cheux de la République. Il avoit rendu le royaume à la  
 nation Polonoise, bien différent de ce qu'il l'avoit reçû.  
 L'épuisement d'hommes & d'argent occasionné par nom-  
 bre de guerres ruineuses, le démembrement de plusieurs  
 villes riches & districts importants, l'alteration de la mon-  
 noie, l'anéantissement du commerce & le défaut de circu-  
 lation, l'agriculture languissante, la justice sans vigueur,  
 étoient autant de playes profondes & mal fermées, dont  
 la Pologne devoit longtems porter les cicatrices. Si cette  
 République a perdu de son ancienne splendeur, c'est sous  
 ce regne foible & inhabile que l'on doit fixer la première  
 époque de sa décadence. Les bourasques continuelles qui  
 l'agitèrent au dedans & au dehors, eussent demandé un  
 pilote expert & courageux, capable de lutter avec force  
 & constance. Jamais la fortune n'avoit été plus aveugle  
 qu'en donnant cette couronne à un mortel d'un mérite or-  
 dinaire, uniquement propre à la vie tranquille & privée.

Dans le délabrement affreux où se trouvoit la Po-  
 logne, après les secousses violentes qu'elle venoit d'essuier,  
 les bons patriotes envisageoient avec douleur les maux

An. 1668 prochains de l'interregne, & les troubles inseparables d'une election. Le bonheur & la gloire de la nation Polonoise dependoient du choix qu'elle alloit faire. Les maux étoient grands, mais ils n'étoient pas sans remedes. Une République est inépuisable dans ses ressources. Objet perpétuel de la jalousie de ses voisins, souvent en proie aux débats intestins qu'engendrent l'amour de la liberté & du bien public, un état républicain peut bien être abattu & altéré par la violence passagere d'un orage impreyû, mais bientôt il se relève, renaît de ses propres pertes, & reparoit plus fort, plus uni, plus resplendissant qu'auparavant. La Pologne avoit encore dans son sein des héros, des grands hommes, dont elle pouvoit tout attendre, & faits pour améliorer son destin. On distinguoit entr'autres Sobieski & Jablonowski, ces habiles & courageux citoyens, à qui la patrie avoit plus d'une fois été redevable de son salut, par l'entière expulsion de ses ennemis, & par le rétablissement du calme & de l'union nationales. Leurs talents, leurs vertus, étoient le plus fort appui, la plus chere esperance de la République. Heureuse, si son lustre, sa félicité, ses intérêts, eussent uniquement dependus de leur fidélité & de leur savoir! Ils lui eussent épargné à coup sûr les agitations de l'interregne, & l'élection bizarre qu'il produisit, & tous les maux qui en résultèrent.

Le moment où le trône électif vient à vaquer, est le coup de signal pour l'intrigue & l'émulation. Non seulement les principaux de la nation, qui va se choisir un chef, mais bien plus encore tous les Princes voisins, accourent se mettre sur les rangs. La jeunesse, l'impétuosité, la nullité de rapports, rien n'arrête quiconque croit, d'avoir droit d'y prétendre. Mériter une couronne, savoir  
la

la porter, c'est ce dont on ne se demande guères si l'on est susceptible. On n'est occupé que du désir & des moyens de l'obtenir. An. 1668 Jamais couronne n'eut plus d'aspirants, qu'en ce moment celle de Pologne. Le Czar l'ambitionnoit pour son fils; Rakozzi, Prince de Transilvanie, la vouloit pour lui même. Le jeune Duc d'Anguien se proposoit, & dans le cas de refus, offroit à sa place le grand Condé, son pere. L'Empereur sollicitoit pour le Duc de Neubourg, Palatin du Rhin, ou pour le Prince Charles de Lorraine. Enfin il n'y eut pas jusqu'au Pape, qui ne voulût influer dans la prochaine election. Il demandoit le trône, vacant par abdication, pour une Princesse qui avoit elle même abdiqué le sien. Christine, autrefois Reine de Suède, étoit le sujet, pour lequel briguoit vivement la cour de Rome.

Partagée entre tant de rivaux, avides de la gouverner, & dont chacun avoit des partisans ouverts & opposés, la République s'occupa d'abord du soin de discuter les qualités des prétendants, & d'en diminuer le nombre, pour pouvoir plus aisément faire un choix. La différence de religion fut un motif décisif d'écarter le fils du Czar, quoiqu'il offrît d'abjurer la sienne en faveur de celle qui lui donneroit le trône. Le Prince Transilvain avoit un droit assuré à la haine & au ressentiment des Polonois. Le souvenir de la guerre allumée par Rakozzi, son pere, vivoit encore dans le cœur des citoyens, dont des ancêtres y avoient péri. Il fut exclus de haute lutte. On trouvoit le Duc d'Anguien trop jeune, & l'on avoit contre lui le grief impardonnable, d'avoir été l'occasion d'une entreprise du Roi contre la libre election réservée à la seule nation. En outre la France sembloit donner son appui au grand Condé, guerrier aussi habile qu'en état de regner,  
de



An. 1668 de préférence à son fils, dont on ne pouvoit que concevoir des esperances heureuses. Malgré tous les efforts & les libelles des ennemis de Louis XIV. c'est à dire l'Autriche, le parti de Condé fut un de ceux qui avoit les plus profondes racines. Il exista même malgré l'abandon de son Roi, que des raisons puissantes & imprévues de politique obligèrent de se délistier de ses sollicitations pour lui, & de faire de nouvelles démarches en faveur du Duc de Neubourg, que la Suède, le Brandebourg, & la Saxe, appuioient déjà fortement. Mais la République inclinoit foiblement à se donner un Roi sexagénaire, dans la circonstance présente où il falloit de la force de corps & d'esprit. Le Prince Charles de Lorraine offroit un attrait plus puissant. A la fleur de l'âge, doué d'une belle physionomie, de la taille & du port d'un héros, robuste d'esprit & de corps, bon, appliqué, guerrier habile & aiant fait ses preuves, libre, pouvant se marier au gré de la République, ce digne concurrent étoit fait pour séduire. Peut être eut il fixé les regards de la nation, si il eût employé d'autres agents pour ménager ses intérêts. Des Jésuites, & un Moine Irlandois transformé en gentilhomme, étoient peu propres à étayer ses prétensions, & à donner de l'importance & de la considération à son parti. Quant à Christine, ses pas furent en pure perte, malgré l'instance du St. Siège. Le sexe, l'âge de cette concurrente inespérée, son aversion pour le mariage, son inconstance, son caractère altier & sanguinaire, lui valurent une exclusion unanime.

A travers les cabales ouvertes, & les menées sourdes de chaque parti, pendant tout l'hyver qui précéda la Diète, la République enfin ouvrit l'assemblée électorale au mois de Mai. La possibilité du cas extraordinaire, où l'on vou-



voudroit élire de nouveau Casimir, déterminà à l'obliger An.  
de s'éloigner à quarante lieues de Varsovie. Cette sage 1669  
précaution coupoit court aux brigues des anciennes créa-  
tures de Casimir, & le mettoit hors de portée de les favo-  
riser, ou de tremper dans aucune des nouvelles intrigues.  
Les Sénateurs, dont le grand Condé avoit acquis un bon  
nombre ainsi que le Primat, balançoient entre ce héros  
& le Duc de Neubourg, que tant de Souverains proté-  
geoient publiquement & en secret. La noblesse étoit ex-  
clusivement portée pour le Prince Charles de Lorraine,  
que l'Empereur soutenoit secrètement & de bonne foi.  
La diversité d'avis de ces deux corps, les premiers du ro-  
yaume, ne faisoit craindre aucun choc violent, & paroîs-  
soit devoir cesser par un débat amiable. En général tout  
annonçoit une élection prompte & paisible, chose assez  
rare dans une affaire de cette nature. L'activité des prin-  
cipaux de la nation, la pétulance de la multitude, les fac-  
tions du dehors, l'or étranger, & les troupes des puissan-  
ces influentes, sont d'ordinaire de violents obstacles à la  
tranquillité & à la liberté, & finissent souvent par rendre  
la scène orageuse, tragique, & ensanglantée.

Un événement, auquel on auroit dû s'attendre, vint  
jeter l'alarme, & troubler la paix qui sembloit n'avoir  
rien à apprehender du dehors. Parmi les compétiteurs  
que l'on avoit ouvertement rejetés, le Czar, à qui l'on  
avoit donné précédamment des assurances pour son fils,  
s'avançoit à la tête de 80 mille hommes vers les confins  
de la Lithuanie, pour accélérer l'effet des promesses qu'on  
lui avoit faites, ou se venger de l'affront & du manque de  
foi dont il auroit à se plaindre. Dans cette circonstance  
critique l'embaras fut extrême. Se piquer de tenir une  
parole extorquée par la nécessité, dans des tems facheux,

Q

au



An. 1669 au risque de subvertir la forme constitutive de l'état, au mépris ou au détriment de la religion dominante, étoit un parti qu'on ne pouvoit se résoudre à prendre, quelque chose qu'il dût arriver. Faire la guerre au dehors pendant la tenue d'une Diète importante, dont l'objet délicat pouvoit engendrer une guerre civile, offroit aussi des dangers. Ruler & temporiser avec l'ambitieux Czar, fut le seul expédient au quel on s'arrêta. Pac, Chancelier de Lithuanie, eut ordre d'aller entretenir les espérances du Moscovite, & de le flatter du succès, sans qu'il eût besoin de recourir aux armes. Pendant ce tems là, on continua les formes ordinaires, pour réunir les suffrages de la nation.

Le Duc de Neubourg & le Prince Charles de Lorraine étoient désormais les deux seuls compériteurs, qui se disputoient la couronne, & dont on s'occupât sérieusement. On alloit déjà recueillir les voix, & s'assurer de l'unanimité, mais le parti du grand Condé, éteint en apparence, vivoit effectivement, & n'auroit pas manqué de faire éclore à l'improviste une élection contraire aux vues des autres. L'on assuroit que l'Ambassadeur de France remuoit sourdement, & se conduisoit d'une manière tout à fait opposée. C'en fut assez pour donner l'éveil à l'ordre equestre, qui résolut d'anéantir à jamais les prétensions du Prince François, & son parti. Ils coururent au Sénat, pour exiger de lui une exclusion formelle & irrévocable. Personne n'étoit plus embarrassé que le Primat, Comte Prazmowski. Sa contenance déceloit l'intérieur de son ame, & la vérité de l'accusation. Cherchant à faire une réponse conforme aux volontés du Senat, & qui en même tems ne blessât point l'intérêt de son protégé, il hésitoit, consultoit, & n'osoit prendre la parole. Les Sénateurs

teurs agitèrent entr'eux la nécessité où l'on étoit de calmer An. la noblesse, en lui donnant la satisfaction de sa demande. 1669 Cependant les plus sages firent observer, qu'il falloit chercher un moien qui fût utile à la nation, & qui en même tems n'injuriât point un grand Prince, respectable par ses qualités personnelles, & par l'appui de la France, qu'il n'étoit pas à propos d'indisposer. Refuser les suffrages, étoit user de la liberté nationale, & faire un exercice de ses droits que personne ne pouvoit désapprouver. Mais exclure, c'étoit manquer à tous les égards. Les partisans du grand Condé n'oublièrent pas d'appuyer sur le despotisme qui regnoit dans la démarche de la noblesse, qui sans doute prétendoit gêner le Sénat dans ses délibérations, & forcer ses suffrages. Malgré toutes ces raisons faites pour l'emporter, on crut devoir déférer au désir de la noblesse. L'envie d'achever promptement l'élection, & la crainte du Czar qui étoit aux portes de la République avec une armée formidable, firent prononcer dès le lendemain une exclusion, qui répugnoit à la majeure partie des Sénateurs. Le calme fut rétabli pour le moment entre la noblesse & le Sénat. Il n'étoit plus question que de décider entre le Duc de Neubourg & le Prince Charles de Lorraine. Vices, vertus, fortune, credit, avantages, désavantages, tout fut mis dans la balance nationale, pour être jugé au tribunal intégral, & clair-voiant de la liberté.

Les Sénateurs, les Nonces, presque tous les Grands du royaume, étoient pour le Duc de Neubourg, dont les richesses & les possessions territoriales rendoient le choix avantageux à la République. La noblesse des Palatinats, continuoit de se déclarer en faveur du Prince Charles de Lorraine, qui n'avoit d'autre dot à apporter que des talents

lents supérieurs. Cette division opiniâtre d'avis prolongea les séances. Le terme destiné à l'élection étoit prêt d'expirer. L'ordre equestre redoubla ses instances aux Sénateurs, qu'il soupçonnoit de faire naître des difficultés pour reculer la conclusion. De nouveaux délais achevant de confirmer ce soupçon, l'orage qui grondait, prit feu tout à coup. Une fureur soudaine s'empara des nobles, qui avoient eu jusques là bien de la peine à se contenir. Ils coururent tumultueusement à la salle \* de l'assemblée, l'investirent, firent plusieurs décharges de mousqueterie sur les Sénateurs qui parurent, ou qui tentèrent de se sauver. Assiégée par une partie de la nation, la plus élevée en dignité de la République, se voyoit indignement violentée, & sur le point d'être la victime du délire de l'ordre equestre. Un Sénateur perdit la vie dans le sanctuaire de la justice & de la liberté; d'autres furent blessés. Les clameurs redoublées, l'impatience des nobles, menaçoient des malheurs encore plus affreux, si l'on ne se hâtoit de les apaiser. Mais qui voudroit se charger de faire entendre raison, à cette multitude effrénée, qui, ne respectant ni le lieu, ni l'objet de l'assemblée, ni l'âge, ni les vertus, ni la personne des citoyens les plus graves & les plus dignes de vénération, prétendoit faire recevoir ses volontés au Sénat les armes à la main? Jablonski, que l'amour de la patrie avoit fait courir à de plus grands dangers, n'hésita pas à se présenter devant ces ennemis d'une nouvelle espèce. Le port noble & majestueux de ce héros, l'air serein & tranquille de ce jeune, mais habile magistrat, plus que tout cela, le souvenir de ses vertus guerrières & patriotiques, en imposèrent à ces furieux. L'orage commença à gronder avec moins de violence,

puis

\* Que l'on nomme Szopa.

puis s'apaisant tout à fait, le silence le plus profond succéda à cette confusion des cris, & du cliquetis des armes. Chacun prêta une oreille \* attentive. „Très nobles & très braves Polonois, dit Jablonski, y pensés vous de vouloir tremper vos mains dans le sang de vos concitoyens, de vos amis, de vos parents, de vos frères, pour choisir un maître, entre deux Princes que Vous ne connoissés pas, & qui ne s'occuperont peut être que foiblement de nous rendre heureux? Confier le souverain pouvoir à un étranger, c'est courir les plus grands risques, & avouer à toute l'Europe que la République n'a pu trouver dans son sein un sujet digne de porter la couronne, & de regner sur nous. Que nous importent le Duc de Neubourg, & le Prince Charles de Lorraine? qu'ils gouvernent en paix leurs familles & leurs états. Un Polonois doit seul commander aux Polonois. En se donnant un *Piaśt* pour Roi, nos ancêtres ont honoré le mérite & la vertu, & se sont bien trouvés du choix que leur avoit inspiré la sagesse. Faisons comme eux, mettons toute brigue de côté, & perdant de vue tout étranger, quelques qualités qu'il puisse avoir, plaçons un *Piaśt* sur le trône. „ \*\*

Q 3

La

\* Après la description d'une émeute populaire, Virgile, ce grand peintre du cœur humain, dit au premier livre de son *Aenéide* :

*Tum pietate grauem ac meritis, si forte virum quem  
Conspexero? filens, arrectisque auribus adstant.*

\*\* Zaluski, Zawadzki, Kochowski, historiens contemporains, attribuent tout ce discours à Jablonski, dont l'épithaphe même fait mention des services qu'il rendit à la République dans l'élection du Roi Michel. Mr. l'Abbé Coyer, a jugé à propos d'en faire honneur à Jean Sobieski, ennemi de Michel. Arracher les lauriers de notre héros, pour en parer le sien, est un coup de l'art, que nous passerions



An.  
1669 La noblesse fut entièrement apaisée, & ramenée à l'esprit de patriotisme par cette patriotique harangue de Jablonowski. Renonçant pour jamais à l'idée de mettre la couronne sur la tête d'un étranger, on se demanda seulement, quel étoit le citoyen que l'on devoit choisir. Opalinski, Palatin de Kalisz, proposa sur le champ Michel Koributh Wisznowiecki, descendant du frere de Jagellon, que les Evêques de Culm & de Plocko soutenoient ouvertement, depuis le commencement de la Diète, en dépit de toutes les cabales étrangères. Il fut à peine nommé, que le Prélat Olszowski, Evêque de Culm, Vice-Chancelier de Pologne, citoyen éloquent, & recommandable par ses vertus, s'écria avec enthousiasme, *vive le Roi Michel*. Cette acclamation passa en un instant de bouche en bouche, & se communiqua à toutes les extrémités du camp. La nation ayant unanimement approuvé le choix, le Primat fut contraint de le proclamer, & l'élection fut confirmée.

La surprise du nouveau Roi ne peut se dépeindre. Issu des anciens Ducs de Lithuanie, comptant les Jagellons parmi ses ancêtres, mais privé de tous les biens patrimoniaux par la guerre des Cosaques, Michel vivoit modiquement des bienfaits de Marie Louise, dans une obscurité malheureuse, & peu faite pour sa haute naissance. Jamais il n'eut osé lever les yeux sur le trône, que son peu de fortune, de credit parmi la nation, & de talents

rions volontiers à cet adroit écrivain, si l'authenticité ne nous autorisoit à réclamer un fait qui nous appartient exclusivement. On pourroit aussi prouver très positivement que Sobieski, loin de déshonorer un *Pras*, n'étoit pas bien avec la noblesse, & qu'il se retira aussi dans Varsovie, sur la seule proposition, qui en fut faite, pour n'avoir pas de part à une election, contraire à ses vues.

lents personnels, sembloit absolument lui interdire. Au-  
tant étonné d'un événement incroyable, que pénétré de son incapacité réelle, il employa tout, jusqu'aux larmes, pour qu'on le dispensât d'accepter la souveraine puissance, dont l'honorable fardeau excédoit ses forces. Des ayeux illustres, & le caprice de la noblesse, étoient les seuls titres, à qui il devoit cette bizarrerie de la fortune. Mais ce mérite ne suffisoit pas pour gouverner, & pour reparer les maux du regne précédent. L'insuffisance de ce phantome de Roi, se soutint constamment pendant la courte durée de son administration, qui fut un tissu de bévues. Toutes les puissances étrangères ne purent concevoir comment Michel avoit été préféré aux rivaux puissants & habiles que la Pologne lui avoit sacrifiés. Casimir lui même apprenant l'élection de son successeur, ne put s'empêcher de se récrier sur un choix aussi extraordinaire. Quant au Czar, indigné de s'être laissé amuser par de belles paroles, il se plaignit amèrement d'avoir été joué par la République, & jura de lui faire payer cher l'insulte qu'il prétendoit en avoir reçue. On verra dans peu qu'il tint parole.

On couronna Michel suivant les formalités & avec la pompe ordinaire. La Diète du couronnement fut orageuse, par la juste & pressante demande des citoyens, dont les biens avoient sous le regne précédent été échangés dans les cessions faites aux Moscovites. Une autre matière importante fut la loi, qu'on vouloit créer, pour mettre des bornes à la liberté indéfinie de rompre la Diète à son gré, par un *Veto*, dont un Nonce venoit d'abuser dans la dernière Diète d'élection. Mais tous ces objets, sur lesquels

\* Voyez l'histoire anonyme de la Pologne, continuée par Massuet.

An. 1669 quels il étoit difficile & dangereux de conclure, occasion-  
nèrent des débats violents, & obligèrent de congédier  
l'assemblée. Jamais Souverain n'avoit été si peu propre  
à regner par lui même. Ignorant, indécis, il ne pouvoit  
qu'être gouverné par le premier venu qui voudroit pren-  
dre de l'empire sur lui. La foiblesse & l'inhabilité d'un  
Roi ouvrent un champ vaste aux intrigants & aux ambi-  
tieux. Pac, Chancelier de Lithuanie, homme d'un ge-  
nie élevé, naturellement éloquent, éclairé, moins occupé  
du bien de la patrie, que de l'aggrandissement de sa mai-  
son, fut le premier qui s'empara du nouveau Roi. Per-  
sonne n'étoit plus dangereux, par l'abus qu'il pouvoit  
faire de son ascendant sur l'esprit du Souverain. Il com-  
mença par éloigner tous ceux qui auroient pu partager la  
confiance du maître. On vit bientôt entre quelles mains  
Michel étoit tombé, & l'effet des conseils de son favori.  
Le Roi sollicita & obtint la toison d'or, moyennant qu'il  
épouserait l'Archiduchesse Eléonore, sœur de l'Empereur  
Léopold. Il demanda à la cour de Vienne le titre de Ma-  
jesté, en place de celui de Sérénité qu'elle avoit jusques là  
accordé aux Rois de Pologne. Toutes ces démarches fai-  
tes à l'insçu & sans le consentement du Sénat, ni de la na-  
tion, déplurent à tous les Grands du royaume. Chacun  
prit ombrage de la violation manifeste des droits de la  
République. Les Sénateurs, qui n'avoient point oublié  
la violence des nobles, saisirent l'occasion des justes griefs  
dont on avoit à se plaindre, pour se venger. Résolus d'en  
demander le redressement, ils s'assemblèrent fréquemment  
à Lowicz, chez le Primat Praczowski, qui avoit aussi  
sur le cœur les contrariétés, que lui avoit procuré cette  
élection. Ce que l'on machinoit contre Michel, auroit  
produit indubitablement une révolution subite & fa-  
cheuse,

cheuse, si Jablonowski n'eut mis tout en œuvre pour main- An.  
tenir l'union & la paix. Il fut moins excité à cette dé- 1669  
marche par le désir de soutenir le Roi, à l'élection duquel  
il avoit eû une part assez grande, & dont son épouse étoit  
cousine germaine, qu'en vue du bien public. Les Tarta-  
res & la Porte Ottomane venoient de se concerter pour  
aider les Cosaques, qui remuoient de nouveau dans l'U-  
kraine. Jablonowski remontra avec véhémence au Sénat,  
combien il étoit important pour la patrie, d'étouffer tout  
ressentiment particulier, pour ne s'occuper que des moyens  
de défendre la République contre tant d'ennemis conjurés  
pour l'anéantir. Ce fut dans ce moment, où la Pologne  
avoit tant à appréhender, que se forma l'étroite liaison  
entre Sobieski & Jablonowski. Le patriotisme fut la base  
de leur amitié constante & inalterable, que la conformité  
de vertus, de talents, de sentiments, avoit fait naître. A  
la veille de la guerre effrayante qui menaçoit l'état, l'union  
de deux habiles guerriers, de deux citoyens vertueux,  
étoit d'un grand secours pour la Pologne, qui n'avoit rien  
à espérer de son Roi, ni de ceux qui le faisoient agir.

Avant de parler des expéditions militaires de cette  
guerre, il est à propos d'en dire le sujet & les motifs.  
L'élection de Michel, dont les biens étoient situés dans  
l'Ukraine, fit présumer aux Cosaques que le nouveau Roi  
de Pologne ne manqueroit pas de chercher à recouvrer le  
patrimoine dont il avoit été dépouillé, & à réhabiliter  
dans le leur les Seigneurs Polonois, qui étoient dans le  
même cas. Leur défiance les engagea à pressentir les in-  
tentions de Michel. Ils lui demandèrent un déistement  
formel de ses titres, & de ses prétensions personnelles; &  
pour joindre sa cause à celle de la République, ils sollici-  
tèrent l'incorporation de l'Ukraine au royaume, sur le

R

pied



An.  
1670  
1671 pied de province, & avec voix délibérative dans les Diètes. En cas de refus, ils annonçoient que tout traité étoit désormais rompu avec la Pologne. Cette demande ridicule, accompagnée d'une menace, indigna Michel, & l'on ne songea qu'à combattre les rebelles, qu'on auroit dû chercher à apaiser, plutôt que de les forcer à appeler des secours, toujours funestes à la République. Une autre puissante raison, qui avoit déterminé les Cosaques à se mettre sous les armes, étoit l'offre que le Czar avoit faite à la Pologne, dans le tems qu'il briguoit la couronne pour son fils, de les sacrifier, & d'aider à les soumettre entièrement. L'amour excessif de la liberté, l'apprehension de tomber sous une domination qui leur étoit odieuse, réveilla dans le cœur de ces rebelles, d'ailleurs braves soldats, le dessein de se battre jusqu'à l'extrémité. Doroszensko étoit encore à leur tête, & sous ce chef intrépide & féroce, ils espéroient conserver leur indépendance avec la Pologne, dussent ils devenir sujets & tributaires de toute autre puissance. Le Czar fut très embarrassé dans cette circonstance. Il se trouvoit entre la méfiance & le mécontentement dont il avoit donné un juste sujet aux Cosaques, & le ressentiment qu'il conservoit contre la Pologne. La politique, si fertile en moyens, lui conseilla d'abandonner entièrement les Cosaques, nation qu'il ne pouvoit se flatter de gouverner paisiblement, dans le cas même des plus grands succès. Oubliant l'injure qui lui avoit été faite dans la personne de son fils, qu'on avoit exclu du trône de Pologne, mais qui pourroit y prétendre de nouveau dans une autre élection, il fit une alliance défensive avec la République, & renouvela la trêve conclue en 1667.

Les

An.  
1671 Les apprêts militaires de la Pologne ne laissèrent plus de doute aux Cosaques, sur le parti que la République venoit de prendre. Doroszensko, levant tout à fait le masque, envoya des députés à Constantinople, pour y solliciter ouvertement la protection du Grand Seigneur. Il lui offrit même de le rendre maître de l'Ukraine, s'il promettoit de lui en laisser le gouvernement, & de prendre en main la défense des Cosaques contre les Polonois. Le Sultan accepta la proposition, sans hésiter. Depuis longtemps il protégeoit secrètement les Cosaques, aiant consenti aux dernières incursions des Tartares en Pologne. Sur la réparation que lui en avoit fait demander Casimir, il avoit répondu qu'il lui donneroit satisfaction, aussitôt que la République auroit rompu la ligue qu'elle avoit faite pour treize ans avec la Moscovie, à l'insçu & sans la participation de la Porte Ottomane. Ainsi, n'attendant qu'un prétexte plausible d'une rupture ouverte, le Grand Seigneur promit tout à Doroszensko, qui désormais assuré d'un si fort appui, commença les hostilités sur le territoire de la République le plus voisin de l'Ukraine.

L'audace du chef des Cosaques, qui, après avoir osé traiter à l'égal avec le Roi, & proposer des conditions à la République, ne craignoit pas d'en ravager la frontière, obligea d'envoyer des troupes pour le contenir, & le faire rentrer dans le devoir. Sobieski, en qualité de Grand Général, eut le commandement de l'armée qu'on fit marcher contre les rebelles. Jablonowski l'y suivit, & le seconda dignement dans toutes les opérations de ces deux campagnes. Épuisée par les guerres précédentes, la Pologne n'avoit pas été en état de mettre beaucoup de soldats sur pied. Le peu de forces obligea Sobieski à user de ménagement & d'adresse. Imaginant de sémer la di-

R 2

vision



vision entre les Cosaques, pour les subjuguier plus facilement, il opposa un rival à Doroszensko. Hanenko, Cosaque ambitieux, forma promptement un parti, & commença à entrer en concurrence pour le commandement. Cet heureux stratagème réussit au gré de Sobieski, qui détacha aussitôt Jablonowski pour s'emparer de toutes les villes situées entre le Boch & le Dniefter. Bar, Nimirow, Kalnik, Braclaw, & autres, rentrèrent bientôt sous la puissance Polonoise. Doroszensko fut battu partout où il se montra. Retranché dans un coin de l'Ukraine, il ne trouva d'autre moyen de s'y soutenir, qu'en menaçant d'y faire entrer au plutôt les Turcs, si on le réduisoit au désespoir. Le bien de la République sembloit dicter en ce moment une conduite sage & modérée. Profiter de l'avantage actuel, pour ramener les Cosaques au devoir & à l'obéissance par la douceur, par la clemence, & en leur offrant une condition meilleure que par le passé, étoit la manière la plus sûre d'achever de les soumettre. C'étoit aussi l'avis de tous les bons citoyens, & de tous les ordres de la République. Par là on recouvroit l'Ukraine, sans verser de sang, & l'on prévenoit les suites dangereuses d'une guerre, dont le succès même seroit onéreux à la Pologne, qui n'avoit point d'hommes ni d'argent à sacrifier mal à propos. Mais Michel, & les favoris qui composoient son conseil, pensoient tout autrement. Recouvrer l'Ukraine, coûte qui coûte, & rentrer dans les possessions de ses ayeux, fut le seul parti, qu'on lui montrât comme utile & honorable. Tous ceux, qui avoient quelque crédit sur l'esprit de ce Roi débile & borné, étoient vendus à l'Empereur Léopold, dont la sœur Eléonore, Reine alors de Pologne, menoit tout à son gré, & conformément aux vues de la cour de Vienne. L'armement des Turcs, n'a-

iant



1. Cité supérieure de Gran avec la Citadelle. 2. Cité inférieure. 3. Le Danube. 4. Rivière de Gran. 5. Barakan petite ville. 6. Montagne de St. Thomas. 7. Pont de bateaux. 8. Cité des Raitz.



iant pas d'objet encore certain, pouvoit regarder la mai-  
son d'Autriche. En persuadant à Michel de continuer la  
guerre en Ukraine, on étoit assuré que le Grand Seigneur  
viendrait au secours de Doroszensko, qui, réduit au de-  
sespoir, ne manqueroit pas de l'appeler. De cette manière  
l'orage devoit tomber sur la Pologne, sans que l'Empereur  
eût plus rien à redouter pour ses propres états.

Cette politique de la cour de Vienne, si nuisible au  
bien de la Pologne, déplut tant au Sénat, qu'au Primat,  
le Comte Praczowski, lequel comme chef remua, sour-  
dement d'abord. Il répandit ensuite des manifestes dans  
tout le royaume, puis il porta en pleine Diète ses chefs  
d'accusation contre Michel. La nation avoit le droit de  
forcer le Souverain à faire une paix, jugée utile & néces-  
saire. Mais la noblesse, constamment occupée à soutenir  
celui qu'elle avoit placé sur le trône, intrigua pour faire  
échouer les démarches du Primat. Un Nonce, qu'on se  
concilia par toute sorte de voies, protesta contre les plain-  
tes, disparut tout à coup, & la Diète se trouva rompue.  
On ne pouvoit douter que cette manœuvre n'eût été mé-  
nagée par le Roi & ses créatures. L'impunité & l'absence  
du Nonce, l'inactivité de la Diète, qu'on ne chercha nul-  
lement à réunir, le prouvèrent assez.

Cependant Doroszensko, voyant qu'on persistoit à  
le poursuivre jusques dans ses derniers retranchements,  
appela, comme il en avoit menacé, les Turcs à son se-  
cours. Mahomet IV. regnoit alors. Il avoit obtenu le  
surnom de *Victorieux*, par ses triomphes sur les Impériaux,  
ses succès en Hongrie, la conquête de la Transilvanie, la  
prise de Candie & de toute l'Isle de Crete. Cuprogli,  
son Visir, réunissoit tous les talents. Grand Général, mi-  
nistre habile, il occupoit les postes les plus élevés de l'Em-  
pire

An. 1670  
1671 pire Ottoman. Il les remplissoit tous avec supériorité, quoiqu'il n'eût que trente ans, âge reprouvé par les Turcs pour entrer dans les grands emplois. L'occasion de tomber avec avantage sur la Pologne, l'engagea à accorder un prompt appui à Doroszensko, dont il accepta les offres, & à suspendre le redoutable projet qu'il avoit formé d'écraser l'Empire Autrichien. En courtisan adroit, & en habile politique, il décida Mahomet à venir se mettre à la tête des troupes, lui faisant entrevoir une moisson certaine & abondante de lauriers, & le bon effet qui résulteroit de sa présence à l'armée. En effet, le Sultan, tout brillant qu'étoit son regne, n'étoit pas trop bien dans l'esprit des Turcs, par les dépenses excessives de son Serrail, qui lui coutoit plus que ses nombreuses armées. Tandis que les préparatifs s'achevoient, on fit, conformément aux loix de la religion Musulmane, une sommation en formes à la République de Pologne, de se délistier de toute poursuite contre les Cosaques, faute de quoi le Grand Seigneur marcheroit avec toutes ses forces pour les aider à se défendre. Cuprogli y joignit une lettre détaillée des motifs qui engageoient la sublime Porte à soutenir les Cosaques, devenus ses tributaires, & à qui Mahomet venoit d'envoyer le sabre & l'étendart, pour assurance & témoignage authentiques de sa haute protection. La sommation du Divan, & la lettre du Grand Visir, furent confiées à un Aga des Janissaires, chargé de les remettre à la sérénissime République de Pologne.

Il eut été très facile sans doute d'éviter tous les maux d'une guerre redoutable, en se relâchant de sa sévérité contre les Cosaques, en cherchant à calmer le Grand Seigneur. Mais l'intérêt apparent du Roi, qui servoit de prétexte aux partisans cachés de l'Empereur, fit prendre une

réso-

réolution tout à fait contraire à l'avantage de la patrie. An. 1670  
1671 A la réception de la dépêche dont l'Aga étoit porteur, les Sénateurs s'assemblèrent. Au lieu de s'occuper de l'importance du contenu de la sommation du Divan, & de la lettre du Grand Visir, les gens voués à la cour, commencèrent par remarquer minutieusement, que la lettre n'étoit pas écrite au nom du Grand Seigneur, mais seulement par son premier Ministre. S'indignant avec art de cette marque de mépris & d'arrogance, ils prétendirent, que c'étoit une pure bravade du Visir, à laquelle Mahomet ne pouvoit avoir aucune part; qu'il étoit invraisemblable que la Porte Ottomane voulût s'associer à Doroszensko, chef de brigands & de rebelles, réduit à l'extrémité; que d'ailleurs le Czar & l'Empereur offroient de puissantes diversions, faites pour rassurer sur l'effet incertain de menaces jettées au hasard, & qui ne devoient pas toutes genner, aussi heureusement pour les Turcs, qu'ils pouvoient se le figurer. Les gens sensés, & vraiment zélés pour le bien de la nation, représentèrent combien il étoit plus sûr d'accorder des conditions honnêtes & modérées aux Cosaques, & de détruire par là tous les griefs allégués par la Porte Ottomane, dont les forces étoient plus à redouter, que les secours des Moscovites & des Autrichiens n'étoient assurés & avantageux à la Pologne. Tout ce que purent mettre en avant de raisonnable & d'utile les membres les plus distingués du Sénat, fut à peine écouté. Dirigé par ses mobiles ordinaires, Michel voulut faire un acte de puissance, dont il ne connoissoit pas tout le danger. S'opiniâtrant à l'entière réduction de l'Ukraine, il commença par faire arrêter l'Aga nouvellement arrivé de Constantinople, & dépêcha en même tems un courrier au Grand Visir. Le Vice-Chancelier de Pologne,



An. logne, Olszowski, avoit eû ordre de lui témoigner au  
 1670 nom du Roi & de la République, l'étonnement où l'on  
 1671 étoit de l'appui déclaré que Sa Hautesse accordoit à des  
 rebelles, au préjudice du traité de paix qui subsistoit en-  
 tre la Pologne & la sublime Porte. On espéroit, disoit  
 la lettre d'Olszowski, qu'une mûre reflexion porteroit le  
 Sultan & son conseil à se retracter d'une protection sub-  
 repticement obtenue; mais que, si contre toute attente la  
 Porte persistoit, on trouveroit des forces pour se défen-  
 dre; qu'en attendant, le Roi de Pologne avoit jugé à pro-  
 pos de s'assurer de la personne de l'Aga, jusqu'à ce qu'on  
 eut congédié l'internonce Polonois; promettant de traiter  
 l'envoyé Turc, comme on auroit traité le représentant de  
 la République.

Cette démarche violente & peu calculée de Michel,  
 sans le consentement de la partie saine de la nation, qui  
 se voioit précipitée dans les plus grands malheurs par l'a-  
 veuglement & l'imbecillité de son Souverain, acheva d'in-  
 disposer tous les Grands du royaume. Ils crurent devoir  
 s'unir dès l'instant pour déthrôner un Roi inhabile à por-  
 ter les rênes du gouvernement. Une maxime d'état en  
 Pologne est qu'une nation, libre de se choisir un maitre,  
 ne l'est pas moins de le répudier, quand il est avéré que  
 le choix est tombé sur un sujet incapable, ou pervers. Ce  
 qui seroit un crime ailleurs, & à qui l'on pourroit donner  
 la dénomination odieuse de conjuration, n'est regardé  
 chez les Polonois que comme l'exercice d'un droit nation-  
 nal. Le Primat étoit à la tête de cette ligue composée des  
 personnages les plus importants de l'état. Jablonowski  
 lui même, qui avoit aidé à placer Michel sur le thrône,  
 voiant combien un pareil Souverain préparoit de maux  
 certains à la République, n'hésita pas à se ranger du côté  
 des

des citoyens qui avoient à cœur la gloire & l'intérêt de la An.  
 patrie. Quoique ce projet dût trouver moins de diffic.  
 1672 tés à surmonter dans un état électif & républicain, qu'il  
 n'y en auroit eû à vaincre dans une monarchie héréditaire,  
 il offroit pourtant de grands dangers & de puissants ob-  
 stacles. La Reine de Pologne, comme nous l'avons dit,  
 étoit sœur de Léopold, qui ne verroit pas tranquillement  
 l'outrage qui lui seroit fait dans la personne de son beau  
 frere. Il étoit indispensable de le prévenir & de le ménager  
 dans cette rencontre. On n'eut pas grande peine à  
 lui prouver l'inaptitude de Michel à porter la couronne,  
 les craintes fondées de la République, & les suites funestes  
 d'une guerre, qui pouvoit se tourner contre la maison  
 d'Autriche, si elle étoit heureuse pour les Turcs. On  
 ajouta, que sans la considération & le respect qu'on avoit  
 pour lui & pour sa sœur, on n'auroit pas jusques là différé  
 l'exécution d'un plan décidément adopté, & nécessaire à  
 la sûreté & au bonheur de la nation Polonoise; priant Léo-  
 pold d'exposer avec la même franchise les moyens qu'il  
 croioit les plus propres à concilier les intérêts de la Ré-  
 publique avec ceux de sa sœur, que l'on seroit charmé de  
 ne pas envelopper dans la disgrâce prochaine de son  
 époux.

L'Empereur se hâta de répondre à l'honnête préve-  
 nance des ligués. Convenant de bonne foi de l'incapacité  
 de Michel, & des justes raisons qu'avoit la Pologne de  
 vouloir se donner un autre Roi dans la circonstance où  
 elle se trouvoit, il se borna à demander que celui qui le  
 remplaceroit, épousât sa sœur; que l'on seroit juridique-  
 ment & canoniquement séparé d'avec son impuissant mari.  
 Il propoisoit le Prince Charles de Lorraine, dont il van-  
 toit

S

les

les talents, excluant du trône tout hérétique, dût il ab-  
 1672 jurer sa religion, tout François, nation dont la maison  
 d'Autriche devoit redouter l'ambition, & l'humeur in-  
 quiète & remuante. Léopold enfin recommandoit, qu'on  
 pourvût honorablement à la retraite de Michel, dont il  
 ne pouvoit s'empêcher de plaindre le sort, même en  
 avouant ses imperfections, & en donnant les mains à son  
 expulsion du trône. Deformais assurés de l'accession for-  
 melle de l'Empereur, les ligués ne s'occupèrent plus que  
 des moïens d'exécuter promptement leur projet. Avant  
 tout, ils crurent devoir décider quel seroit le successeur  
 de Michel, de peur que les inconveniens & les troubles  
 de l'élection ne vinsent à agiter la République, & ne la  
 missent hors d'état de résister aux Turcs. Personne ne  
 fut d'avis de recevoir un Roi de la main de l'Empereur.  
 C'étoit en quelque sorte se mettre sous la dépendance con-  
 tinuelle de la cour de Vienne, & courir les mêmes risques  
 qu'avec les favoris du Roi Michel. On jeta les regards  
 sur plusieurs Princes étrangers, & on négocia avec tant  
 d'adresse & de discrétion, que la cour de Vienne, ni celle  
 de Pologne, n'en eurent pas le plus léger soupçon. Les  
 ligués demandèrent ensuite sans affectation une Diète au  
 commencement de cette année. La nécessité de pourvoir  
 à la défense de la République contre l'armée Turque, qui  
 étoit déjà en marche, ne permettoit pas au Roi de refuser  
 son consentement à une assemblée, dont les créatures  
 avoient tout lieu d'appréhender la tenue. Elle fut en effet  
 foudroyante pour Michel, qui s'entendit dire les vérités  
 les plus fortes, sans aucun ménagement. Son mariage  
 avec une Archiduchesse sans dot, contracté à l'insçu de la  
 République; le refus de la fille du Czar, qui pour présent  
 de noces auroit apporté une entière restitution des pays  
 cédés

cédés par la Pologne à la Moscovie; la tentative inouïe de Au.  
 tirer de l'argent du trésor de la nation, sans son aveu, ni 1672  
 son approbation; la réception de la toison d'or, regardée  
 comme un symbole de vasselage, une honte pour le Sou-  
 verain & les citoyens, un engagement tacite avec l'Empe-  
 reur de lui être entièrement voué & à sa maison, furent  
 les griefs, sur lesquels on appuya unanimement & avec cha-  
 leur. Le Primat, le plus acharné de tous les ligués à la  
 chute de Michel, saisit ce moment où les esprits paroif-  
 soient disposés, pour adresser au Roi, avec une éloquence  
 dépouillée d'artifice, tous les reproches qu'on pouvoit lui  
 faire. Son discours portoit l'empreinte de la plus grande  
 fermeté, de la franchise d'un républicain, en droit de  
 parler comme il pense, & de la noble hardiesse permise  
 à l'organe véridique d'un tribunal auguste, & le premier  
 d'une nation libre.

Le Primat en avoit trop dit, pour qu'on en restât là.  
 On déclara tout net à Michel, qu'il devoit prendre le parti  
 de se demettre volontairement de la couronne, ou qu'on  
 l'y forceroit. Ce fut un coup de foudre pour ses parti-  
 sans; car pour lui il se soucioit peu du sceptre, dont le  
 poids l'embarassoit. Mais la noblesse résolut de mainte-  
 nir sur le trône l'idole qu'elle y avoit placée. Cent mille  
 nobles s'assemblèrent à Golomb, petite-ville sur la Vistule  
 au Palatinat de Lublin, dans la petite Pologne. Cette  
 confédération royale se donna bientôt un chef, entre les  
 mains duquel les confédérés prêtèrent serment de tout sa-  
 crifier pour conserver la couronne à Michel. On publia  
 aussitôt, au nom du Roi & de la confédération, un ma-  
 nifeste, qui fixoit un court délai à tous les ordres du ro-  
 yaume pour se réunir au parti du Souverain, sous peine  
 d'être



Ann. d'être privé de ses biens, d'être déclaré déchû de toutes  
1672 dignités, & l'ennemi de l'état. Ces menaces, toutes frivoles qu'elles étoient, auroient pu augmenter le parti du Roi, si les ligués ne se fussent hâtés d'arrêter les progrès d'une contagion naissante. Le Grand Général Sobieski, contraire aux Royalistes, assembla diligemment son armée à Lowicz, dans le Palatinat de Rava. Il reçut les serments de cette confédération, opposée à la royale, & mille fois plus à craindre. Le fanatisme passager que peut inspirer un Roi médiocre, dont le regne agité est à la veille de finir, est bien inférieur au désir constant & légitime de défendre les droits & la liberté de la patrie, qui ne peuvent périr qu'avec la nation entière.

Aux prises avec elle même, la Pologne voioit ses habitans malheureux se déchirer, tandis qu'il eût fallu se réunir contre le redoutable ennemi, qui s'avançoit à grandes journées. Irrité de la détention de l'Aga son envoyé, Mahomet avoit ordonné qu'on congédiât précipitamment l'inter nonce Polonois, sans audience, sans lettres, avec ordre verbal d'annoncer à la République, que le Grand Seigneur iroit incessamment tirer raison de cette injure. En effet le Sultan se rendit en peu de tems aux bords du Danube, & passa ce fleuve à la tête de trois cent mille Turcs ou Tartares. Marchant de là vers le Dniestre, il fit construire un pont vis-à-vis de Chocim, ville assez considérable de la Moldavie. Ce fut en cet endroit que se fit la jonction des Cosaques, & que leur chef Doroszensko rendit hommage de l'Ukraine à Mahomet. Les troupes légères qui marchaient à la découverte, n'ayant aperçu aucuns Polonois, le Sultan poussa sa marche en avant, & entra sans résistance dans la Podolie, dont la capitale lui parut

parut digne de servir de commencement aux opérations militaires. Il entreprit sur le champ le siège de Kamieniec. L'artillerie Ottomane passoit deux cent bouches à feu, dont une partie étoit d'un calibre extraordinaire. Elle foudroia pendant neuf jours consécutifs cette place, dont la garnison étoit brave, mais peu nombreuse. Sobieski avoit voulu la renforcer de huit régimens d'infanterie; mais le gouverneur, entièrement dévoué au parti du Roi, par conséquent ennemi déclaré du Grand Général, avoit refusé de laisser entrer ce secours. Le feu continuel des assiégeans, surtout l'effet des bombes, jeta l'alarme dans l'esprit des habitans, qui craignirent d'être passés au fil de l'épée, si la place étoit prise d'assaut. Poussés d'ailleurs par le gouverneur, sur qui l'or des Turcs avoit puissamment agi, ils résolurent de se rendre, malgré les efforts de la garnison. Elle fit inutilement les plus grands prodiges de valeur, pour conserver à la République cette place importante. La populace, animée par le lâche & venal commandant, livra les portes aux Janissaires, & le victorieux Mahomet entra triomphant dans sa nouvelle conquête.

Tandis que le Sultan signaloit ses armes, & continuoit de se rendre maître de la Podolie, en s'avançant vers Léopol, Michel, fort indifférent sur les succès des Turcs, ne songeoit qu'à s'affermir sur son trône ébranlé, malgré les citoyens distingués qui prétendoient justement l'en bannir. Procédant juridiquement contre eux, les dépouillant, les dégradant, les condamnant à mort, il poussa l'atrocité & la folie jusqu'à mettre à prix la tête du Grand Général & celle du Primat. Vingt mille ducats furent promis au scélérat qui voudroit les gagner, & ce crime,

An. ordonné par un décret, devoit être utile & honorable à  
 1672 la fois à quiconque voudroit s'en rendre coupable. Heureusement pour les décrets, ils étoient entourés de braves défenseurs, à qui l'honneur & le bien de la patrie étoient chers, & qui les rassuroient pleinement sur l'effet d'une proscription inique & révoltante. L'armée entra en fureur, quand elle apprit l'infame manœuvre du Roi & de la noblesse pour lui enlever son Général; elle jura d'exterminer un parti, qui recouroit à de si vils moyens. Méprisant la rage frénétique des partisans de Michel, Sobieski fixa toute son attention sur ce que l'on pourroit faire, pour arrêter les Turcs dans leur marche rapide. L'armée Polonoise ne montoit qu'à trente cinq mille hommes. Ce nombre, insuffisant pour attaquer la multitude d'ennemis, n'avoit pas permis de présenter bataille à Mahomet devant Kaminiéc. Sobieski avoit été obligé de voir prendre cette place, sans pouvoir la secourir. Il falloit donc se borner à empêcher les Tartares de pénétrer dans le centre de la Pologne. Ils inondoient déjà la Pokucie, la Volhynie, & le Palatinat de Russie. Un de leurs détachements venoit de se montrer sur les confins du Palatinat de Lublin. A cette nouvelle, le Roi Michel avoit quitté son camp, & s'étoit venu renfermer dans la capitale du même nom. La noblesse, qui lui servoit d'escorte & de soutien, avoit entièrement disparu. \*

N'ayant plus rien à appréhender de la faction royale, que la frayeur venoit de dissiper en un clin d'œil, le Grand Général marcha droit aux Tartares, accompagné de Jablonowski son fidèle ami, & le brave compagnon de

\* Zaluski T. I. p. 359.

de ses travaux militaires. Ils battirent ces brigands dans An.  
 différentes rencontres, & les forcèrent à se replier à la 1672  
 hâte sur le Dniestre, où étoit leur corps d'armée. Nimirow en Ukraine, fut témoin de la gloire des Polonois, & de la déroute des Tartares. Jablonowski poursuivit les fuyards, à la tête d'un corps de cavalerie, les joignit à Grodek, & Komarno, où il en fit un grand carnage. Poussés jusqu'au delà du Dniestre, les vaincus se postèrent entre le Stryi, & la Czcz, deux rivières qui arrosent une partie du district de Premislie. Malgré l'avantage de ce poste, Jablonowski les en délogea, & les obligea de gagner le pied des monts Carpates. Le Chan des Tartares, engagé dans un défilé où il ne pouvoit donner d'extension à ses troupes, perdit quinze mille hommes dans l'affaire que lui livrèrent Sobieski & Jablonowski, & qui fut décisive. Tout le butin resta au pouvoir des vainqueurs, & la partie la plus précieuse pour la République, fut trente mille Polonois arrachés à la culture, que les barbares emmenaient en esclavage. La Pologne fut entièrement délivrée pour le moment de la désolation, que les Tartares avoient portée dans plusieurs de ses provinces, le fer & le feu à la main. Mais les Turcs restoient encore; & ce n'étoit pas un petit ouvrage de s'opposer à leur armée formidable, que commandoit l'habile Vîsir, & que le Sultan encourageoit de sa présence. Léopol venoit de tomber dans la puissance des Ottomans, contre lesquels cette place, mal fortifiée & défendue par trop peu de troupes, n'avoit pu tenir longtemps. Le Grand Seigneur ayant fait camper son armée à Bouczacz, quinze milles avant Léopol, envia un Bacha, à la tête d'un corps de quarante mille hommes, ravager le pays, & essayer de pénétrer dans l'intérieur de la Pologne. Le  
 Grand



An. 1672 Grand Général fit reconnoître le camp ennemi, résolu de l'attaquer, ou d'en gêner au moins les subsistances. Il donna l'alerte au quartier des Sultanes, & se disposoit à tirer parti du desordre qui en étoit résulté, lorsqu'on apprit que Michel venoit de faire demander la paix au Grand Seigneur. Il laissoit Mahomet absolument le maître des conditions, pourvu qu'il promît de ne point exiger qu'il abandonnât le trône de Pologne. \* Il importoit peu au Sultan, que ce fut tel ou tel qui regnât. Il étoit même avantageux pour lui, que les Polonois eussent un Souverain comme Michel. Consentant donc volontiers à ce point, il exigea que l'Ukraine & la Podolie restassent en sa possession, & que le Roi de Pologne s'obligeât à lui payer annuellement un tribut perpétuel de cent mille ducats d'or. Tremblant, uniquement occupé de ses intérêts, Michel n'hésita pas un instant à souscrire à cet ignominieux traité, qui couvroit de honte la République & son chef. En le signant, il violoit une loi fondamentale de l'état, le Souverain ne pouvant en Pologne faire la paix, ni la guerre, sans le consentement exprès de la nation. Mais rien ne sembloit coûter à Michel, qui malgré son aversion première pour le trône, malgré son incapacité, & le mépris dont son règne étoit accablé, désiroit avec fureur en ce moment de conserver la couronne, à quelque prix que ce fût.

Le traité aiant été signé de part & d'autre, Mahomet vainqueur partit pour retourner à Constantinople, laissant après lui Cuprogli pour présider à l'arrangement & à la sûreté de ses nouvelles conquêtes. La Podolie chan-

\* Zaluski T. I. p. 372. & suivantes.

changea bientôt de face & d'habitans. Des Spahis, tirés An. de la Bessarabie, vinrent remplacer les Polonois, qui furent 1672 transplantés au delà du Danube & du mont Haemus. Le commandement de l'Ukraine fut confié à Doroszensko, & celui de la Podolie à Hussein Bacha. Aiant fait toutes les dispositions nécessaires, & laissé quatre vingt mille hommes dans le camp de Chocim, avec ordre de rester sous les armes jusqu'à ce que les Polonois paraissent entièrement soumis à la nouvelle domination, le Grand Visir se hâta d'aller rejoindre le Grand Seigneur.



*Fin du cinquième Livre*

## LIVRE SIXIEME

An. 1673 **L**es succès de Mahomet IV. ne devoient pas être de longue durée. Il n'étoit redevable de ses rapides conquêtes, qu'aux divisions de la Pologne, & à l'indocile inexpérience du Roi, qui la gouvernoit. Mais le moment n'étoit pas loin, où se réunissant contre l'ennemi commun, le chef & les membres alloient briser des chaînes ignominieuses, & se soustraire à la puissance Ottomane. Les Polonois étoient révoltés du traité honteux, que Michel \* avoit conclu, sans le consentement de la République. Elle n'eût jamais accédé à l'aliénation de deux riches & importantes provinces, ni à la redevance deshonorante d'un tribut, qui outrepassoit ses facultés pécuniaires. Sentant enfin la nécessité d'appaîser l'indignation & les murmures de la nation, Michel avoit envoyé une députation au camp de Lowicz, pour assurer le Grand Général & tous les ligués, qu'il leur rendoit ses bonnes grâces, & qu'oubliant à jamais le passé, il annulloit le décret de pro-

\* Mr. l'Abbé Coyer T. I. p. 367. dit, que la Pologne s'obligea à un tribut annuel & perpétuel de cent mille ducats d'or. En un mot, il donne à entendre que la République fit le traité de Bouczacz. Il est cependant très positif, que ce fut le seul

Michel, qui contracta, sans le consentement, ni l'ordre de la nation. qui le desavoua formellement, & ne voulut jamais remplir des conditions auxquelles elle n'avoit point eû de part.

scription rendu contr'eux. Il les invita à une Diète de An. pacification, convoquée à Varsovie dans les premiers 1673 jours de Février. Le bien de l'état demandoit un prompt rétablissement de la paix entre les citoyens, & qu'on ne fit qu'un tout pour la cause commune. Aussi Sobieski & les principaux Seigneurs ligués n'hésitèrent pas un moment à se rendre à Varsovie au tems fixé. Michel affecta une réconciliation sincère, & les ligués ne témoignèrent aucun ressentiment des procédés injurieux de la cour. Sacrifiant donc de part & d'autre tous les griefs personnels, on ne s'occupa que de ceux de la patrie, des moyens d'armer contre les Turcs, & d'empêcher l'exécution d'une paix, que la nation n'avoit ni approuvée, ni signée. Son consentement étant une formalité requise par les loix, on déclara nul & sans valeur un traité fait sans son aveu. En conséquence, malgré les difficultés de lever une armée capable de résister aux forces Ottomanes, & d'avoir l'argent nécessaire pour la soudoyer, il fut décidé qu'on écrirait au Grand Seigneur, que l'impossibilité où se trouvoit la Pologne de lui payer annuellement une aussi forte somme, l'engageoit à rompre un traité, dont les conditions étoient exorbitantes, que la République n'avoit point signé, & qu'elle desavouoit formellement. On chargea expressément le Grand Général de faire avec la plus grande diligence tous les préparatifs nécessaires, pour soutenir les armes à la main la déclaration qu'on alloit envoyer à Constantinople. Comme l'on manquoit de fonds pour subvenir aux levées de nouveaux soldats, à leur paye, & à leur entretien, & qu'il n'étoit guères possible de demander des subsides, vu l'épuisement où se trouvoit la Pologne, on convint de se servir des deniers de la nation, amassés depuis plusieurs siècles, & déposés dans le cha-



An. 1673 teau de Cracovie. Après avoir heureusement apaisé les troubles intérieurs, & réglé les opérations contre les Turcs, la Diète se sépara. Sobieski ne s'occupa plus alors que du soin de mettre promptement sur pied un nombre de troupes suffisantes pour l'exécution du nouveau plan.

Tandis que la Pologne travailloit avec ardeur à se délivrer de la domination odieuse d'une puissance étrangère, & à se soustraire au paiement d'un tribut onéreux & avilissant, le victorieux Mahomet s'abandonnoit à l'allégresse, aux jouissances publiques, & aux délices de son ferrail. \* Il s'étonnoit cependant de ne pas voir arriver la ratification du traité de Bouczacz. Les nouvelles, qu'il avoit depuis peu reçues de l'Ukraine, troubloient la joie, que lui causoient ses dernières victoires. Les Cosaques, divisés entr'eux, avoient formé un parti opposé à celui de Doroszensko, & s'étoient associés un grand nombre de Moscovites & de Tartares Calmouques. Bientôt après arriva la lettre du Grand Chancelier de Pologne, qui déclaroit à la sublime Porte, que loin de ratifier des conditions flétrissantes, que le Roi seul avoit acceptées, la République aimoit mieux périr que de s'y soumettre. Le Sultan se repentir alors de n'avoir pas poussé plus loin ses conquêtes, & de n'avoir pas profité du moment, pour aller faire signer authentiquement à Varsovie un traité, dont on refusoit aujourd'hui l'exécution. Il regrettoit aussi d'avoir trop promptement retiré une partie de ses troupes, qui, en effraiant la Pologne, auroient contenu les Cosaques en même tems dans le devoir

\* Voyez l'histoire de la guerre • Secrétaire de l'ambassade de France des Turcs, par le Sr. de la Croix, à Constantinople.

voir & la tranquillité. Furieux, menaçant, il donna aussi-tôt les ordres les plus prompts de faire marcher des troupes en grand nombre, qui devoient aller se joindre à celles qu'il avoit laissées en Valachie & en Moldavie. Il partit ensuite à la fin de Juillet pour aller se mettre à la tête de l'armée qu'il vouloit opposer aux Polonois.

Les espions, que Sobieski avoit envoyés de toute part, l'instruisirent bientôt de l'état de la Valachie & de la Tartarie. Depuis le départ du Grand Seigneur, tout étoit assez tranquille. On avoit même rompu les ponts sur le Danube, comme si la paix dût être éternelle. Le camp Ottoman sous Chocim, réunissoit seul toutes les forces ennemies à redouter en cet instant. Il étoit à la vérité formidable par les fortifications accumulées que Hussein Bacha avoit fait construire, & par les communications qu'il avoit soigneusement pratiquées sur le Dniester avec la Podolie & Kaminiec. Mais les risques & les difficultés de cette vaste entreprise, concertée dans l'assemblée de la nation, & dont l'exécution étoit confiée au Grand Général, ne l'empêchèrent pas de tout disposer pour entamer les opérations de la campagne. Il n'attendoit que l'arrivée de l'armée Lithuanienne. Pac, qui la commandoit, s'avançoit à pas lents; & par une coupable rivalité, sembloit traverser les desseins de la République, & les travaux du Grand Général de Pologne. Enfin la jonction se fit près de Léopol. Le Roi, dont les affections étoient peu tournées vers la gloire militaire, imagina dans cette rencontre devoir se montrer aux deux armées, croiant sans doute animer les troupes par sa présence. Elles ne virent en lui aucune des vertus qu'elles eussent désiré trouver dans le Souverain de la nation, mais l'auteur d'un indigne traité,

An. 1673 traité, pour l'inexécution duquel elles alloient répandre leur sang. Soit que Michel eût remarqué le sentiment du soldat, soit qu'il eût une disposition prochaine à la maladie, il ne lui fut pas possible d'achever la revue. \* Une sueur froide s'empara de lui, & obligea de le transporter à Léopol. Le Grand Général se mit aussitôt en marche, pour profiter du reste d'une campagne, dont la partie la plus précieuse n'avoit été employée qu'à des lenteurs, & à des irrésolutions de la part des ennemis de Sobieski & de la République. Confiant son avantgarde à Jablonowski, il dirigea ses pas vers le Dniestre. Le débordement de cette rivière, ne permettoit pas de pouvoir la passer à gué. Sans attendre que le pont de bateaux que l'on construisoit fut achevé, l'avantgarde passa à la nage. Cette noble ardeur des soldats aux ordres de Jablonowski, étoit de bon augure. Les deux armées étant arrivées au delà du Dniestre, on s'avança en ordre de bataille vers la Boucovine, forêt immense, traversée par les branches des monts Carpates, & très dangereuse par de nombreux défilés, pénibles même aux simples voyageurs. Ce fut là qu'on rencontra l'Aga des Janissaires, que le Grand Seigneur avoit dépêché au Roi Michel, pour le sommer de payer la première partie du tribut fixé par le traité de Bouczacz. Quelqu'instance que pût faire Sobieski pour avoir les lettres que l'envoie Turc portoit, il s'obstina avec un dédain mêlé de fierté à ne vouloir les remettre qu'au Roi lui même, à qui elles étoient adressées. L'armée

\* L'Abbe Coyer cite ce trait T. I. p. 401, qu'il a tiré de Zaluski, mais qu'il a pris plaisir à embellir par un portrait un peu chargé de la ma-

niere ridicule aux yeux des Polonois, dont Michel étoit habillé en les passant en revue.

mée continua sa marche à travers l'épaisse forêt, qui la sé- An. paroît encore de l'ennemi. Sans chercher à lui en dispu- 1673 ter les passages étroits & difficiles, les Ottomans se bornèrent à envoyer quelques troupes légères à l'entrée de la plaine, pour s'assurer si les Polonois s'avançoient effectivement en corps d'armée. Jablonowski à la tête de l'avantgarde, donna la chasse à ces petits partis, & les obligea bientôt à disparaître. Après avoir suivi pendant quelque tems les bords du Pruth, rivière assez considérable de la Moldavie qui se jette dans le Danube, toute l'armée Polonoise arriva le 9. Novembre devant Choczim.

Jamais camp \* ne fut mieux retranché que celui des Turcs devant cette ville, située sur la rive droite du Dniestre. Hussein, qui le commandoit, n'avoit rien oublié des règles de l'art, pour se former un rempart inaccessible, d'où il pût avec assurance exécuter les ordres du Grand Seigneur, & justifier le choix du Grand Visir, qui de préférence lui avoit donné le commandement. Quatre vingt mille vieux soldats, aguerris par les victoires de l'isle de Crete, défendoient ce camp formidable, qu'on eût pris pour une citadelle immense par les fortifications, & pour une ville par l'abondance qui y regnoit. Cinquante mille hommes, dont une partie étoit de nouvelle levée, fatigués par une marche longue & pénible, manquant d'une infinité de choses nécessaires, composoient toutes les forces de la République. C'étoit avec cette dernière ressource de

\* On peut lire dans Zaluski T. I. p. 496. jusqu'à la page 503 toute la description détaillée de la position des Turcs sous Choczim, & de la fameuse journée, qui délivra pour quelque tems la Pologne de ces redoutables ennemis.



An. 1673 de la Pologne, que Sobieski alloit perir glorieusement, ou délivrer la patrie d'un joug & d'un tribut odieux. La seule vue du camp Ottoman étoit faite pour effrayer les plus courageux. Aussi, dans le conseil de guerre que l'on tint le jour même de l'arrivée, Pac, Grand Général de Lithuanie, fit difficulté de marcher avec ses troupes. Il taxoit de témérité une entreprise, dont le succès paroissoit impossible & chimerique, & qui certainement alloit mettre la Pologne à la merci des Turcs. N'écoutant aucune des représentations, que le plan décidé au conseil national rendoit inutiles, Sobieski fit le 10. les dispositions nécessaires pour l'attaque. Alors les Lithuaniens, jaloux de la gloire qui attendoit les Polonois, inquiets d'ailleurs du fort qu'ils auroient eux mêmes s'ils venoient à s'en séparer, prirent le parti de se ranger aux ordres de Sobieski. Une troupe de Cosaques, que les largeesses du Grand Général lui avoient attachée, & qui marchoit toujours en avant, commença ce jour là même à attaquer les ouvrages les plus avancés du camp. Ce n'étoit qu'un prélude de ce qui devoit se passer le lendemain, par lequel Sobieski vouloit engager l'ennemi à sortir de son camp. Malgré la supériorité du nombre, les Turcs restèrent tranquilles, & tout se borna à se canonner réciproquement. Les mauvais traitements, que Hussein Bacha avoit fait essuyer aux deux Hospodars ou Princes de Valachie & de Moldavie, les engagea à déserter de l'armée Turque, pour venir combattre sous les drapeaux Polonois. \* Cet événement, très défavorable pour l'ennemi, ranima le courage des soldats de Sobieski. Il laissa son armée en bataille toute la nuit, malgré la rigueur de la saison, qui étoit

\* Zaluski T. I. p. 497.

étoit déjà fort avancée. La neige tomboit en grande quantité, & rendoit le bivac extrêmement dur. Sobieski partagea la fatigue avec ses troupes, pour les encourager à supporter patiemment l'intempérie, & ne leur laisser aucun sujet de murmurer. Enfin le jour commençant à paroître, il fut aisé d'apercevoir que le nombre des ennemis n'étoit pas à beaucoup près le même. Peu accoutumés au froid, les Turcs fatigués d'avoir passé dans la neige un jour & une nuit sous les armes, avoient en grande partie abandonné les remparts & les chemins couverts pour aller se reposer. Il ne paroissoit pas vraisemblable à Hussein leur Général, que les Polonois osassent rien entreprendre en plein jour. Sobieski, aiant remarqué que les postes ennemis étoient moins garnis qu'auparavant, ordonna sur le champ l'assaut général. Marchant lui même à la tête de son régiment de Dragons, à qui il avoit fait mettre pied à terre, il montra l'exemple à ses troupes, que la grandeur du danger devoit naturellement effrayer. Payant de sa personne, malgré son embonpoint & sa haute stature, il monta le premier sur le parapet ennemi, à travers une grêle de coups de fusils & les décharges continuelles d'artillerie. Il n'y avoit plus désormais à hésiter ni à reculer. La nécessité de suivre & de soutenir son chef, déjà dans la mêlée, bannit à l'instant toute crainte, & précipita l'infanterie Polonoise au milieu des retranchements. Elle renversa tout ce qui osa l'attendre, emporta l'épée à la main les batteries défendues par les Janissaires, & pointant contre eux leurs propres canons, elle les força d'abandonner les ouvrages avancés. Tandis que Sobieski poussoit en avant avec ses dragons & l'infanterie qui l'avoit joint, Jablonowski résolut de seconder son Général & son ami, en tâchant de pénétrer dans le camp

U

des

des Turcs par un autre côté. Déjà Sobieski, excédé de fatigue, couroit risque d'être enveloppé, sans l'importante & habile manœuvre de Jablonowski, qui se présenta avec intrépidité devant la partie du camp, que les Valaques & les Moldaves avoient abandonné la veille. Il se fit jour, sabre à la main, à la tête de la cavalerie, écarta tout ce qui s'opposoit encore aux efforts de l'infanterie, & aiant fait donner un cheval \* à Sobieski, qui étoit affoibli de lassitude, combattant depuis une heure à pied, tous deux continuèrent de charger avec les Pancernes. Rien n'osa alors résister aux Polonois, dont la cavalerie même pénétra dans les retranchements. L'étonnement, l'effroi, avoient fait, pour ainsi dire, tomber les armes de la main des Turcs. Chargés de tous côtés, ne se sentant pas assez de courage pour se défendre contre des agresseurs aussi entreprenants, ils lâchoient pied, abandonnoient le terrain, & se laissoient égorger. La victoire se disposoit à couronner les glorieux exploits des braves Polonois, lorsqu'un événement, assez ordinaire dans les attaques de vive force, pensa changer leurs lauriers en cyprès. Le camp Ottoman, rempli d'immenses richesses, devenant la proie des vainqueurs, le soldat avide se mit à piller. Il est difficile en pareil cas de contenir les troupes les mieux disciplinées. Sobieski & Jablonowski n'oublièrent rien pour empêcher le désordre, & retenir les soldats aux drapeaux. Les Turcs, qui avoient eu le tems de reprendre haleine & courage, voulurent profiter de la confusion des Polonois, dont l'ardeur étoit rallentie. La cavalerie

\* Cette anecdote se trouve dans l'armée de Sobieski, & Secrétaire le journal Polonois du Sr. Pulawski, consécutivement de cinq Grand Général de Pologne. auteur contemporain, Notaire de

Ottomane n'avoit pas encore attaqué. Elle se forma aussitôt en ordre de bataille, & vint fondre avec impétuosité sur le corps de Pancernes que commandoit Jablonowski, pour tâcher de le chasser hors des retranchements. Tout dépendoit de la résistance, qui alloit leur être offerte. L'intépide Jablonowski, soutint avec courage le premier choc de ces furieux. Les chargeant ensuite avec vigueur, il passa & repassa à travers leurs escadrons, les culbuta, les rompit, ne leur permit pas de se rallier, & les poursuivit jusqu'au delà du pont, qui servoit de communication avec Kaminiéc. Il s'empara de ce poste important, dans la vue de couper toute retraite à l'armée Ottomane. Notre héros courut le plus grand danger dans cette attaque, & dans la poursuite de la cavalerie Turque. Il eut deux chevaux tués sous lui, mais par bonheur sans accident. S'avenglant sur les risques, rien n'avoit pu modérer la noble passion de la gloire, dont il étoit animé. Pendant qu'il exécutoit, avec autant de bravoure qu'heureusement, cette utile & savante opération, le Grand Général étoit enfin parvenu à arracher ses soldats au pillage, & à les faire marcher contre un corps de Janissaires que commandoit Soliman, & qui étoit le seul obstacle, dont il fallut encore triompher pour avoir une victoire complète. Hussein, Bacha, n'ayant plus de cavalerie, étoit venu se placer à ce corps d'élite, où il combattoit avec toute la bravoure d'un chef résolu de se défendre jusqu'à l'extrémité. La mêlée recommença, & devint plus chaude, plus meurtrière qu'auparavant. Le succès paroissoit fort incertain, & auroit pu coûter cher aux Polonois, si les Turcs n'eussent été informés, par leurs fuyards, qui n'avoient point trouvé jour, que le pont étoit occupé par Jablonowski. Ne voyant plus moyen d'assurer leur retraite,





An. 1673 soin dans cette forteresse, qui leur servoit de point d'appui & de dépôt pour les subsistances, en rendoit la prise extrêmement importante. Le Grand Général crut ne pouvoir mieux témoigner sa reconnaissance à Jablonowski & tout le cas qu'il faisoit de lui, qu'en lui offrant une nouvelle occasion de se signaler. Il le chargea d'escalader Chocim. La place étoit défendue par des Janissaires & des Spahis, garnison choisie, à qui Hussein Bacha avoit confié la garde de cette clef de la Podolie. Voyant la défaite entière de ses troupes, le Général Ottoman s'étoit jetté dans la place pour la défendre en personne. Expérimenté comme aucun autre officier de l'armée Polonoise, dans ce genre d'attaque, Jablonowski courut aussitôt attacher les échelles au corps de la place. Ni les efforts de Hussein, qui osa se montrer sur le parapet pour repousser les assaillants, ni la bravoure des Janissaires, ne purent rien contre l'audace & l'intrépidité des soldats de Jablonowski. La citadelle fut emportée d'assaut. Hussein & la garnison n'eurent d'autre parti à prendre, que de l'évacuer en toute diligence, & de faire retraite vers Kamieniec. La prise de Chocim couronna cette glorieuse campagne, & fut le fruit de cette magnifique expédition, dont les suites eussent été beaucoup plus considérables, sans la mort du Roi de Pologne.

La maladie, dont Michel avoit été saisi près de Léopol, étoit devenue tellement dangereuse, que tout l'art des médecins ne put lui conserver la vie. Il mourut la veille de la bataille de Chocim, sans laisser d'enfants, peu regretté de la nation Polonoise, qu'il avoit par son incapacité plongée dans les plus grands malheurs. Foible de corps & d'esprit; n'ayant ni génie, ni élévation, il man-

quoit

quoit absolument de ces talents supérieurs, que les circonstances critiques & orageuses de son regne auroient exigés. Se laissant conduire aveuglement par les citoyens ambitieux, qui, sous l'ombre d'un attachement véritable, abusoient de son pouvoir pour arriver à leur but, il fut l'objet des mépris de tous les bons patriotes. Aussi son regne lui procura-t-il une foule d'humiliations, dont l'amertume empoisonna ses jours, & ne contribua pas peu sans doute à les abrégés. Sans biens & sans autorité, ce Prince inhabile ne sut jamais se faire obéir. Flottant, incertain, sur un trône mal assuré, il courut risque d'en être expulsé aussi facilement, qu'il s'y étoit vu inopinément placer par un caprice singulier de la fortune. Si des qualités essentielles avoient pu véritablement déterminer la noblesse à le choisir pour Souverain, on peut dire qu'il ne parut digne du rang suprême, que tant qu'il ne regna pas. \*

La victoire sembloit n'avoir attendu que la mort du maladroît Michel, pour se déclarer en faveur des Polonois. On eût dit en même tems que la fortune avoit voulu le servir en lui sauvant la vue désagréable de l'Aga, qui étoit venu réclamer avec hauteur le premier paiement du tribut, auquel le Roi de Pologne avoit ignominieusement souscrit. Le sort de la bataille de Chocim rabattit l'insolence de l'envoyé Turc, qui s'étoit obstiné à ne vouloir remettre qu'au Roi la cassette qui contenoit ses dépêches, & les attributs humiliants du vasselage, que Maho-

\* Ce mot de Tacite sur l'Empereur Galba, a été souvent appliqué à des Princes inhabiles à porter la couronne. Il n'a jamais été plus heureusement employé que dans cette rencontre.



An. 1673 Mahomet envoioit sans doute à Michel son tributaire. Le double événement de la vacance du trône & de la défaite des Ottomans dispensa la République de donner audience à l'Aga. Voiant que l'objet de ses demandes n'étoit plus de saison, il reprit tacitement la route de Constantinople.

Jamais moment n'avoit été plus propre à reprendre Kaminiec, à chasser entièrement les Turcs de la Podolie, & à les forcer de repasser le Danube. Les troupes Ottomanes, qui se trouvoient au delà de ce fleuve, ne pouvoient se joindre avec celles qui étoient en Pologne. Il eut été facile d'en triompher, & de tirer tous les avantages, qu'on étoit en droit de se promettre de la bataille & de la prise de Chocim. Deux obstacles s'opposèrent invinciblement aux progrès de cette brillante expédition, & au sage parti que Sobieski, Jablonowski, & les officiers les plus expérimentés de l'armée, vouloient suivre. Pac, Grand Général de Lithuanie, qui s'étoit prêté de très mauvaise grace à l'intérêt commun avant l'affaire, se retira aussitôt après avec ses Lithuaniens. Sa mauvaise volonté & sa jalousie lui firent saisir avec empressement le prétexte de la mort de Michel & de la nécessité absolue de vaquer avant tout à une nouvelle élection. Une grande partie de l'armée Polonoise étoit en outre plus avide d'aller se reposer des fatigues de cette glorieuse campagne, que d'en continuer les pénibles opérations pendant le cœur de l'hiver. Cette saison étoit cependant la plus avantageuse pour agir contre les Turcs, qui en redoutoient les rigueurs, & dont le désastre récent invitoit à tout entreprendre. C'étoit aussi l'avis du Vice-Chancelier de Pologne,

logne, \* qui, en écrivant la mort de Michel au Grand Général, le conjuroit lui & toute l'armée de ne point se déliter des opérations militaires, & de tâcher de délivrer entièrement la patrie du redoutable ennemi qu'il venoit de vaincre. Mais les brigues particulières, & les mauvaises dispositions du chef de l'armée Lithuanienne, prévalurent sur les intentions patriotiques & pures des braves guerriers & des bons citoyens. Le Primat, Prince de Czartoryski, fut le premier à s'opposer à ce qu'on mît le siège devant Kaminiec. Interposant l'autorité dont l'interregne le rendoit absolu dépositaire, il envoya ordre \*\* au Grand Général de cesser toute poursuite, de veiller seulement à la conservation de Chocim, & de ramener promptement le reste de l'armée en Pologne, où la prochaine élection demandoit qu'on ne s'occupât que de cet objet important. Le Grand Général avoit détaché Jablonowski pour lever des contributions amiables en Valachie & en Moldavie, en tirer des subsistances, & protéger les deux Hospodars, dont il avoit à se louer. Jablonowski s'étoit donné tous les mouvements possibles pour remplir dignement tous les points de sa mission. Tant qu'il fut dans ces deux principautés, les Turcs n'osèrent rien entreprendre, & les Polonois reçurent des secours abondants. Aussitôt après le retour de Jablonowski, le Grand Général se hâta de pourvoir à la sûreté de Chocim, où il laissa une forte garnison, & rentra avec son armée victorieuse en Pologne. Le Grand Seigneur ne tarda pas à

\* Zaluski T. I. p. 486. rapporte tout au long la lettre d'Olszowski au Grand Général, où il le félicite sur la victoire, & le prie d'en tirer le fruit, qu'en attend la République, &c.  
\*\* Zaluski T. I. p. 499.

An. 1673 exercer sa vengeance sur le malheureux Hussein Bacha, à qui l'on ne pouvoit cependant imputer que sa mauvaise fortune. Il fut dépouillé de ses biens, de ses dignités, & relegué honteusement dans un des châteaux des Dardanelles. Cet infortuné conçut une si vive douleur de sa disgrâce, qu'il tomba bientôt dans une langueur mortelle qui le conduisit au tombeau. Profitant du départ des Polonois, & de l'embaras qu'alloit leur donner la prochaine élection d'un nouveau Roi, Mahomet déposa l'Hospodar de Moldavie, pour le punir de sa défection, & du recours qu'il avoit eû à la protection des troupes Polonoises. Il lui donna pour successeur \* un nouveau Prince, qu'il fit accompagner de deux cent Spahis & de quelques milliers de Tartares, avec ordre de l'aider à se mettre en possession de la Moldavie. L'Hospodar de Valachie ne parvint à éviter les effets de la colère de la Porte Ottomane, que par les assurances les plus positives d'un vrai repentir, & les témoignages réitérés d'une soumission parfaite.

1674 A considérer impartialement les succès de la dernière campagne, on ne peut se dispenser de convenir qu'ils étoient plus glorieux qu'utiles. On avoit gagné peu de terrain à la vérité, mais il résultoit un très grand avantage de la leçon qu'on avoit donnée aux Turcs. C'étoit beaucoup d'avoir rendu nul un traité stérissant, d'avoir esquivé la première liquidation d'un tribut onéreux, dont le paiement eût ratifié & consommé la servitude & l'ignominie de la nation Polonoise. Avoir détruit les meilleures troupes du victorieux Mahomet, c'étoit refroidir son ambition, lui imprimer de la vénération pour la République,

\* Ce fait & les circonstances se trouvent dans l'histoire de la guerre des Turcs, écrite par Mr. de Vanel, Conseiller au Parlement de Paris.

que; lui prouver qu'elle ne redoutoit ni le nombre, ni la réputation de ses ennemis, & qu'elle étoit difficile à vaincre, par les ressources inépuisables & improvisées qu'elle tiroit de son propre fonds. Les différents corps de l'armée Polonoise furent répandus dans la Volhynie, le Palatinat de Russie, & la Pokucie; de manière à observer les Turcs, qui se trouvoient dans Kaminiec, & à pouvoir se porter en avant, aux premiers ordres. On laissa aussi une petite armée d'observation dans les environs de Léopol, pour contenir les Tartares & les Cosaques. La République jugea même qu'il étoit nécessaire de tout employer pour ramener ces derniers à l'obéissance, par la douceur & les voies de négociation. En effet, si on eût pu réussir à leur faire entendre raison, & à les faire rentrer dans le devoir, moyennant des conditions honnêtes, la Porte Ottomane n'auroit eû aucun motif plausible d'attaquer la Pologne, & toute guerre eût été terminée.

La victoire de Chocim, l'impuissance où se trouvoient les Turcs de rien entreprendre de quelque tems, firent renaitre le calme & l'espérance dans le cœur des Polonois. On n'avoit pas eû de peine à se consoler de la mort de Michel, dont la mémoire n'offroit rien que de fâcheux pour la République. Il s'agissoit de lui donner un successeur, qui réparât & fit oublier tous les maux de l'administration précédente. La prochaine élection fixoit tous les soins de la nation. On assémbla le 15. Janvier les Diétines préparatoires à la Diète générale d'élection. Elle dura beaucoup plus que de coutume, & qu'on ne se l'eût proposé. Jouissant du privilège de sa place pendant l'interregne, le Primat y agita les matières les plus pressées; & disposa les voies à la prochaine élection. Tous les esprits flottoient dans la plus grande incertitude.



An. Rien n'étoit si embarrassant; que de se choisir un maître dans les circonstances actuelles. Mettre encore une fois la couronne sur la tête d'un Piasse, n'étoit ce pas courir les mêmes risques des regnes précédents? on paroissoit incliner à placer un Prince étranger sur le trône. Compensation faite de dangers, vices pour vices, vertus pour vertus, au moins devoit on regarder comme certain que la République trouveroit au besoin de l'appui, de la part des puissances qui auroient pris de l'intérêt à son éléction. Une foule de compétiteurs briguoit la couronne vacante. On voioit sur les rangs les mêmes, qui s'étoient présentés après l'abdication de Casimir. Mais avec de nouvelles prétensions, ils avoient eu soin d'apporter des titres beaucoup plus considérables que la première fois, moyennant lesquels chacun d'eux se flattoit de faire pencher la balance en sa faveur. De nouveaux concurrents vinrent leur disputer le trône. Le Prince Thomas de Savoie, le Duc de Modène, le Prince George de Danemark, le Prince Electoral de Brandebourg, le Comte de Soissons, le Duc de Bavière, le Duc d'York, le Duc de Vendôme, Dom Juan d'Autriche, Bâtard de Philippe II. Roi d'Espagne, firent à l'envi l'un de l'autre les offres les plus brillantes, pour obtenir les suffrages de la nation Polonoise, & pour l'emporter respectivement sur le fils du Czar, le Prince de Transilvanie, le Duc de Neubourg, le Prince Charles de Lorraine, & le grand Condé.

Jamais la Pologne n'avoit vu tant de Princes aspirer à l'honneur de la gouverner. \* Les émissaires de ces ambitieux versèrent l'or à pleines mains en secret, & n'étoient pas

\* L'Abbé Coyer ne parle que de six compétiteurs au trône vacant; T. II. p. II. Tous les Chronologistes font mention des autres Princes, que je nomme ici, & qui tous eurent des factions particulières.

pas moins généreux en promesses envers la République. An. Le Czar offroit une alliance offensive & défensive contre les Turcs, si l'on vouloit couronner son fils. Le Prince Transilvain promettoit des sommes considérables en argent comptant pour subvenir aux besoins actuels de la Pologne, s'engageoit à lui fournir & à entretenir quinze mille hommes tant qu'elle seroit en guerre avec la Porte Ottomane, & de réunir à perpétuité la Transilvanie aux états de la République. Le Prince Danois faisoit étalage de conditions pécuniaires, s'obligeoit à un subside pendant toute la guerre, & à une alliance défensive entre les deux royaumes, offrant outre cela d'établir un commerce ouvert avec la Pologne, & de lui faire participer dès l'instant à celui des Indes orientales. Le Prince de Savoie, Grand Capitaine, se chargeoit de fournir un contingent raisonnable en hommes & en argent, jusqu'à ce que la Pologne eût terminé la guerre avec le Grand Seigneur. De plus il assûroit, sous la caution du Duc regnant de Savoie, son pere, de vendre toutes ses possessions propres & personnelles, pour en employer le produit aux nécessités urgentes de la République, entr'autres à purger la Pologne des monnoies fausses ou altérées, qui s'y étoient introduites en si grand nombre, que la circulation & le commerce intérieur étoient absolument sans aucune action. Le Duc de Modène ne brilloit pas par des offres réelles & pécuniaires; il se bornoit à faire valoir son influence & son credit dans toutes les cours, à la plupart desquelles il tenoit par le sang ou par une amitié intime. Rejetton \* d'une des branches de la maison d'Autriche, il laissoit entrevoir combien il étoit sûr d'intéresser toutes les autres à le secourir contre la Porte Ottomane, s'il étoit assis sur le

X 3 thrô-

\* Il étoit arrière petit fils de Philippe II. Roi d'Espagne.

An. thrône de Pologne. Le Prince de Lorraine paroissoit  
 1674 sous les auspices de l'Empereur & du Roi d'Espagne. Ce  
 qu'il promettrait, étoit considérable, mais n'avoit de fon-  
 dement que dans un avenir incertain. Le Duc de Neu-  
 bourg mit en avant tout ce qu'il put imaginer de plus sé-  
 duisant, offrant, sous la garantie de son pere l'Electeur  
 Palatin; quatre fois plus en hommes & en argent, qu'au-  
 cun de ses rivaux. Les propositions des autres concur-  
 rents furent si médiocres en comparaison, qu'elles ne fixè-  
 rent que légèrement l'attention des Polonois. La faction  
 de Condé, appuyée par l'ambassadeur de France, fut la  
 seule qui parût devoir contrebalancer, & l'emporter même  
 sur les partisans du Duc de Neubourg.

La brigue, l'ambition, & l'intérêt eurent tout le  
 tems de se développer depuis la Diète de convocation qui  
 fut terminée le 22. Fevrier, jusqu'à celle d'élection, qui  
 commença le 1. Mai. Dans cette intervalle, on avoit fait  
 part à tous les Potentats de l'Europe de la mort du Roi  
 de Pologne & de l'élection future d'un nouveau Souve-  
 rain. Veillant à tout ce qui pouvoit assurer le bon ordre  
 & la tranquillité pendant le cours de l'interregne, le Pri-  
 mat Prince de Czartoryiski ouvrit le champ électoral avec  
 les formalités d'usage. Pour obvier aux accidents de la  
 dernière election, il eut l'adresse d'amener la noblesse à  
 consentir, que l'assemblée se tint à huis clos, & non en  
 pleine campagne. Dix jours s'écoulèrent sans qu'on pût  
 réunir les suffrages en faveur d'un seul. Les trois ordres  
 n'étoient d'accord seulement, que sur la nécessité de se  
 donner un Prince étranger pour Roi, à l'exclusion de tout  
 Piasté, qui fut déclaré inadmissible au thrône. Le Prince  
 Charles de Lorraine parut d'abord être celui, qui l'em-  
 porteroit sur ses nombreux rivaux. Il avoit pour lui le  
 Pri-

Primat, & les Lithuaniens, dont les Pacs dirigeoient à An.  
 leur gré les suffrages. Ils faisoient valoir avec emphase 1674  
 combien il seroit avantageux de déférer en ce moment à  
 l'Empereur Léopold, qui ne pourroit refuser son alliance  
 & son appui contre les Turcs. C'étoit se le concilier en-  
 tièrement, que de placer sur le thrône un candidat qu'il  
 protégeoit ouvertement, & qui épouserait en y montant  
 la Reine Eléonore, sa sœur. Ne se bornant pas à soutenir  
 le parti du Prince Lorrain par des raisonnements, ils eu-  
 rent l'aveuglement de vouloir que son emissaire obtint la  
 préséance sur l'ambassadeur de Louis XIV. Le célèbre  
 Forbin, Evêque de Marseille, depuis Evêque de Beau-  
 vais, sous le nom de Cardinal de Janson, \* n'entendoit  
 nullement qu'on injuriât son maitre, par une prééminence  
 extravagante, qu'exigeoient d'insensés enthousiastes, qui  
 dans leur zèle excessif oublioient tout, & ne voioient pas  
 les suites facheuses, que pouvoit entraîner une nouveauté  
 aussi ridicule, que contraire au cérémonial. Il donnoit  
 aussi très clairement à entendre, que la Pologne cesseroit  
 d'avoir le Roi de France pour ami, si elle faisoit le choix  
 d'un Prince en guerre avec Louis XIV. Ses instructions  
 lui enjoignant d'appuyer le Duc de Neubourg, il entremet  
 ses bons offices & ses sollicitations en faveur de ce Prince.  
 Son parti étoit beaucoup moins puissant que celui du  
 Prince Charles de Lorraine. Son acquisition n'offroit pas  
 autant

\* Presque tous les écrivains pré-  
 tendent, que la France fût favorable  
 au seul Sobieski, qui par reconnoi-  
 sance fit obtenir le chapeau de Car-  
 dinal à Forbin. Il est pourtant po-  
 sitif, que le Duc de Neubourg fut  
 le seul que la France ait protégé.  
 L'élection de Sobieski étant faite,

Forbin témoigna qu'elle ne pour-  
 roit manquer de déplaire à  
 Louis XIV. Cét ambassadeur ar-  
 riva trop tard, pour pouvoir briguer  
 en faveur de tout autre, que celui  
 qui lui étoit désigné par ses instruc-  
 tions.



An. 1674 autant d'avantages, & paroïssoit moins brillante. Le seul point, qui auroit pû faire panacher la balance de son côté, étoit l'espérance de pouvoir le marier au gré de la République, & de se délivrer, en le couronnant, de l'influence tyrannique, que la cour de Vienne voudroit certainement conserver sur l'administration Polonoise, dans le cas où le Prince Charles viendrait à regner. Cette diversité d'avis sembloit devoir trainer l'élection en longueur, & la rendre fort difficile, lorsque Sobieski arriva à la Diète, sur les invitations réitérées qu'il en avoit reçu de la part des trois ordres de la République. Le devoir de sa charge, qui l'obligeoit de rester à la tête des troupes, surtout dans cette conjoncture où la Pologne avoit à redouter le voisinage des Turcs, lui avoit fourni un prétexte honorable pour ne point se rendre à l'assemblée nationale, soit qu'il se souvint des troubles de celle où Michel avoit été élu contre son avis, soit qu'il voulût attendre d'être un peu sollicité par ses concitoyens, qu'il avoit si glorieusement sauvés. Le vainqueur de Chocim, qui avoit tracé & exécuté un plan si utile à la patrie, ne pouvoit manquer d'être bien accueilli de la nation. On le consulta sur le choix qu'il croiroit devoir être le plus avantageux à la République. L'amour de l'intérêt commun, dont on ne peut douter que le Grand Général ne fût véritablement animé, peut être aussi le désir secret de se frayer le chemin vers le trône, le portèrent à refuser son suffrage aux deux Princes, \* que l'assemblée préféroit aux autres, & qui la tenoient dans l'indécision. Leur in-  
expé-

\* Tout le détail suivant, depuis de Zaluski, où le lecteur peut se l'arrivée de Sobieski à la Diète, convaincre, en remontant à la jusqu'à son couronnement, est tiré source.

expérience militaire fut le seul motif, sur lequel il appuya An. avec force. Dans la circonstance où se trouvoit la Pologne, 1674 vouloir se donner un Souverain, qui n'auroit encore que le germe des talents, lui paroïssoit une imprudence impardonnable, à laquelle il croioit ne pouvoir donner les mains, sans se rendre coupable envers l'état de tous les maux, qui viendroient inmanquablement à en résulter. Aiant fait sentir l'absolue nécessité de choisir un Prince guerrier, qui fût en état de commander par lui-même, de trouver des ressources dans son génie, sans être continuellement livré à l'impulsion d'autrui, il n'hésita pas de proposer le Prince de Condé, comme le plus habile & le plus heureux capitaine de son siècle, dont la réputation & les talents supérieurs étoient propres à en imposer à la Porte Ottomane, & promettoient à la Pologne un regne glorieux & fortuné tout ensemble. Il ajouta, que si le mérite étoit un titre pour regner, personne, de l'aveu de toute l'Europe, n'étoit plus digne du trône que le grand Condé, dont les ennemis obscurs & méprisables ne réussiroient jamais, par d'infâmes & viles calomnies, à ternir la gloire qu'il avoit acquise par vingt batailles éclatantes.

L'ordre equestre & une grande partie du Sénat applaudirent à l'avis du Grand Général, si conforme à la situation de la République. Mais quelques-citoyens mal intentionnés, qui ne demandoient qu'à voir renaitre le trouble & la guerre civile; s'efforcèrent de faire apercevoir dans la proposition de Sobieski, un manque de bonne foi de la part de la France, dont l'ambassadeur soutenoit publiquement le Duc de Neubourg, & appuioit sourdement sans doute le Prince de Condé. Ils jettèrent un louche sur ces démarches, que leurs fausses conjectures

res leur faisoient trouver contradictoires. Suggérant que  
 1674 Louis XIV. féroit l'or par-dessous main en faveur d'un  
 Prince de son sang, leur injustice alla jusqu'à soupçonner  
 le désintéressement du Grand Général. D'un autre côté,  
 les partisans du Prince Charles de Lorraine & du Duc de  
 Neubourg commencèrent à remuer de tout leur pouvoir,  
 pour écraser promptement une faction aussi dangereuse  
 pour les leurs. De ce moment les avis devinrent plus  
 opposés qu'auparavant, & peu s'en fallut qu'on n'eût à  
 appréhender toutes les horreurs de la dernière élection.  
 Les Pacs, l'un Grand Général, l'autre Chancelier de Li-  
 thuanie, dont le caractère opiniâtre leur faisoit souffrir  
 impatiemment tout ce qui contrequarroit leurs vues, fu-  
 rent ceux qui montrèrent le plus d'acharnement, & de  
 panchant à mettre tout en combustion. Résolus de sou-  
 tenir leur opinion, même par l'effusion du sang de leurs  
 concitoyens, s'il le falloit, ils firent entrer un grand nom-  
 bre de Lithuaniens armés dans le fauxbourg de Varso-  
 vie, \* & les postèrent aux environs du palais qu'occu-  
 poit le Grand Général. Sobieski se précautionna de son  
 côté; sous le prétexte de maintenir le bon ordre, il dis-  
 posa quelques milliers de soldats de manière à ne crain-  
 dre aucune insulte. Dans cette étrange opposition d'avis,  
 & les dispositions contraires où se trouvoient les per-  
 sonnes les plus considérables du royaume, il falloit promp-  
 tement trouver un moyen de se rapprocher, & d'éviter  
 toute action marquée au coin de la violence & du desor-  
 dre. La Reine Eléonore avec les Pacs croioit apercevoir  
 dans Sobieski un concurrent, qui, sous l'ombre de ser-  
 vir

\* Voyez ce qu'en dit le Sr. de la sous Mahomet IV. en Pologne &  
 Croix, dans la guerre des Turcs en Hongrie.

vir le grand Condé, marchoit à grands pas vers le thrô- Am.  
 ne; ils ne vouloient entendre à aucun arrangement. Les 1674  
 citoyens véritablement amis du bien public & de la paix,  
 frémissaient à la seule pensée des malheurs, qui étoient  
 prêts à fondre sur la patrie. Le Grand Général se hâta  
 d'employer tous les moyens de concilier les esprits, & de  
 rassembler, s'il étoit possible, les suffrages sur la tête du  
 Duc de Neubourg, dont l'immense fortune promettoit  
 de grandes ressources à la République épuisée d'argent.  
 Au défaut du Prince de Condé, dont les vertus guerrières  
 étoient d'un poids à mériter l'unanimité, & que cepen-  
 dant on excluait hautement, il crut devoir tourner toutes  
 les vues de la Diète sur un Prince, dont les richesses étoient  
 faites pour l'emporter, sur l'appui incertain que la maison  
 d'Autriche promettoit à la Pologne, si elle choisissoit le  
 Prince Charles de Lorraine. Pour ne point blesser l'Em-  
 pereur, dans la personne de sa sœur, la Reine veuve de  
 Michel, Sobieski & Jablonowski proposèrent qu'on en-  
 voiat une députation à Eléonore, à l'effet de lui représen-  
 ter la situation de la République, la nécessité de faire un  
 choix qui fût utile à la nation, environnée d'ennemis, &  
 surchargée de besoins, & de lui annoncer en même tems  
 qu'elle devoit consentir à se marier avec le Duc de Neu-  
 bourg, que l'on étoit résolu de proclamer aussitôt qu'elle  
 auroit consenti à le prendre pour époux. Les Evêques  
 de Cracovie, & de Varmie, de Culm, de Prémislie, &  
 de Chelm, tous Prélats distingués par leurs vertus & leur  
 mérite, se rendirent auprès d'Eléonore, & s'acquitterent  
 avec tous les égards possibles de ce dont la Diète les avoit  
 chargés. La tristesse & la fureur avec laquelle elle apprit  
 une résolution aussi inopinée, qui ne quadroit point avec  
 ses desirs, éclatèrent dans sa réponse, & dans les demar-  
 Y 2 ches



ches subséquentes. Son cœur étoit tout entier au Prince Charles de Lorraine; elle avoit prodigué tout ce qu'elle possédoit pour se placer sur le trône, & lui être unie; voir ses plus douces esperances, ses frais, ses travaux, détruits & renversés en un instant, étoit un coup de foudre pour cette Princesse. Aussi protesta-t-elle, que jamais elle ne consentiroit à prendre d'autre époux. L'ambassadeur de Léopold son frere, annonça de son côté à la Diète que la cour de Vienne ne changeroit point. Les troupes Autrichiennes firent même des mouvements, \* qui donnèrent à penser, que Léopold vouloit soutenir à main armée l'élection de son futur beau frere. Le Prince Lorrain, suivant toute apparence, auroit réussi, si la mort n'eut subitement enlevé le Primat Czartoryiski, qui étoit entièrement dévoué à la faction Autrichienne. Les choses prirent en un clin d'œil une tournure tout à fait inespérée. Trembinski, Evêque de Cracovie, homme posé & flegmatique, qui n'avoit d'autre passion que l'amour du bien public, & à qui les loix attribuoient les fonctions de l'interregne dans le cas présent, n'épousa les intérêts de personne en particulier, & ne s'occupa que de recueillir le vœu unanime de la nation. Malgré ses efforts, l'esprit de parti dominoit, & l'on étoit à la veille de voir les citoyens armés les uns contre les autres. Chaque Palatinat sembloit avoir une affection différente, & le tumulte ne pouvoit manquer de résulter incessamment de cette diversité d'opinions, si quelqu'un n'entreprenoit de faire cesser l'indécision en dirigeant les suffrages vers un même & unique objet.

La gloire de fixer la nation incertaine & irrésolue, & de donner à la Pologne un Roi vraiment digne d'elle, étoit réservée

\* Zaluski l'assure positivement T. I. p. 557.

réservée à Jablonowski. Son illustre origine, ses richesses & son rang, mais plus encore sa supériorité dans les affaires d'état & dans l'art militaire, lui donnoient une haute considération. La République n'avoit point de magistrat plus intègre & plus éclairé, ni de guerrier plus habile & plus intrépide. Son éloquence dans le Sénat étoit aussi persuasive, que ses talents étoient décisifs à la guerre. Il avoit une amitié tendre pour le Grand Général; & cette tendresse étoit un pur hommage, qu'il rendoit au mérite & à la vertu. Pardessus tout, il idolâtroit la patrie, & n'avoit d'autre envie que de la voir heureuse & triomphante. Sentant le desordre au moment de naître du conflit de sentiments & d'intérêts, il prit la parole d'un ton assuré, & d'un air aussi séduisant que majestueux. „ A quoi bon, dit ce héros, promener „ nos vœux errants & indécis sur des Princes étrangers „ à la République, dont les divers intérêts se croisent, „ & nous empêchent de nous accorder? On ne peut „ disconvenir, que le Prince Charles de Lorraine n'ait „ des qualités essentielles, qui le rendent digne d'une „ couronne. Le Duc de Neubourg présente aussi des „ avantages considérables, & n'est pas sans mérite. „ Tous deux sont faits pour donner les plus grandes „ esperances, & je veux croire qu'elles se réaliseroient. „ A tous égards cependant il me semble que le Prince „ de Condé leur seroit préférable. Convert d'une „ gloire justement acquise, ses rares talents sont un „ titre puissant, qui dans la circonstance actuelle, devroient l'emporter sur toute autre considération à nos „ yeux. Les dangers, les besoins de la patrie devroient les siens, & la fortune qui partout a pris plaisir à couronner les armes de cet habile guerrier, „ sem-

An 1674 „ semble nous assurer une suite de succès, reversibles  
 „ sur la nation, & qui ne pourroient manquer de lui  
 „ procurer une splendeur & une prospérité durables.  
 „ Regner dignement sur nous, dans la crise où se trou-  
 „ ve le royaume, est une tâche difficile, qui demande  
 „ un homme au dessus des autres par sa capacité. La  
 „ Pologne, ce glorieux rempart de toute la chrétienté,  
 „ ne se contente pas pour être défendue d'un Prince,  
 „ qui n'apporte qu'un vain nom & de frivoles richesses.  
 „ Cependant je trahirois mon sentiment & l'amour  
 „ que je porte à la patrie, si je ne vous faisois remar-  
 „ quer ce que le grand Condé offre en même tems  
 „ de défectueux. Son âge déjà avancé, ses fréquentes  
 „ indispositions, la différence de climat, d'usages, de  
 „ mœurs, de loix, sont autant de raisons qui le ren-  
 „ dent absolument impropre à nous gouverner. La  
 „ couronne seroit pour lui un avantage, une recom-  
 „ pense, elle lui serviroit de lustre & de retraite, sans  
 „ qu'il fût en état de contribuer lui même à la gloire  
 „ & à la félicité de la nation. Un Prince étranger  
 „ pourroit il se transformer tout à coup, parler notre  
 „ langue, connoître la constitution de l'état sur lequel  
 „ il commenceroit à regner, le mérite personnel de  
 „ chaque citoyen, & ses titres envers la République?  
 „ Il lui faudroit bien du tems pour savoir seulement le  
 „ nom de ses sujets. Ouvrons les yeux, citoyens,  
 „ sur les risques sans nombre, qu'offre un choix de  
 „ cette nature, & fixons enfin nos regards sur notre  
 „ propre nation. Comment avez vous tant tardé à  
 „ proclamer le héros, que la patrie porte dans son sein,  
 „ qui vient de la délivrer du péril imminent où elle se  
 „ trouvoit, à qui elle doit son honneur & sa conser-  
 „ vation?

„ vation? ou prétendez vous découvrir un mortel plus An.  
 „ digne de la couronne, que Sobieski, qui en a été le 1674  
 „ plus ferme appui? La valeur, l'âge, l'expérience,  
 „ en un mot tout ce que vous pouvez désirer dans un  
 „ chef, le Grand Général le rassemble en sa personne.  
 „ Mon avis est donc, que ce soit ce grand homme, que  
 „ nous choissions pour regner sur nous., \*

Le discours de Jablonowski produisit un merveil-  
 leux effet sur les trois ordres de l'état. Il venoit de  
 mettre des vérités au jour, faites pour changer la dis-  
 position funeste où se trouvoient les esprits, & dissiper  
 entièrement le nuage, qui sembloit les offusquer. Le  
 combat des divers intérêts commençant d'abord à ces-  
 ser, on ne songea plus qu'à rassembler en faveur du  
 sujet qu'avoit proposé Jablonowski les vœux des difé-  
 rents Palatinats. Le Castellan de Léopol, \*\* Maximi-  
 lien Frédro, Sénateur que l'âge & le savoir rendoit  
 respectable, appuya par les plus forts arguments l'avis  
 de Jablonowski, & joignit son suffrage au sien. Sta-  
 nislas Dombski, Evêque de Chelm, suivit aussitôt cet  
 exemple, & presque toute la noblesse, une grande par-  
 tie des Nonces & des Palatins se réunirent en faveur  
 de Sobieski. Treize Palatinats se rangèrent incontine-  
 nent du même côté, & le choix devint en un instant  
 unanime de la part des Polonois. Il n'étoit plus que-  
 stion que d'avoir le suffrage des Lithuaniens. Au bruit  
 de l'élection qui venoit de se faire, ils témoignèrent  
 du mécontentement de ce qu'on avoit si subitement  
 changé d'opinion, sans leur en avoir fait part. La per-  
 sonne,

\* Zaluski T. I. p. 557. & 558. rapporte mots pour mots ce discours.

\*\* Voyez Zaluski T. I. p. 557. & 558.



1674 An. sonne, sur qui le choix étoit tombé, disoient ils, ne leur déplaisoit nullement. Mais ils auroient désiré qu'on les eût instruits du parti, que l'on avoit pris de placer sur le trône un Piaste, contre la première résolution, qui en avoit exclu tout national. Furieux de se voir méprisés, les Pacs coururent chez le Primat pour s'en plaindre, & protester contre une élection, qu'ils traitoient d'illégale, puisque l'unanimité ne s'y trouvoit pas. Ils se retirèrent à Prague, vis-à-vis de Varsovie. Leur obstination & les obstacles qu'ils cherchoient à faire naître, furent cependant vaincus par les soins infatigables de l'Interroi & de Jablonowski, qui, avec le Prince Radziwil, beau frere de Sobieski, alla les trouver. Ils emploierent toute la nuit à apaiser les Lithuaniens, & à les ramener au bien public. Ils parvinrent enfin à réunir les vœux de tous les Palatinats, de l'ordre equestre, & du Sénat. L'élection ayant été consentie librement & unanimement par la nation Polonoise & le Grand Duché de Lithuanie, on fit dès le lendemain la proclamation solennelle, suivant l'usage, au bruit du canon, & au son des trompettes de tout le champ électoral. L'allégresse devint universelle, & le nouveau Roi fut conduit en triomphe à l'église de St. Jean, de la à son palais. François Bonvili, Légat du Pape, & Toussaint de Forbin, Ambassadeur de France, accoururent au devant de Sobieski, pour lui rendre leurs devoirs, & lui faire leurs compliments de congratulation. Les ministres étrangers, & les envoiés même des Princes qui avoient concouru au trône, vinrent lui rendre leurs hommages, plus politiques sans doute que sincères. Le nouveau Roi n'ignoroit pas le cas qu'il faut faire en pareille circonstance,

ce, de ces compliments d'usage, auxquels le cœur a An. toujours moins de part que la bienséance & l'intérêt. 1674 Il favoit en même tems le prix inestimable, qu'il devoit attacher à l'amitié généreuse, & aux services zélés du vertueux Jablonowski, aux soins duquel il devoit la couronne, & qui lui devint plus cher que jamais.

Tandis que l'on étoit occupé à rédiger, suivant l'usage, les *Pacta Conventa*, \* Sobieski s'engagea à payer à l'armée les deux tiers de ce qui lui étoit dû. Cette somme étoit considérable, & montoit à plusieurs millions. La nouvelle Reine en ayant été instruite, lui représenta qu'ayant déjà des enfants, & l'espérance d'en avoir encore d'autres, il n'étoit, ni prudent, ni juste, d'oberer son patrimoine, au point de courir risque de ne rien laisser pour la subsistance de sa famille. Sobieski ne put se refuser à des motifs aussi pressants que raisonnables, & il se hâta de retirer la promesse inconsidérée qu'il avoit trop généreusement donnée. Les partisans de la maison d'Autriche ne manquèrent pas de relever cette retractation, & de vouloir s'en servir pour faire annuler l'élection de Sobieski. Peu s'en fallut qu'ils ne parvinssent à causer une révolution fatale, les partisans des autres concurrents au trône de Pologne, s'étant réunis avec eux, pour tâcher d'occasionner une nouvelle élection. Ils remuèrent avec tant d'ardeur, qu'ils réussirent à tout, mettre en confusion.

\* Ces promesses, que l'on fait que les Electeurs prescrivent à jurer au Roi de Pologne nouvelle- l'Empereur nouvellement élu, & ment élu; sont précisément des que l'on appelle en Allemagne *Cajurulation*. engagements, semblables à ceux,

1674 An. lion. On commençoit déjà à dire hautement, que puisque le Roi nouvellement élu se retractoit de ses engagements envers la République, elle devenoit de son côté en droit de se regarder comme dégagée de tout ce qu'elle avoit fait. Sobieski n'étoit pas peu troublé des rapports, que lui faisoient les émissaires, qui couroient sans cesse de la ville au champ électoral. L'Ambassadeur de France, inquiet & impatienté de tous ces débats, menaçoit de se retirer, ne voulant pas, disoit-il, compromettre l'honneur & la dignité de son maître. Tout sembloit perdu dans ce moment de crise. Sobieski paroissoit lui même n'avoir plus d'esperance. Il ne lui en restoit plus que dans l'amitié de Jablonowski, à qui il crut devoir recourir, lui montrant l'impossibilité où il seroit de remplir un engagement trop légèrement contracté. „ Me refusez Vous Votre appui, ajouta le nouveau Roi, „ Vous, mon fidèle ami, à qui je dois une couronne „ que l'on veut déjà m'arracher? Songez qu'il y va „ de Votre honneur & du mien, & qu'on ne peut me „ ravir le trône où je suis à peine monté, sans détruire Votre ouvrage, & renverser le glorieux autel „ que Vous avez érigé à l'amitié. „ Quoique Jablonowski ne pût se dissimuler tout le danger d'une tentative en faveur de la retractation de Sobieski, il crut cependant ne pas devoir craindre de s'y exposer pour éteindre le feu, qui alloit tout embraser. Sa façon magnanime de penser lui fit oublier combien il auroit de difficultés à surmonter, & il partit dès l'instant pour se rendre au champ électoral. Le tumulte qui y regnoit, ne l'empêcha pas de négocier promptement, & avec toute l'habileté possible. Le calme aiant paru

suc-

succéder à ce tourbillon d'intrigues, Jablonowski saisit An ce moment favorable, & prenant la parole avec con- 1674 fiance: „ Chers concitoyens, dit-il, le plus beau droit „ de la nation Polonoise, celui qu'elle possède exclu- „ sivement aux autres peuples de l'Europe, le droit „ de se donner librement un maître, va-t-il donc au- „ jourd'hui recevoir une atteinte inouïe & funeste? „ Qui de Vous ignore, que l'élection est parmi nous „ un acte décisif, aussi bien que fondamental? La „ gloire de la patrie & la force des loix, qui doivent „ nous être également chères, reprouvent formelle- „ ment la contradiction & l'inconséquence, j'ose le „ dire, de nos actions & de nos volontés. De l'ar- „ deur & de l'allégresse, passer subitement au trouble, „ à la consternation, au refroidissement, est une con- „ duite, dont je ne peux m'empêcher de Vous té- „ moigner mon extrême surprise. Pourriez Vous pen- „ ser que Sobieski, que Vous venés de proclamer, „ voudra se délistier d'une couronne posée par Vos „ propres mains sur sa tête? Irez Vous lui opposer „ un nouveau rival, au mépris des loix, & de Votre „ choix, & Vous donnant deux maîtres, voudriez „ Vous forcer ce héros, toujours heureux, à tourner „ ses talents contre la propre patrie, pour défendre le „ trône où Vous l'avez juridiquement fait asseoir? „ Sans finir son discours, Jablonowski l'interrompit un instant, pour sonder les dispositions, & entendre ce que l'on pourroit lui objecter. Un bruit confus com- mença par s'élever, & cependant les menaces brayan- tes firent place aux plaintes modérées. On demanda à Jablonowski, quel fonds la République pourroit faire à l'avenir sur les sommes déjà promises par Sobieski; 7. 2 enfin



An. enfin notre héros fut prié par toute la nation assem-  
 1674 blée, de trouver un expédient qui conciliât les inté-  
 rêts de la République, & la préservât des orages dont  
 elle étoit entourée. Reprenant la parole avec autant  
 de fermeté que d'éloquence: „ Il est étonnant, conti-  
 „ nua-t-il, que la nation témoigne une méfiance ou-  
 „ trageante pour le Prince, qu'elle vient d'élire una-  
 „ niment. N'est ce pas dégrader Votre choix, il-  
 „ lustres concitoyens, que de former d'injurieux soup-  
 „ çons, qui ne sont pas même vraisemblables? Vous  
 „ laisserez Vous donc toujours entraîner vers l'erreur  
 „ & le trouble par cette foule d'étrangers, qui inon-  
 „ dent la République, & cherchent à lui donner des  
 „ entraves pour en profiter à leur gré? Est il natu-  
 „ rel, que Sobieski Vous promette au delà des facul-  
 „ tés de son patrimoine? Exigerez Vous, que pour  
 „ remplir des engagements, qui outrepassent ses mo-  
 „ yens personnels, il s'abandonne à des vexations & à des  
 „ abus d'autorité pour tenir sa parole? Quand il  
 „ aura donné tout son patrimoine à l'état, ses enfants  
 „ ne deviendront ils pas à la charge de la Républi-  
 „ que? Loin de le blâmer, & de lui reprocher une  
 „ sage retraction, sachons lui gré de sa bonne foi,  
 „ & de l'aveu honnête qu'il nous fait d'une impuis-  
 „ sance, dont il gémit le premier. Espérons tout  
 „ d'un Roi, qui n'attend pas à tenir le pouvoir entre  
 „ ses mains, pour se dispenser de remplir ce qu'il a  
 „ promis. Une telle sincérité est un signe certain de  
 „ ses sentiments, & du bonheur qu'il procurera à la  
 „ nation Polonoise. Quant à ce qui regarde l'intérêt  
 „ de la République, il est un moyen sûr d'y pour-  
 „ voir. Le douaire de la Reine, ordinairement à la  
 „ char-

„ charge de l'état, n'ayant pas encore été fixé, l'assem- An.  
 „ blée nationale n'a qu'à prier le Roi de s'en char- 1674  
 „ ger sur ses propres revenus, en échange de la pro-  
 „ messe qu'il avoit faite, & dont il fera dès lors entiè-  
 „ rement dégagé.\* Le Primat, au nom du Sénat,  
 „ & le Maréchal de la Diète, de la part de l'ordre eque-  
 „ stre, adressèrent des remerciements pompeux à Jablo-  
 „ nowski, & le conjurèrent de faire agréer ce nouvel  
 „ arrangement à Sobieski. Le Roi y donna sans hésiter  
 „ son consentement, & cette affaire importante fut termi-  
 „ née à la satisfaction du Roi, de la nation, & à l'honneur  
 „ du vertueux Jablonowski.

La première démarche du nouveau Roi, fut d'al-  
 „ ler visiter la Reine Eléonore, qui se trouvoit indispo-  
 „ sée. Il eut pour elle tous les égards & toutes les dé-  
 „ férences imaginables. Cherchant à lui adoucir les cha-  
 „ grins d'une circonstance, qui renversoit tous ses pro-  
 „ jets, il s'occupa du soin d'honorer les mânes de son  
 „ défunt époux. Tous les Grands du royaume eurent  
 „ ordre d'assister au service divin & au convoi pompeux  
 „ que Sobieski ordonna en l'honneur de Michel. Por-  
 „ tant ensuite son attention sur les affaires publiques, il  
 „ tint conseil sur les moyens de pourvoir à la continua-  
 „ tion de la guerre contre les Turcs, & mit en délibé-  
 „ ration les différentes matières, qui intéressoient le plus  
 „ la République. Chacun rendoit des actions de grace  
 „ au ciel, d'avoir donné à la Pologne un chef aussi oc-  
 „ cupé des devoirs de la royauté, & du bonheur de la  
 „ nation. Cependant quelques agents secrets de la cour  
 „ de

\* Manuscrits contemporains, Pulawski, Notice de l'armée, Zaluski,  
 & autres historiens.

An. de Vienne cherchèrent à jeter de l'amertume sur les premiers instants de l'administration de Sobieski, dont l'élection avait détruit le système & les vues de la maison d'Autriche. Ils se hâtèrent de vouloir faire insérer dans les *Pacta Conventa*, des clauses nouvelles & inusitées, tendantes à fixer & restreindre les sommes attribuées à l'entretien du Souverain, & à prescrire des bornes à son autorité. Mais ces innovations, suggérées par des esprits inquiets & intéressés, n'eurent point le succès qu'ils s'en étoient promis. La modestie & la fermeté, tout à la fois de Sobieski, désarmèrent les mauvaises intentions & les cabales des intrigants & des gens pervers. Il déclara hautement, que son projet n'étoit point, de rien prétendre au-delà de ce qu'avoient obtenu ses prédécesseurs, mais aussi qu'il n'entendoit pas leur déroger en souscrivant à une condition inférieure à celle qui leur avoit été prescrite de tout tems; en un mot, qu'il ne donneroit jamais les mains, à ce qu'on avilît la majesté & l'autorité du trône, sur lequel on venoit de le placer, & dont il consentoit plutôt à descendre, avant la rédaction du diplôme électoral.

Cette déclaration, qui annonçoit beaucoup de modération, mais en même tems une résolution invincible de la part de Sobieski, obvint aux désagréments, que l'on cherchoit à lui susciter méchamment. Jablonowski acheva d'applanir les difficultés, qu'on n'avoit pas craint de faire naître aux yeux de toute la Diète. C'étoit peu d'avoir mis la couronne sur la tête de son ami, & d'avoir donné à la Pologne un Roi vraiment digne de la gouverner, il falloit encore cimenter ce glorieux ouvrage, & le mettre à couvert des

dés attaques réitérées des méchants & des envieux. \* An.  
 „ Que prétendrions nous, dit Jablonowski, exiger du 1674  
 „ Roi, que nous venons librement & unanimement  
 „ d'élire, qu'il ne soit dans l'intention de tenir, lors-  
 „ qu'il s'agira d'allier le bien de la patrie, avec la dignité  
 „ du trône? Pourroit on penser raisonnablement,  
 „ que Sobieski pût méconnoître ou oublier les devoirs  
 „ du Souverain envers la République, lui qui, avant  
 „ d'en être le chef, n'a cessé de s'occuper de la gloire &  
 „ du bonheur de la nation? Vouloir faire des retran-  
 „ chements à l'honorable entretien de la maison royale,  
 „ travailler à donner des entraves nouvelles à l'autorité,  
 „ depuis longtems fixée, des Rois de Pologne, c'est une  
 „ prétension déplacée, quand il s'agit de couronner un  
 „ citoyen, dont le mérite & les services innombrables  
 „ demandent des récompenses, & non des diminutions  
 „ mortifiantes. S'il étoit avantageux à la patrie de met-  
 „ tre des bornes plus étroites à la dépense & au pouvoir  
 „ des Souverains, c'étoit lors de l'élection de Michel,  
 „ qu'il falloit opérer une innovation jugée utile & néces-  
 „ saire. N'apportant d'autres titres à la royauté, que  
 „ l'illustration de ses ancêtres, & la faveur de l'ordre  
 „ equestre, il eût été trop heureux d'accepter une cou-  
 „ ronne inespérée, telle qu'elle lui auroit été offerte.  
 „ Mais Sobieski, ce défenseur de la patrie, ce vainqueur  
 „ des Turcs, qui nous a délivrés d'un joug & d'un tribut  
 „ ignominieux, n'est pas fait pour déchoir de l'état de  
 „ ses prédécesseurs. Il seroit indigne du rang suprême,  
 „ s'il pouvoit souffrir qu'on y apportât la moindre alte-  
 „ ration à son préjudice, & nous serions les plus ingrats  
 „ & les plus injustes des hommes, si nous persistions fol-  
 „ lement

\* Voyez Zaluski T. I. p. 558. & 559.



An. 1674 „ lement à vouloir dégrader nôtre choix, par des conditions insultantes, & justement recusables. Les perturbateurs, qui, sous prétexte de l'intérêt de la patrie, avoient élevé ces difficultés, n'eurent plus rien à opposer aux invincibles raisonnements de Jablonowski. Tout rentra dans le calme, & l'on ne tarda pas à rédiger le Diplôme électoral, & à le remettre à Sobieski. Cet acte solennel étoit la dernière formalité requise pour consolider l'élection & la ratifier. Ainsi désormais le nouveau Roi, graces à l'éloquence & à l'amitié infatigable de Jablonowski, se vit en entière & paisible possession du gouvernement.

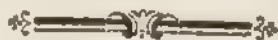
Jean Sobieski prit le nom de Jean III., la Pologne aiant déjà eu deux Rois qui s'étoient ainsi appelés. Il envia aussitôt des ambassades extraordinaires aux différentes puissances de l'Europe, pour leur notifier son élection au trône, avec ordre de se concilier soigneusement l'amitié & l'appui des Princes, dont on pouvoit se promettre quelques secours contre les Turcs. Il ne s'agissoit plus que de procéder au couronnement du Roi élu, cérémonie solennelle & authentique, indispensable pour les Souverains électifs, qui leur procure la puissance effective de la royauté. L'interregne n'expire qu'à l'instant du couronnement. Jusques là, l'autorité reste dans les mains du Primat, & ne passe dans celles du chef de la République, que lorsque la couronne a été publiquement posée sur la tête. Tout autre que Sobieski auroit commencé avant tout à hâter la consommation d'un acte, qui devoit le rendre entier dépositaire de l'autorité royale. Mais dans un cœur comme le sien, la gloire de la nation ne pouvoit manquer de l'emporter sur des motifs de cette nature. Il étoit question de marcher promptement contre les Ot-

mans

mans, qui venoient d'entrer en campagne, & la patrie n'avoit point de désir plus ardent, que celui d'être entièrement délivrée du fléau redoutable, dont elle n'étoit pas encore tout à fait quitte. C'étoit par la défaite & l'expulsion totales de ces fiers ennemis, que le nouveau Roi prétendoit prouver aux Polonois, qu'il méritoit de regner sur eux, & d'être couronné. Se reposant donc, sur le tems & sur l'amour de ses sujets, du soin de recevoir juridiquement la couronne, il fit toutes les dispositions intérieures & extérieures, pour être bientôt en état d'aller faire tête aux Musulmans. La République à cet effet l'autorisa, même avant son couronnement, \* à nommer aux charges vacantes. Il donna le baton de Grand Maréchal à Lubomirski, fils de l'exilé. La Primatie fut déférée à l'Evêque de Culm Olszowski, Vice-Chancelier du royaume, Prélat d'un mérite distingué & reconnu pendant le cours de deux regnes & de deux interregnes. Il nomma le Prince Démètre Wiszniowiecki à sa place, parce qu'il étoit déjà son collègue, & Jablonowski à la charge de petit Général, ou Général en second. En récompensant les services nombreux & signalés de nôtre héros envers la patrie, Sobieski s'acquittoit en même tems de ce que la reconnoissance & l'amitié lui dictoient en faveur du vertueux citoyen, à qui il avoit été redevable de la vie dans la bataille de Chocim, & qui venoit de lui mettre la couronne sur la tête. Il étoit en outre intimement convaincu, qu'en procurant un juste avancement à Jablonowski, il lui

\* Le nouveau Roi ne peut dater son regne que du jour où il est couronné. Tous les actes, où son nom & sa signature sont nécessaires, ne sont revêtus jusqu'au couronnement que de ces mots, *Roi élu*.

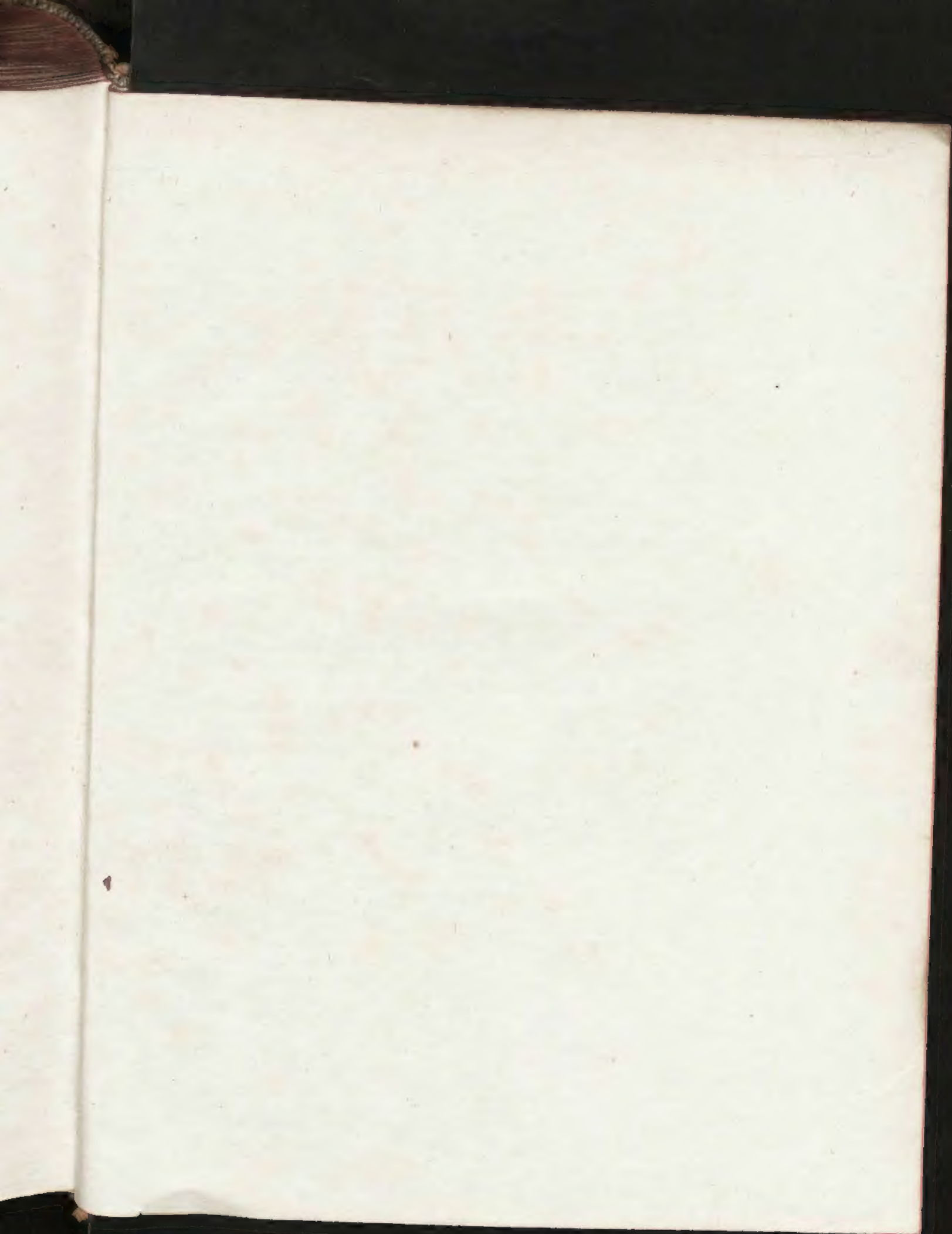
An. lui donnoit de nouvelles occasions de servir la République  
 1674 plus utilement, à mesure qu'il l'approchoit du commandement en chef des armées. La nomination des charges étant faite, le Roi pourvut au douaire de la Reine Eléonore, s'assûra des fonds nécessaires pour l'entretien de l'armée, & recommanda au Sénat & à l'Interroi le bon ordre, & l'administration intérieure. Il se mit ensuite en route avec son brave & fidèle ami Jablonowski, pour se rendre à Léopol, où les troupes Polonoises & Lithuanien-  
 nes avoient eû ordre de se rassembler en diligence.



*Fin du sixième Livre*

*Et du premier Tome*









Exhibens 9 58

Hist. Poloniae. spec



